MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80216-7

AUTHOR:

BENDER, HERMANN

TITLE:

... HISTOIRE ABREGEE DE LA LITTERATURE ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1885

Master Negative #

91-80216-7

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

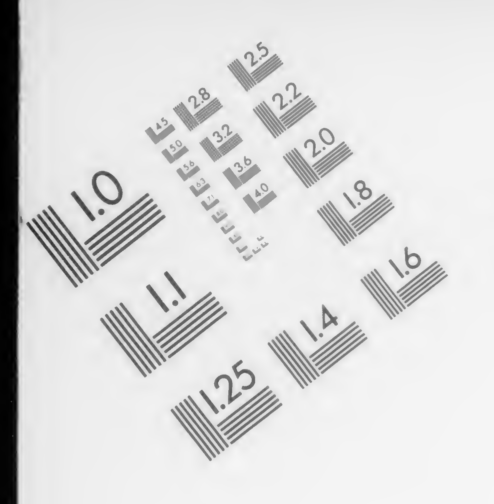
Bender, Hermann, 1835-1897.
...Histoire abrégée de la littérature romaine, par H. Bender. Tr. de l'allemand par J. Vessereau ... Avec une introduction et des notes par F. Plessis... Paris, Klincksieck, 1885.
3 p.l., xx, 179 p. 2 fold. tables. 17½ cm.
(Nouvelle collection à l'usage des classes, IX)

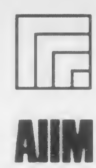
33299

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 9/12/91 INITIALS ER
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



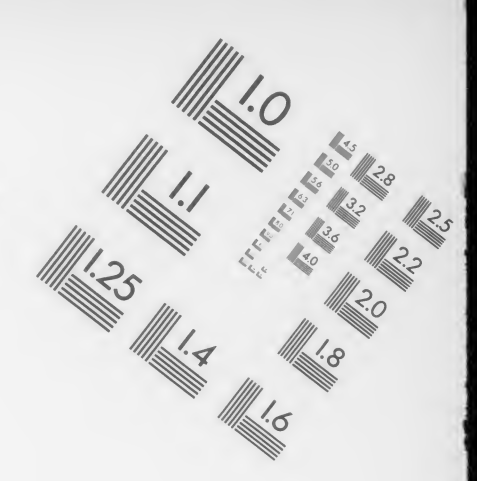


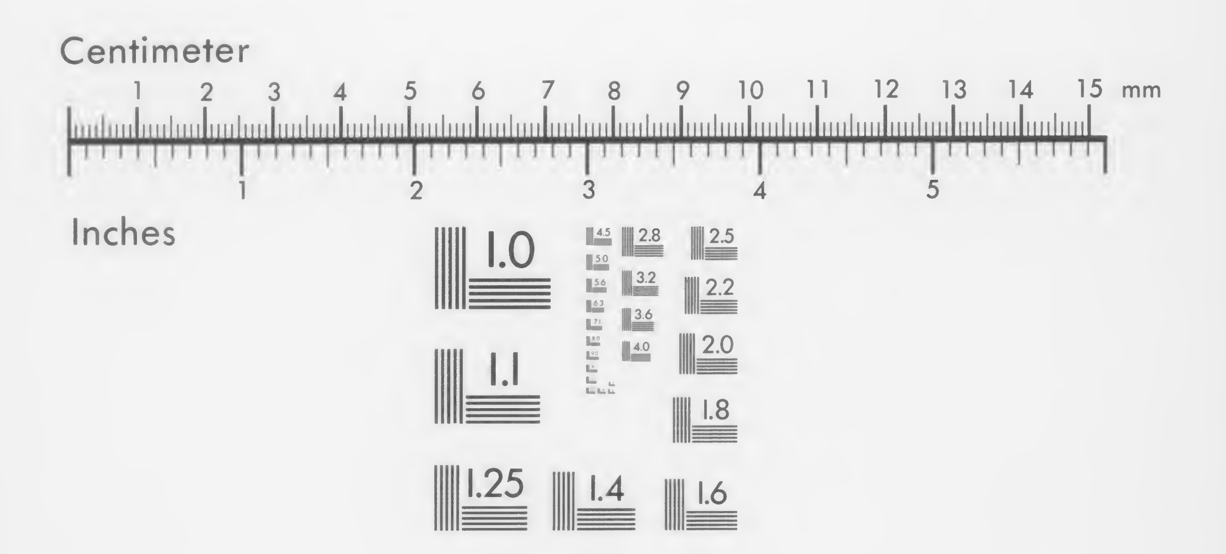
AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

IX

H. BENDER

LITTÉRATURE ROMAINE

TRADUITE PAR J. VESSEREAU

AVEC INTRODUCTION ET NOTES PAR F. PLESSIS

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK


IN LVMINE TVO VIDEBIMVS LVMEN
SIGILLVM · COLLEGII · COLVMBIAE · NOVI · EBORACI

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

IX

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

PAR

H. BENDER

Traduite de l'allemand par

J. VESSEREAU

Boursier d'agrégation à la Faculté des Lettres de Poitiers

Avec une introduction et des notes par

F. PLESSIS

Maître de Conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Caen.

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1885

A

M. A. CHASSANG

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CETTE TRADUCTION

EST RESPECTUEUSEMENT

DÉDIÉE

J. VESSEREAU *F. PLESSIS*

INTRODUCTION

« Quand on compare les deux peuples classiques, ce qui frappe au premier abord, c'est que les Grecs ont produit beaucoup de littérature avant d'écrire, tandis que les Romains, au contraire, ont écrit pendant des siècles, mais n'ont commencé d'avoir des écrivains qu'après quatre ou cinq cents ans remplis par des travaux de scribes (1). » Le peuple romain a agi en bon père de famille : il a commencé par s'assurer le nécessaire et l'utile avant de songer au superflu. La situation exposée de la ville, prise entre les Etrusques, les Sabins et les Volsques, l'obligeait à la guerre en faisant d'une série de conquêtes la condition de son indépendance. Il fallait vivre, et dans cette lutte pour l'existence, il n'y avait place à aucun luxe, pas plus au luxe de l'esprit qu'à tout autre ; il fallait fonder la cité, le foyer domestique, se pourvoir soi et ses descendants, et ce serait affaire à ceux-ci d'embellir dans la suite la maison tout d'abord solidement bâtie. En ne s'abandonnant que tard aux goûts litté-

(1) Louis Havet, *Leçon d'ouverture du cours d'éloquence latine au Collège de France*, le 7 décembre 1882.

raires, le peuple romain prouvait sa sagesse : il marchait avec méthode à l'empire du monde. Soumis dans la paix à la loi sévère de l'épargne, dans la guerre à la vie pénible des camps, ces soldats laboureurs gagnaient à leurs fils l'aisance et la sécurité qui permettent de se livrer tranquillement à de belles occupations. L'éloquence, sans doute, fut maniée dès les premiers temps : mais c'était un instrument politique. L'histoire fit de bonne heure son apparition ; mais c'est qu'elle apportait, avec l'expérience du passé, des leçons pratiques et directes pour la conduite des affaires. La poésie n'était pas tout à fait absente : mais elle se manifestait surtout dans les éloges funèbres, genre profondément latin (2), qui, par l'énumération un peu sèche des vertus du mort, des honneurs qu'il avait recueillis, se rattachait moins à la production littéraire qu'à l'éducation civique. En revanche, de toutes les spéculations de la pensée, celle que Rome éloigna davantage et ne devait jamais embrasser complètement, ce fut la philosophie, parce que, combattant parfois ou discutant la morale commune, elle constituait pour les mœurs un danger fort clair à l'œil naturellement soupçonneux des vieux Romains.

Prétend-on conclure de là que le retard de la culture intellectuelle ait été uniquement le résul-

(2) Voy. C. Martha, *Etudes morales sur l'antiquité*, notamment p. 3 et suiv.

tat d'une sage réflexion, d'un calcul habile, d'une idée préconçue ? On doit à coup sûr reconnaître, sans avoir besoin pour cela d'évoquer le souvenir de la Grèce, que le génie latin n'était pas des plus heureusement doués. On a, comme on dit vulgairement, les défauts de ses qualités : le sens pratique et l'imagination ne s'accordent pas toujours ; la patience, la réflexion, ne favorisent ni la vivacité, ni l'abondance de la pensée ; l'esprit d'ordre et de discipline, sans s'opposer au développement individuel quant au fond, risque beaucoup de l'arrêter dans l'expression et d'imposer un aspect trop uniforme à des œuvres nées de cerveaux bien différents. Il n'importe pas moins de rappeler que les conditions extérieures furent longtemps un obstacle avec lequel il était sage de compter, et qu'en cela Rome a suivi une marche logique, de sorte que son éclosion littéraire s'est produite dans le moment et dans les circonstances les plus convenables pour faire valoir tout son génie. La poésie populaire et spontanée, l'épopée naïve qui berce l'enfance de certains peuples et dont s'enivra la Grèce à la coupe d'Homère, demande des qualités qui sont précisément tout l'opposé des qualités latines ; il est heureux que Rome, en dépit de l'hypothèse de Niebuhr aujourd'hui condamnée, n'ait jamais eu ce genre de poèmes : c'est alors que la comparaison avec la Grèce eût été véritablement écrasante. L'enfance est sérieuse chez ceux qui partent de rien et qui

veulent parvenir à tout ; le travail se charge de l'assombrir, de lui enlever son sourire et son charme naturel ; mais le labeur et la réflexion conviennent à l'âge mûr ; c'est donc dans sa maturité qu'une race laborieuse et réfléchie donnera le mieux la mesure de ce qu'elle vaut. Ainsi, la littérature romaine devait gagner à ne se produire que vers une époque déjà avancée, savante, enrichie par l'expérience et la tradition.

On a dit qu'elle est toute d'imitation ; deux opinions contraires se sont traduites par ce même reproche. Les uns ont pensé que l'influence hellénique avait fait dévier le génie latin et qu'il avait perdu, dans une abdication servile, sa propre sève et sa verdeur native. Faut-il, en effet, déplorer l'invasion de l'hellénisme dans la prose et surtout dans la poésie romaines, et reprendre à notre compte, en lui donnant un sens dogmatique et détourné, le vers de Naevius : *Obliti sunt Romae loquier lingua latina ?* Mais d'abord n'oublions pas que les Latins sortaient de la même souche que les Grecs, qu'ils sont deux branches d'une même famille, que de tout temps par la Sicile et la côte méridionale de la péninsule, par Cumes, qui n'était distante que d'une cinquantaine de lieues, Rome communiqua avec la Grèce et de bonne heure connut les poèmes d'Homère (3).

(3) Voy. J. A. Hild, *la Légende d'Énée avant Virgile*, Paris, 1883, p. 55.

Puis, si l'on songe que le génie latin n'était ni prompt ni facile, que les ressources de la langue étaient singulièrement pauvres, si l'on reconnaît, malgré quelques fragments remarquables, la médiocrité littéraire des débris du latin archaïque, comment blâmer les Romains d'avoir cherché des maîtres et d'avoir pris les meilleurs, de s'être mis à la plus glorieuse des écoles, et d'avoir recueilli leur part dans l'héritage de la race ? Il en est des peuples ainsi que des hommes : celui qui, pour rester lui-même, dédaigne de mettre à profit le travail des générations antérieures, celui-là prétend à une chimère qui est de se créer soi-même de toute pièce, et se prive volontairement de l'avantage d'être venu après d'autres et d'ajouter à ses ressources naturelles le bienfait de leurs acquisitions. Le rapprochement avec le dix-septième siècle français a déjà été fait ; il s'impose tout naturellement. Nos classiques n'ont pas agi d'une manière autre que les Romains ; aussi ont-ils encouru, de la part de certains critiques, le même reproche. On a blâmé la renaissance et le dix-septième siècle de s'être tournés vers l'antiquité, d'avoir ainsi corrompu le génie national, et l'on a opposé à leur œuvre si belle le prolongement imaginaire de notre triste moyen âge : mais, à prendre la réalité, quelques pages curieuses, quelques vers légers et naïfs sont demeurés les trop maigres résultats de tant de siècles et d'efforts. La lumière nous venait de la Grèce et

de Rome : à Rome, elle venait d'Athènes, et ce n'est pas seulement pour l'éloquence qu'un romain pouvait dire avec Cicéron : *Maxime mihi occurrunt, Attice, et quasi lucent Athenae tuae* (4).

Une autre opinion très répandue, presque générale, n'en veut pas aux Romains d'avoir imité les Grecs, mais voit dans cette imitation leur seul titre à la gloire et leur dénie, ou peu s'en faut, toute espèce d'originalité. On demanderait volontiers à ceux qui partagent ce sentiment pourquoi, si Virgile n'a fait que copier Homère, eux-mêmes le mettent au-dessus d'Apollonius de Rhodes ou de Quintus de Smyrne ; et si Properce n'offre qu'une image de Callimaque, pourquoi préférer le portrait au modèle ? C'est qu'en réalité Rome n'a pris à la Grèce que la forme : le fond est demeuré latin. L'âme de la Grèce et l'âme de Rome sont bien différentes. On concède assez volontiers aux Romains les mérites de l'exactitude, de la réflexion, de la gravité : on leur accorde même un certain avantage dans la prose, dans le style juridique et lapidaire, la *brevitas imperatoria*, cette concision souveraine, devant laquelle il faut bien par instants bon gré mal gré se soumettre ; mais il y a deux caractères profondément empreints chez eux, et que l'on a moins souvent mis en lumière : l'individualisme et la moralité. La pauvreté relative de la langue, le sentiment fidèle de

(4) Cicéron, *Brutus*, 7, 26.

la discipline, le goût de l'équilibre, la timidité dans l'innovation imposaient aux œuvres latines un nombre restreint de procédés de style et de métrique, par conséquent une surface commune, un premier aspect un peu monotone : mais si l'on pénètre mieux, on admire d'autant plus qu'avec ce peu de ressources les écrivains de Rome aient aussi bien appris à marquer leurs livres d'un cachet personnel ; soumis à l'obligation d'user sans cesse de lieux communs, ils se sont ingéniés tour à tour à les renouveler, à les rajeunir, de sorte que des auteurs, qui au premier abord semblent de la même famille, révèlent au contraire au lecteur attentif des tempéraments fort éloignés les uns des autres. Quoi de plus semblable, à première vue, que la plupart des distiques d'Ovide, de Properce, de Tibulle ou de Lygdamus ? Ce sont les mêmes images, le même vocabulaire, les mêmes dispositions de mots, à peu de chose près ; mais dans ce peu de chose chacun a su mettre son empreinte, de sorte qu'un lecteur familier avec l'élégie romaine n'y pourrait être que rarement trompé. On a remarqué (5) que la religion des Romains, se réduisant à peu près au culte et ne se composant guère que de pratiques, était, sous une apparence d'uniformité, tout à fait personnelle et changeait aisément d'un homme à l'autre ; il est permis d'étendre la même obser-

(5) G. Boissier, *la Religion romaine*, t. I, p. 248.

vation à leur littérature : rarement on s'est trouvé en présence d'une aussi grande diversité de talents et d'idées sous des formes aussi peu variables et aussi traditionnelles.

J'ai dit que la moralité est un des traits les plus frappants du caractère latin. Etranger aux vastes conceptions qui cherchent à expliquer l'existence du monde et le problème de la vie, un romain ne prendra de la philosophie que ce qui touche directement à la morale quotidienne, sociale ou individuelle : les systèmes sur la nature des choses n'auront pour lui d'intérêt que s'ils lui donnent des raisons de choisir entre le plaisir ou la vertu, ou des couleurs pour justifier un choix déjà fait ; il ne verra que cela, mais il concentrera sur ce point toute la force de sa pensée, toute l'industrie de son talent. Nier que le peuple romain ait été le plus moral de l'antiquité, en s'appuyant sur sa conduite dans la guerre vis-à-vis des autres nations, sur ses violences ou ses perfidies, ce serait prendre la question par un côté faux. Sans doute, lorsqu'on invente la légende de Régulus pour faire oublier d'abominables traitements commis sur des prisonniers carthaginois, on double une cruauté d'une hypocrisie ; mais faire le mal en sachant que l'on fait mal, c'est être, en même temps que plus coupable, plus éclairé : se défendre d'une mauvaise action par un mensonge, c'est reconnaître et dire à tous qu'une telle action est mauvaise. Le peuple qui a porté si loin et si haut la science du droit, qui a

donné aux vaincus les bienfaits nouveaux de l'ordre et de la sécurité, qui a dompté d'immenses pays par la supériorité de son organisation, ce peuple a fondé son empire sur ses mœurs (6), il a moralisé le reste du monde.

Ce qui domine dans l'activité romaine et dans ses diverses manifestations, dans la littérature comme dans la politique, c'est le bon sens ; disposition plus favorable, il est vrai, à la perfection de la prose qu'à celle de la poésie. Mais il ne faudrait pas faire à la poésie l'injure de la croire inconciliable avec le bon sens ; lorsqu'il s'élève à une certaine hauteur, il peut prendre, lui aussi, un caractère d'idéal. C'est par là surtout que la France et Rome se donnent la main : la mesure, la raison, la clarté, leur sont des qualités communes ; aussi entrons-nous, comme on l'a dit, de plain-pied dans la littérature latine (7) ; nous nous y trouvons chez nous, nous nous y reconnaissons. « Nous avons été romains autrefois » (8) ; c'est à Rome qu'il faut chercher l'origine de notre grande littérature, et en quelque sorte nos premiers classiques. Sans doute, on a raison d'étudier la Chanson de Roland au point de vue philo-

(6) *Moribus antiquis res stat romana virisque* (ENNIUS).

(7) SAINTE-BEUVE, *Poésies*, épître à M. Patin ; toute la pièce est à lire.

(8) E. BENOIST, *Oeuvres de Virgile*, grande édit., t. III, ntrod. p. 21.

logique et d'y reconnaître, au point de vue littéraire, de réelles beautés : mais la tradition de la poésie française, qui remonte de Musset à Chénier, de Chénier à Racine et à La Fontaine, se rattache bien plutôt à Virgile qu'à l'auteur d'un poème qui nous fait sortir tout à fait de nos habitudes d'esprit. Cela est tellement vrai, que le moyen âge lui-même ne s'y est pas trompé : il s'est tourné d'instinct vers Virgile, vers celui qu'il nommait l'*enchanteur* et qui n'a pas cessé de l'être, dans un autre sens. De nos jours surtout, en face d'une activité littéraire d'où naissent des œuvres remarquables, mais parfois entachées d'excès et d'invraisemblance, il est bon de se retourner vers les époques disciplinées et correctes, vers les siècles sobres et modérés, de se retremper de temps à autre aux sources calmes. Aussi bien qu'il y a trente ans, on peut dire avec Sainte-Beuve : « Jamais la littérature latine, étudiée dans sa période classique, dans sa nuance d'Auguste, avec ce qu'elle offre de digne, de grave, de précis, de noble et de sensé, n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui. » (9)

Ainsi donc tout se réunit pour faire un devoir à l'Université de fortifier les études latines, pour encourager les jeunes gens à y prendre goût, les pères de famille à n'y point soustraire leurs enfants : la connaissance de la

(9) SAINTE-BEUVE, *Etude sur Virgile*, p. 107.

langue et de la littérature latines sont nécessaires pour la connaissance sérieuse de la langue et de la littérature françaises ; c'est par elles que nous avons un plus facile accès aux beautés si merveilleuses, et déjà lointaines, de la civilisation grecque ; enfin, en négligeant d'apprendre le latin, on se condamne à ignorer des chefs-d'œuvre qui méritent d'être connus pour eux-mêmes ; on laisse dans l'ombre des hommes qui, bien que nourris d'hellénisme, furent doués d'un tel génie qu'ils ne sauraient passer pour de simples imitateurs, Virgile ou Cicéron, d'autres que l'on ne peut guère rattacher à un modèle grec, Tacite écrivain de premier ordre, « le plus grand peintre de l'antiquité ». Lucain qui nous transmet si bien l'éclat de la majesté romaine. C'est en vain que l'on accuserait l'étude de l'antiquité latine de nuire, en leur dérobant des heures, à des connaissances d'un ordre plus pratique : on a déjà répondu, et il faut le redire, que les sciences physiques, par exemple, ne sont pas davantage indispensables au plus grand nombre (10). On peut vivre, travailler, être un fort honnête homme sans avoir la moindre notion de physiologie ou de botanique ; il n'en est pas moins vrai que des connaissances élémentaires, acquises pendant nos premières années dans l'une et l'autre de ces sciences, nous donnent

(10) Voyez là-dessus PATIN, *Etudes sur la poésie latine*. I, p. 26 et suiv.

du monde et de nous-même une conception plus juste, plus éclairée, une impression d'ensemble qui survit pour toujours à l'oubli des détails ; elles contribuent ainsi à l'éducation morale, personne ne songe à le contester. Il n'en est pas différemment des études de langue et de littérature anciennes, à condition, bien entendu, qu'elles reposent sur un fondement solide et ne se dissipent pas en une rhétorique nuageuse : il serait singulier que la familiarité, contractée pendant les années de l'enfance avec le génie romain, avec les œuvres du peuple le plus pratique qui ait jamais existé, n'eût pas pour effet de développer justement pour l'avenir le sens pratique. C'est à quoi doivent réfléchir les parents qui redoutent de voir leurs fils perdre à des travaux d'imagination un temps qui pourrait être plus utilement rempli. S'il ne s'agissait que de former des latinistes, bien qu'il y ait un devoir de patriotisme à faire sur ce terrain une figure convenable vis à vis de nos voisins, il serait injuste de sacrifier aux ambitions savantes de quelques-uns les goûts et les besoins du plus grand nombre : mais il y a dans le maintien et la consolidation de l'enseignement classique quelque chose de plus, un intérêt de morale sociale, d'éducation civique, qu'il ne faut pas perdre de vue. L'Allemagne et l'Angleterre prennent plus que jamais souci de ces études : ce n'est pas à nous, héritiers directs de Rome, qu'il conviendrait de les laisser dépérir ; nous ne

leur sommes pas seulement redevables de jouissances intellectuelles, qui ont aussi leur réalité ; avec l'élévation du goût, nous leur devons pour une bonne part celle des sentiments ; et les traditions de bon sens, de discipline et de travail, qui sont le patrimoine de la race, subiraient par leur affaiblissement une inévitable atteinte.

Nous ne manquons pas en France de travaux éminents sur la littérature latine ; mais nous n'avons pas un manuel qui résume dans un ensemble aussi complet que possible, au point de vue des faits, l'histoire de cette littérature qui donne sur les dates, la biographie, les œuvres de chaque écrivain les résultats acquis jusqu'à nouvel ordre par la science, y ajoutant sur le talent et le rôle de l'auteur une appréciation rapide et conforme à l'opinion dominante de la bonne critique : ouvrage indispensable cependant, non-seulement aux étudiants de nos facultés, mais aux élèves de nos lycées, ouvrage utile aux gens du monde qui tiennent à se procurer à l'occasion un renseignement exact, aux professeurs eux-mêmes qui ont parfois besoin d'un memento. Je ne veux pas dire que, l'on doive tenir pour non avenus des livres composés avec méthode comme celui de A. Pierron, où la verdeur du style ajoute encore à la valeur d'une critique consciencieuse, ou brillamment écrits et faciles à lire comme les deux volumes un peu superficiels de Paul Albert ; mais, en tant que livres de renseignements, ces deux ouvrages

ne sont plus au courant de la science, ne l'ont même jamais été suffisamment, et se tiennent à une trop grande hauteur au-dessus des textes pour ne pas les perdre souvent de vue. Le travail estimable de M. de Caussade serait mieux approprié aux besoins du moment, si l'auteur ne s'était pour ainsi dire arrêté à mi-chemin dans sa tentative, confondant trop souvent des sources d'une valeur inégale, et restant fort en retard sur un trop grand nombre de points. Quant au résumé de R. Lallier, il a été écrit pour une destination spéciale, l'enseignement des jeunes filles : il peut rendre service aux élèves des facultés et des lycées, il ne saurait leur suffire. Nous possédons, il est vrai, une traduction de l'Histoire de la littérature latine de Teuffel ; mais, d'une part, on a eu le tort de commencer cette traduction sur la troisième édition allemande, déjà un peu ancienne, dans le moment même où M. Schwabe préparait la quatrième, qui a paru depuis ; d'autre part, ce grand ouvrage effraie les étudiants, qui ne savent pas toujours s'en bien servir, et n'est pas accessible à toutes les bourses.

Dans ces circonstances, il m'a semblé utile d'offrir au public français une traduction d'un précis déjà traduit en Angleterre et en Italie ; l'auteur de ce petit livre, M. Hermann Bender, professeur à Tubingue, est un écrivain distingué connu par différents travaux, entre autres un grand ouvrage de vulgarisation, *Rome et la vie romaine dans l'antiquité*, et une *Anthologie des poètes latins*. M. Bender, qui a surtout suivi Teuffel, a apporté dans son travail d'abréviateur des qualités personnelles ; il a légèrement remanié le plan de son modèle, et il l'a fort sensément adapté aux exigences d'un livre élémentaire. Les jugements qu'il porte sur les écrivains latins sont le plus souvent équitables et représentent presque toujours l'opinion généralement répandue ; d'ailleurs, on n'est pas forcé de les adopter ; je me suis permis sur quelques points d'indiquer en note mon dissentiment. Sur ces questions de critique littéraire, nos étudiants sont suffisamment pourvus : ils ont à leur disposition les livres de MM. Patin, Nisard, Martha, Boissier, E. Benoist, pour ne nommer que les principaux ; un candidat à la licence, ou même un bon élève de rhétorique, n'est pas en droit de ne pas les connaître. Ce que leur offrira le précis de M. Bender, c'est un tableau d'ensemble, une série d'indications sur lesquelles ils appuieront le reste de leurs études.

Un de mes anciens élèves, M. Jules Vessereau, boursier d'agrégation à la faculté des lettres de Poitiers, s'est chargé de la traduction ; j'y ai, pour ma part, ajouté des notes qui sont presque toutes bibliographiques. Deux motifs m'ont décidé à leur donner ce caractère : nous avons été trop longtemps habitués en France à nous contenter, surtout pour les auteurs latins, de

mauvaises éditions classiques ; c'est depuis quelques années seulement, sous l'impulsion de M. E. Benoist, que cet état de choses a cessé ; nos étudiants ne sont pas tous suffisamment avertis de cette utile révolution. En second lieu, c'est avant tout par la lecture constante des textes que l'on connaît une littérature ; c'est en lisant les auteurs eux-mêmes qu'on se forme un jugement personnel et qu'on apprend une langue. On voudra bien se reporter à ce que je dis plus haut du but que, mon collaborateur et moi, nous nous sommes proposé en traduisant le manuel de M. Bender, pour comprendre la méthode que j'ai suivie dans le choix des éditions : j'ai cité les éditions classiques ; les éditions annotées en français ou en latin, de préférence ; les éditions étrangères, allemandes ou anglaises, à leur défaut ou parfois à côté d'elles ; les meilleurs textes ; enfin, j'ai cru bon d'indiquer pour quelques auteurs certaines éditions savantes, très célèbres, qu'il faut connaître de nom, quand même on ne serait pas appelé à s'en servir immédiatement (11).

(11) Je n'ai pas entendu donner aux indications bibliographiques un caractère d'exclusion : parce que je ne nomme pas une édition, il ne s'ensuit pas que je prétende la condamner ; mais, pour conserver à ce livre son caractère sommaire et pratique, j'ai dû ne signaler que les éditions les meilleures, surtout les mieux appropriées aux besoins des étudiants. Je ne réponds point d'ailleurs de quelques omissions involontaires, inévitables dans un travail de cette nature.

— Je signale, dès maintenant, deux ouvrages utiles qui, par leur caractère d'anthologie, ne se rattacheraient à aucun auteur spécialement : *Etudes littéraires sur les grands classiques latins*, G. Merlet, Paris, 1884 ; *Anthologie des poètes latins*, E. Fallex, 2 vol., Paris, 1878.

Tel qu'il est, avec ses imperfections, notre travail nous a paru pouvoir rendre quelques services, et c'est à ce titre que nous nous sommes permis d'en offrir la dédicace à M. Chassang, un des maîtres qui ont le plus et le mieux contribué au progrès des études classiques dans notre pays.

F. PLESSIS.

Caen, octobre 1884.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

Avant-Propos

Ce précis de l'histoire de la littérature romaine a spécialement pour but de satisfaire aux besoins des écoles ; il faut donc qu'il renferme non-seulement ce que doit savoir un élève de nos gymnases, mais aussi et d'abord, tous les éléments de l'histoire littéraire qui peuvent trouver place dans l'enseignement classique. Sans prétendre à être complet dans la matière, je crois n'avoir omis rien d'essentiel au but que je viens d'indiquer. Je me suis efforcé de donner une exposition brève et sommaire, mais en même temps aussi claire et aussi précise que possible.

Quant à la disposition de l'ouvrage, j'ai suivi en principe, dans chaque période, la division des genres ; cependant, je n'ai pas

cru devoir me placer toujours à ce point de vue, à l'égard de certains poètes ou prosateurs, qui ont écrit dans des genres différents ; j'ai placé tout ce qui les concerne dans la division consacrée au genre où ils se sont le plus distingués, comme Cicéron dans l'*Éloquence*. Je pense qu'on voudra bien excuser cette inconséquence, qui m'a d'ailleurs permis de présenter ces écrivains dans un tableau ayant de la suite et de l'unité.

On n'exigera pas d'un professeur qui compose un ouvrage comme celui-ci, qu'il ait fait des recherches spéciales dans chaque branche ; il suffit qu'il ait une connaissance exacte de la littérature en elle-même (et non simplement de la littérature scolaire), et qu'il fasse preuvee de jugement personnel. Je crois avoir satisfait à ces conditions indispensables.

Les tables qui accompagnent l'ouvrage reproduisent tous les noms cités dans le texte.

Pour la composition du livre, je dois beaucoup à mon vénéré maître, le Dr Teuffel, professeur à l'Université de cette ville ; outre les renseignements nombreux que j'ai puisés

dans son *Histoire de la Littérature romaine*, il a bien voulu m'aider lui-même de ses conseils avec la plus grande bienveillance ; je lui en exprime ici mes plus vifs remerments.

Tubingue, avril 1876.

H. BENDER.

LITTÉRATURE ROMAINE

§ 1

La littérature romaine ne s'éleva que tard à une véritable hauteur : ce fut seulement du jour où Rome entra en relations suivies avec la Grèce et reçut d'elle une riche et puissante inspiration. Le caractère romain n'était guère favorable au développement des lettres. Il manquait précisément des qualités que demande la production littéraire et surtout la poésie, et, par lesquelles se distingue le génie grec : imagination fertile et créatrice, sens de la forme et sentiment instinctif du beau, tendance vers l'idéal et libre épanouissement de l'individualité. Les qualités qui constituent le caractère romain étaient toutes du domaine pratique : sens exact, réflexion calme, tempérament viril et grave, mais par suite sans jeunesse, application laborieuse, tendance marquée vers le réel, alliance de l'intérêt individuel et de l'intérêt général, subordination rigoureuse du particulier à l'État. Les occupations littéraires des Grecs n'étaient aux yeux des Romains qu'un amusement frivole, une sorte d'oisiveté occupée, et même l'*otium* des Romains, du moins dans les temps les plus anciens, représentait une activité plus réelle que l'insouciant *otium* des Grecs ou que la πολυπραγμοσύνη enjouée des Athéniens. Aussi les Romains n'eurent pendant longtemps que du dédain et de l'aversion pour tout ce qui était grec, et même bien après que les classes supérieures eurent

commencé à se laisser pénétrer par les éléments de la civilisation grecque, elles durent dissimuler des sympathies qui demeuraient impopulaires, et montrer une confiance, souvent affectée, dans leur propre supériorité. Par suite de son exactitude minutieuse en tout ce qui regarde les devoirs envers la famille et envers l'Etat, le Romain n'avait ni le goût ni le temps nécessaires pour des occupations purement littéraires; aussi pendant cinq siècles ne vit-on paraître en littérature que des œuvres qui ne pouvaient prétendre à une forme artistique, comme les farces populaires, ou qui servaient à un but essentiellement pratique, comme les chants du culte, les chroniques, simple accumulation de faits, les recueils de textes juridiques. C'est également pour cette raison que chez les Romains, contrairement à ce qui arrive chez la plupart des autres peuples, la prose, qui peut s'en tenir simplement aux faits, se trouva prête pour l'usage classique avant la poésie dans laquelle la beauté de la forme est un point capital. Dans l'épopée héroïque, en particulier, laquelle caractérise le début et la période la plus brillante de la poésie grecque, il n'y eut point à Rome de production originale; c'est que les Romains, dépourvus d'imagination, n'avaient pas une mythologie riche en figures et en légendes; dans leur religion, l'idée l'emportait sur l'image. Trouvant chez eux un fonds si peu favorable, la littérature avait besoin, pour prendre son élan, d'une vigoureuse impulsion du dehors; aussi la poésie artistique à Rome obéit surtout à l'influence de la Grèce. C'est également au grec que la prose romaine emprunta sa forme littéraire, même dans les genres qui, comme l'éloquence, paraissent essentiellement

romains par leur nature et par leur origine. Mais le triomphe de l'élément grec ne s'accomplit entièrement et sans résistance qu'aux sixième et septième siècles de Rome; c'est pourquoi toutes les productions littéraires antérieures à cette époque, si originales et si vigoureuses qu'elles soient souvent, sont cependant encore grossières et informes; elles marquent une tentative, un premier pas vers des œuvres plus artistiques et d'une forme plus parfaite.

---

§ 2

La langue de l'Italie, comme le grec et le sanscrit, dont elle est sœur, fait partie de la famille des langues indo-germaniques. Elle compte parmi ses dialectes le latin, et parallèlement au latin, l'ombrien et le sabellien (osque), qui disparurent peu à peu. L'alphabet latin fut emprunté aux Grecs bien avant la fondation de Rome. Composé à l'origine de 21 lettres, il subit par la suite de nombreuses modifications (1): ainsi le K disparut et le G fut introduit; l'orthographe et la prononciation s'altérèrent également: S, par exemple, fut souvent remplacé par R; l'aspiration des muettes ne commença qu'au temps de Sulla; le redoublement des consonnes n'était point pratiqué avant Ennius. L'écriture, la prononciation et la grammaire ne furent soumises à des règles bien fixes qu'à l'époque où la

(1) Voy., pour l'alphabet latin, G. Edon, *Ecriture et prononciation du latin savant et du latin populaire*, Paris, 1882, p. 1-13.

littérature prit son essor, dans le courant du sixième et du septième siècles de la fondation de Rome. Les relations avec les Grecs eurent une grande influence sur le développement de la langue, et chez les Romains même, Ennius faisait époque, comme un de ses créateurs, pour avoir introduit l'hexamètre dans la poésie; mais le latin classique ne remplaça définitivement le latin archaïque qu'à l'époque de Cicéron. Le caractère de la langue et surtout de l'esprit romain était plus favorable à la prose. Le latin des premiers temps était encore trop peu souple et trop grossier pour être le vêtement flottant et léger qu'il faut à la poésie. D'ailleurs, la langue latine ne fut jamais douée de ces qualités propres à la langue grecque et qui se prêtaient d'elles-mêmes aux exigences de la muse: légèreté et élégance, liberté et souplesse, harmonie et rythme naturels ; au contraire, la langue des Romains avait pour caractères distinctifs l'expression exacte et précise, la correction logique, la concision syntactique, la pompe et la gravité oratoires, et une précision qui allait jusqu'à la lourdeur. Aussi convenait-elle surtout aux besoins de la prose dans le domaine tout pratique de la jurisprudence, de la législation, de l'éloquence et des annales dont l'unique but était de recueillir les faits. C'est avec Cicéron que la prose brilla à Rome de son plus grand éclat ; quand à la poésie, ce n'est qu'au temps d'Auguste qu'elle acquit le nombre, l'élégance et la grâce. L'époque de Cicéron et d'Auguste est donc la véritable époque de la prose et de la poésie classiques ; ensuite commence une décadence graduelle de la langue ; la simplicité et le naturel disparaissent peu à peu ; les limites qui séparent la prose et la poésie deviennent de moins en moins distinctes ; la pompe

affectée, la surcharge oratoire prennent le dessus ; la langue littéraire tend à se séparer toujours davantage du parler populaire ; l'influence des éléments provinciaux se fait sentir de plus en plus : de là, cette décadence dont on distingue les différentes périodes sous le nom d'âge d'argent, d'âge d'airain et d'âge de fer.

---

§ 3

On peut distinguer dans la littérature romaine les périodes suivantes :

I. — Temps préhistoriques, jusqu'à Livius Andronicus, 240 av. J.-C.

II. — Période archaïque, de Liv. Andr. à Cicéron 240-70 av. J.-C.

III. — L'âge d'or, 70 av. J.-C. — 14 apr. J.-C.

1. — L'époque de Cicéron.

2. — L'époque d'Auguste.

IV. — L'âge d'argent, 14-120 apr. J.-C.

V. — L'époque de la véritable décadence, — âge d'airain et âge de fer, de 120 apr. J.-C. jusqu'au sixième siècle.

PREMIÈRE PÉRIODE

Documents préhistoriques de la littérature romaine (jusqu'en 240 avant J.-C.)

—

§ 4

Durant les cinq premiers siècles, les Romains n'eurent ni le temps, ni l'impulsion naturelle, ni la culture intellectuelle qu'il leur eût fallu pour produire une œuvre littéraire importante. Cette période est pour eux une période de combats et de luttes : luttes à l'extérieur pour assurer l'existence de la cité et de l'état, pour imposer et maintenir la suprématie de Rome sur l'Italie ; luttes à l'intérieur pour établir une constitution et fixer les droits civils. Le peuple romain a su se dominer et marcher à pas comptés à l'établissement d'un droit et d'institutions propres et nationales. Sans doute, il ne resta point isolé ; de tout temps, il entretint des relations avec les Grecs dans l'Italie méridionale ; mais non d'une manière continue, recherchée, intellectuelle ; aussi n'en reçut-il pas d'abord cette influence profonde sans laquelle il ne pouvait prétendre à un développement littéraire. La poésie ne consiste qu'en essais informes, sans art, sans inspiration et sans valeur idéale ; elle a pour règle unique de répondre aux besoins tout pratiques des relations sociales, de la tradition historique, des chroniques domestiques, du culte. Il en est de même de la prose qui ne sert qu'à des objets purement pra-

tiques. Il ne paraît encore aucun homme de talent qui impose à la langue et à la littérature des règles et des formes, ou qui lui fournisse des sujets d'une nature plus élevée. Le langage de ces temps primitifs était devenu à peu près, sinon entièrement inintelligible à l'époque de Cicéron et d'Horace ; il est pour nous d'un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la langue ; mais il n'en offre aucun pour l'esthétique littéraire.

---

§ 5

1. — LA POÉSIE

D'une poésie épique analogue aux chants homériques de la Grèce, on ne trouve chez les Romains aucune trace ; ni alors, ni plus tard, l'esprit latin n'était capable de produire une œuvre poétique de ce genre. L'hypothèse de Niebuhr sur une épopée populaire qui aurait embrassé les antiques traditions de Rome, suppose un génie poétique et surtout une imagination mythologique que n'avaient pas les Romains. Il existait néanmoins une certaine forme rythmique, employée dans tout ce qui n'était pas notice purement statistique ou simple registre : c'était ce qu'on appelait c a r m e n (*casmen*, de *cano*), un intermédiaire entre la prose et la poésie. On faisait usage pour ce *carmen* du vers appelé v e r s u s s a t u r n i u s qui se présente ordinairement sous la forme suivante :

◡ –́ ◡ –́ ◡ –́ ⏓ | –́ ◡ –́ ◡ –́ ⏓

Il est surtout caractérisé par sa division en deux moitiés, l'une *iambique*, l'autre *trochaïque*, et par la fixité des temps forts (les temps faibles peuvent être supprimés) ; pour le reste, il ne paraît soumis à aucune règle (1). Ce rythme était celui des vers à sujet historique que l'on chantait dans les festins (Cic. Tusc. I, 2 — IV, 2 — Hor. Od. IV, 15, 25 et sqq., etc.) habituellement avec accompagnement de musique ; — des chants en l'honneur des morts, ou neniae, dits à l'origine par les parents du défunt et plus tard par des pleureuses à gage, — des carmina triumphalia (ordinairement chants alternés, avec le refrain *Io triumphe)*, — et surtout des chants religieux, comme le carmen saliare, chanté par les Saliens dans leurs processions solennelles en l'honneur de Mars, et le chant des frères arvales, chanté dans la procession que ceux-ci faisaient dans les champs au mois de mai ; ce dernier nous est parvenu en partie grâce à une découverte faite à Rome en 1777. En voici le début :

Enos, Lases, juvate !
Neve lue rue, Marmar, sins incurrere in pleores.

---

(1) Le vers saturnien était, en réalité, un hexamètre trochaïque précédé d'une anacrouse, c'est-à-dire d'une syllabe faible : ŭ || ´ ᴗ | ´ ᴗ | ´ ᴗ || ´ ᴗ | ´ ᴗ | ´ ᴗ. On pouvait supprimer non tous les temps faibles, comme paraît le croire M. Bender, mais seulement l'avant-dernier temps faible de chaque hémistiche. La coupe se trouvait en général après le temps faible du troisième pied, quelquefois après le temps fort du même pied ; dans ce cas, comme dans l'autre, les six temps forts du vers étaient ainsi partagés en trois et trois. Voy., sur cette question, le *de Saturnio latinorum versu* de L. Havet, Paris, 1880.

c.-à-d.: Nos, Lares, juvate neve luem ruem [= ruinam], Mamers, sinas incurrere in plures (1).

On employait encore ce même rythme dans les prescriptions rituelles (nous avons un spécimen de ces dernières dans les tabulae Iguvinae (2), découvertes en 1444 à Iguvium), dans les oracles, les préceptes météorologiques, les formules magiques, etc. — Il servait également pour les inscriptions tumulaires, comme celle de L. Corn. Cn. F. Scipio, qui fut consul en 298 av. J.-C. — (cf. Mommsen, H. R. I[5] p. 458) :

Cornelius Lucius || Scipio Barbatus
Gnaivod patre prognatus || fortis vir sapiensque
Quojus forma virtu || tei parisuma fuit
Consol censor aidilis || quei fuit apud vos,
Taurasia Cisauna || Samnio cepit
Subigit omne Loucanam || opsidesque abdoucit.

Le théâtre fut de bonne heure à Rome un divertissement populaire ; il trouvait un terrain fertile dans le caractère railleur des Italiens et dans leur talent naturel d'observation et d'improvisation. La forme des chants alternés, comme ceux des Arvales, était déjà une préparation au dialogue scénique ; on y ajouta

---

(1) Selon M. G. Edon, ce fragment célèbre n'appartiendrait nullement au chant des frères arvales, dont rien ne nous serait parvenu : nous nous trouverions en réalité en présence d'un chant lémural, destiné à conjurer les Lémures ; M. Edon a soutenu savamment cette hypothèse hardie, d'une part dans son ouvrage déjà cité *Ecriture et prononciation du latin*, p. 293-324, d'autre part dans un livre spécial : *Nouvelle étude sur le chant Lémural*, Paris, 1884. — Pour les Lémures et le culte qui leur était consacré, voy. *Les dieux de l'ancienne Rome*, Preller, trad. Dietz, p. 342-343.

(2) Michel Bréal, *les Tables Eugubines*, Paris, 1875.

la musique, la danse et les travestissements, et l'on eut la comédie populaire, comédie composée sans plan et suivant la fantaisie de l'improvisateur, à peu près comme une farce de carnaval. Cette simplicité, encore indépendante des règles scéniques, caractérisait les Fescennini (ainsi nommés de la ville de Fescennium, dans l'Etrurie méridionale, — cf. Hor. ep. II, 1, 139, sqq.), représentations d'une gaîté dissolue, pleines de grossières railleries personnelles, et qui, dans les temps postérieurs, plus délicats, ne furent plus admises que dans les noces. On retrouve le même caractère de simplicité primitive dans la Satura (soit *lanx satura*, plat rempli de fruits de toute espèce — cf. *Tuttifrutti*, *Potpourri* ; soit chant, mascarade des *saturi* « des gens pleins » (1). Les saturae étaient des représentations comiques avec chansons, danses et accompagnement de flûte, données à l'origine, par la jeunesse des campagnes, et plus tard, après l'érection d'un théâtre à Rome (en 364 av. J.-C.), par des chanteurs et des acteurs de profession, histriones ; aussi bien étaient-elles plus régulières et plus conformes aux exigences de la scène que ne l'étaient les fescennini. Mais lorsque le drame dans les règles de l'art fut établi à Rome, la satura ne fut plus employée que comme exodium (petite pièce gaie après la grande).

Telle fut également la destinée des Atellanae, qui firent leur apparition à Rome vers l'an 210 av. J.-C. Ces *fabulae* étaient ainsi nommées de la ville campanienne d'Atella, — sorte de *Schœpenstedt* ou de

(1) Cette dernière explication est la meilleure : elle a été défendue par Mommsen et par O. Ribbeck.

Schilda latine. On appelait aussi l'atellane ludicrum oscum. Ressemblant, d'ailleurs, à la satura, elle était caractérisée par certains types invariables : Maccus l'Arlequin, — Bucco, le glouton, — Pappus, le vieillard toujours dupé, — Pantalon, Dossennus, l'adroit coupeur de bourses, — le dottore. — De plus, au lieu d'être jouée par des acteurs de profession, l'Atellane était représentée par de jeunes Romains masqués ; aussi avait-elle un caractère plus noble que la Satura.

Toutes ces pièces étaient improvisées bien plutôt qu'elles n'étaient rédigées par écrit : elles n'eurent jamais d'importance véritablement littéraire, par suite de leur manque de plan et d'unité, de leur grossièreté et de leur rudesse. C'est à l'époque suivante seulement que la sature et l'atellane furent composées suivant les règles de l'art.

---

§ 6

2. — LA PROSE

La prose écrite ne se développa à Rome que dans le courant du sixième siècle : c'est Caton l'Ancien qui ouvre l'histoire de la prose littéraire. Tous les monuments littéraires des premiers siècles, (sauf quelques exceptions), consistent en inscriptions fort courtes, mentionnant un événement, une loi, une formule religieuse, etc. ; elles sont, d'ailleurs, très souvent en vers saturniens. Le sentiment conservateur des Romains et leur attachement aux traditions les portaient à consigner le souvenir des faits passés dans des mé-

moires officiels ou privés, tournant, à vrai dire, la plupart au panégyrique, sans scrupule à l'égard de la vérité historique.

Les documents historiques officiels consistaient en plusieurs traités d'une époque très reculée, comme celui de Tarquin-le-Superbe avec Gabies, écrit sur la peau d'un taureau, comme le traité d'alliance avec les Latins, de 493 av. J.-C., gravé sur une colonne d'airain. — (Le traité de commerce avec Carthage, que l'on date communément de 509 avant J.-C., est reporté à la date plus récente de 348, par Mommsen et d'autres). Malgré la haute antiquité de leurs dispositions, on ne saurait faire remonter jusqu'au temps des rois la rédaction des leges regiae, coutumes fort anciennes, dont la collection reçut plus tard le nom de jus Panirianum et les commentarii regum, qui contenaient, sans doute, des dispositions et des règlements concernant les fonctions royales. Les magistrats civils avaient aussi leur manuel professionnel dans les commentarii magistratuum, dont les plus importants étaient les tabulae censoriae, tables statistiques des censeurs. Les noms des magistrats étaient consignés dans les libri magistratuum, appelés aussi, quand ces noms étaient écrits sur toile, libri lintei.

La littérature sacerdotale avait pris plus d'extension que la littérature civile. A ce genre appartenaient: les libri pontificum, qui contenaient le rituel sacré et les préceptes du droit ecclésiastique; les commentarii pontificum, recueils de décisions. A côté de ces derniers, on mentionnait également les *libri* et les *commentarii* de différents collèges sacerdotaux, comme celui des augures. Les

pontifes étaient, en outre, chargés de la tenue des fasti, tableau des jours où siégeaient les tribunaux, des jeux et des fêtes dont l'ensemble composait le calendrier; elle renfermait aussi de courtes notices historiques. On possédait également, sous ce nom de fastes, des listes des consuls (fasti consulares), des triomphes (f. triumphales), des prêtres (f. sacerdotales). Les annales pontificum, nommées aussi a. maximi, étaient destinées à la publicité; elles consistaient en de courtes notices, gravées sur une table blanche, *album*, que l'on exposait publiquement, et faisaient ainsi connaître les événements remarquables, et particulièrement les prodiges. Ces annales formèrent plus tard une collection de 80 volumes, et devinrent une des sources principales de l'histoire primitive de Rome, ce qu'elles n'auraient pas dû être, en réalité, à cause de leur contenu et de leur point de vue trop exclusivement sacerdotal; d'ailleurs, les plus anciennes de ces annales avaient été détruites dans l'incendie de Rome par les Gaulois en 390 av. J.-C. Au contraire, c'est probablement au-delà de cette époque que remontent plusieurs chroniques privées, conservées dans les familles nobles depuis les temps les plus reculés. Mais ces chroniques, destinées avant tout à la glorification des familles, n'étaient pas plus dignes de confiance que les laudationes funebres, éloges funèbres que l'on conservait également dans les archives de famille, et qui n'ont pas moins contribué à la falsification de l'histoire romaine.

Quant aux lois des XII tables, qu'on apprenait encore par cœur dans les écoles du temps de Cicéron, on en possédait au deuxième siècle de notre ère une copie établie après l'incendie de Rome par les

Gaulois. Les legis actiones servaient à l'interprétation des XII tables ; elles étaient, à l'origine, dans la possession exclusive des patriciens ; mais elles furent publiées, par la suite, en même temps que les Fastes, par le scribe Cn. Flavius (304 av. J.-C.) ; dès lors on les connut plutôt sous le nom de jus flavianum.

Le premier, et pendant longtemps, le seul Romain qui ait attaché son nom à la prose littéraire, est Appius Claudius Caecus, qui fut censeur en 312 ; on possédait encore longtemps après sa mort le discours qu'il avait prononcé devant le Sénat contre l'alliance avec Pyrrhus (1).

DEUXIÈME PÉRIODE

De Livius Andronicus à Cicéron (240-70 av. J.-C.)

§ 7

Cette période, durant laquelle Rome atteint son apogée en politique, est encore, en littérature, une période d'ébauche et de préparation ; les productions nationales n'ont encore ni grâce, ni forme ; la langue elle-même avait besoin de se soumettre à des règles plus précises ; mais l'imitation grecque ne laissait pas assez de place à l'indépendance et à la libre inspiration, et c'est seulement à la fin de cette période que la civilisation hellénique pénétra assez profondément chez les Romains, pour les rendre capables de produire des œuvres personnelles de quelque valeur. C'est uniquement sur la littérature grecque que s'appuie la littérature artistique des Romains. L'influence grecque, qui n'avait jamais complètement cessé, devint alors de jour en jour plus générale, plus agissante et plus féconde. Les relations de Rome avec les Grecs, d'abord dans l'Italie méridionale, puis, dès la première guerre punique (1), en Sicile ; plus tard enfin, après la deuxième guerre punique, dans la Grèce et en Asie-Mineure, l'activité littéraire d'Ennius à partir de 204, l'enthousiasme ardent des classes supérieures, et surtout des Scipions pour la nouvelle civilisation, le nombre toujours croissant des Grecs à Rome, la connaissance, de plus en plus générale, de la langue et des écrivains grecs, l'emploi des poètes grecs dans l'enseignement de la jeunesse, les relations des Romains avec les différents peuples, relations qui s'étendaient sans cesse en même temps que l'empire, — toutes ces causes réunies eurent pour résultat d'obliger le caractère tenace des Romains à s'incliner et à s'effacer devant une civilisation étrangère et supérieure. La résistance des conservateurs, comme Caton l'Ancien, devint un anachronisme, et l'expulsion réitérée des philosophes

(1) Pour compléter ce chapitre, consultez le livre de J. V. Le Clerc *Des journaux chez les romains* Paris, 1838, et *l'Histoire de l'éloquence latine* de Berger et Cucheval, Paris, 2e édit. 1881.

(1) Cf. Aul. Gell. N. A. XVII, 21 :

Poenico bello secundo Musa pinnato gradu
Intulit se bellicosam in Romuli gentem feram.

« Dans la seconde guerre punique, la Muse s'est rendue, d'un pas rapide, chez le peuple sauvage et belliqueux de Romulus. (Note de Bender).

et des rhéteurs grecs établis à Rome n'eut pas plus de résultat :

Graecia capta ferum victorem cepit et artes
Intulit agresti Latio.
(Hor. epist. II, 1, 156 sqq.)

Cette marche progressive de l'influence grecque eut deux résultats : d'une part, il n'y eut que les classes supérieures à se laisser entraîner par le courant des idées nouvelles ; de l'autre, les écrivains qui voulurent persévérer dans les voies nationales, ne purent pas se maintenir à la hauteur de la culture intellectuelle de l'époque, et perdirent les qualités qui les auraient fait bien accueillir de la société cultivée. Ennius, le poète grécisant, fait époque pour le rythme et pour la langue ; en introduisant l'hexamètre et en fixant la quantité des syllabes, il fit disparaître toutes les indécisions qui existaient à l'égard de la quantité, de la position, etc., dans le vers saturnien et dans la métrique scénique ; aussi contribua-t-il beaucoup à la formation de la langue littéraire. En poésie, le théâtre, ou plutôt la comédie, reste encore au premier plan, mais il témoigne de l'influence prépondérante de l'imitation grecque ; à côté se place l'épopée, représentée principalement par Ennius. Dans le domaine de la prose, nous assistons aux débuts, d'ailleurs très honorables, de l'éloquence, de l'histoire et de la jurisprudence. Cependant, malgré les progrès considérables que firent les Romains durant cette période, tout conserve encore un caractère archaïque qu'on ne goûtait et qu'on ne comprenait plus guère à l'époque classique (cf. Hor., epist. II, 1, 50, sqq.), mais qui retrouva de vives sympathies au deuxième siècle de

notre ère. Parmi les poètes de cette époque, Ennius, le patriarche de la poésie, fut le seul qui obtint l'estime des hommes tels que Cicéron. Mais le premier en date de ces poètes est Livius Andronicus.

---

1. — LA POÉSIE

§ 8

a) LE THÉÂTRE

La comédie populaire nationale continua bien d'exister, mais en s'effaçant de plus en plus devant le drame grécisant. La sature et l'atellane ne disparurent pas, il est vrai ; mais on ne les joua plus qu'à titre de pièce accessoire (exodium) avec le drame littéraire ; et, à cet effet, on s'y conforma aussi aux règles de l'art. Cette transformation, accomplie vers la fin de cette période (90 av. J.-C.), est due à deux poètes que nous ne connaissons pas davantage : Novius et L. Pomponius. Il arriva, comme l'exigeait la nature de ces farces, qu'elles conservèrent un caractère populaire, propre à exciter l'hilarité générale, grossier, par conséquent, et obscène ; elles gardèrent aussi certaines figures invariables et certains thèmes traditionnels (railleries à l'adresse de diverses professions, comme celle de foulon, de paysan, de proxénète ; en outre, excursions du côté de la mythologie).

Le drame grécisant eut beaucoup plus d'importance. C'est d'abord pour Rome un fait significatif que, malgré de nombreuses productions théâtrales, malgré l'admission des femmes au spectacle, la gratuité des représentations et le grand nombre des spectateurs, il

n'y eut pas, pendant cette période, de théâtre permanent et commodément installé ; — le premier théâtre de ce genre fut élevé par Pompée en 56 av. J.-C. ; — en outre, la profession d'acteur étant regardée comme déshonorante, il n'y avait que les esclaves et les affranchis qui parussent sur la scène. D'ailleurs, le drame littéraire ne s'adressait qu'à des gens d'un goût encore peu délicat, peu capables, par conséquent, d'apprécier les sujets sérieux et profonds ; aussi ce fut la comédie qui prévalut définitivement sous la forme de la fabula palliata, ou comédie composée d'après des modèles grecs. Ce genre trouvait ses modèles dans la nouvelle comédie attique du troisième et du quatrième siècles, comédie dont les principaux représentants étaient Ménandre, Philémon et Diphile. L'intrigue de ces pièces consistait ordinairement en une histoire d'amour ; les caractères sont, en quelque sorte, stéréotypés ; ce sont des pères, tantôt avares et sévères à l'excès, tantôt indulgents et généreux ; des jeunes gens frivoles ou vertueux ; des parasites ; des courtisanes trompeuses, mais fidèles aux jeunes gens qui les aiment ; des esclaves qui rendent de bons offices. Les sujets sont empruntés à la vie journalière, sans idéal élevé, et sans allusion politique ; le fonds est généralement vrai, à la portée de tous, se prêtant à une application facile et d'autant plus convenable pour Rome, que les allusions politiques n'étaient point tolérées sur la scène. Au reste, bien que la palliata eût un fonds grec, l'élément romain, cependant, n'y faisait pas défaut. L'économie de la pièce était entièrement grecque ; il n'y avait pas de chœur ; le texte se divisait en dialogues (diverbium), et en parties chantées avec accompagnement

de flûtes (cantica), le mètre est ordinairement manié avec souplesse, mais il n'est pas fixé définitivement. Suivant leur plus ou moins de vivacité, ces pièces se divisaient en fabulae motoriae (surtout chez Plaute), statariae et mixtae. Assez fréquemment, on arrangeait une pièce latine avec des emprunts faits à deux ou à plusieurs pièces grecques ; c'est ce qu'on appelait contaminare.

Les principaux représentants de la palliata sont :

Livius Andronicus (284-204 av. J.-C.), amené dans sa jeunesse comme prisonnier de guerrre à Rome, où il fut affranchi par un certain Livius (L. Salinator ?) ; il composa des comédies, des tragédies et des poésies épiques (cf., § 9, l'Epopée) ; il fut en même temps acteur ;

— Q. Ennius (cf. § 9) ;

— Cn. Naevius, 264-194, natif de Campanie, condamné à Rome à la prison, puis à l'exil, à cause de sa hardiesse politique, mort à Utique ; sa première pièce fut représentée en 225. Naevius était un homme d'un talent populaire, actif et audacieux ; il avait conscience de sa propre valeur, comme le témoigne l'épitaphe en vers saturniens, qu'il s'était lui-même composée :

> Inmortales mortales || si foret fas flere,
> Flerent divae Camenae || Naevium poetam.
> Itaque postquam est orcino || traditus thesauro,
> Obliti sunt Romai || loquier lingua latina.

T. Maccius Plautus (1) joue un rôle beaucoup

---

(1) « C'est le vrai nom du poète qu'il n'est plus permis de mettre en doute après les travaux de M. Ritschl et les discussions récentes qu'a soutenues M. Martin Hertz » (E. Benoist, *Morceaux choisis de Plaute* 2ᵉ édit. p. XX de la *notice sur Plaute*). On a longtemps nommé Plaute *Marcus Accius* ; voy. la réfutation développée de cette erreur dans l'édition du *Rudens* de E. Benoist, p. 79-82.

plus important. Né à Sassina, en Ombrie, sorti de la classe inférieure, et réduit à Rome par la pauvreté à des occupations serviles, il travailla comme valet dans une troupe de comédiens, et comme manœuvre dans un moulin ; il écrivait pour gagner sa vie (cf. Hor. épist. II, 1, 175) ; il mourut en 184. Toutes ses pièces sont des palliatae. Sur 130 environ, qu'on lui attribuait, le savant Varron n'en considérait comme authentiques que 21, qui nous sont toutes conservées, moins une. En voici les noms : *Amphitruo* (parodie mythologique, ou *fabula rhintonica*) ; — *Asinaria* (la comédie des ânes) ; — *Aulularia* (la comédie de la Marmite ; ressemblance avec l'*Avare* de Molière) ; — *Bacchides* (les deux Bacchis) ; — *Captivi* (sans intrigue amoureuse, pièce très-morale, et, d'après Lessing, la meilleure qui ait jamais paru sur la scène) ; — *Curculio* (le Charançon, nom donné au parasite) ; — *Casina* (nom propre) ; — *Cistellaria* (la Cassette, conservée en partie) ; — *Epidicus* (n. pr.) ; — *Mostellaria* (la comédie du revenant) ; — *Menaechmi* (n. pr., pièce imitée par Shakespeare dans sa « *Comédie des Erreurs* ») ; — *Miles gloriosus* (le soldat fanfaron, — imitée par A. Gryphius dans son *Horribilicribrifax*) ; — *Mercator* ; — *Pseudolus* (n. pr.) ; — *Poenulus* (célèbre par quelques passages en langue punique) ; — *Persa* ; — *Rudens* (le Câble) ; — *Stichus* (n. pr. — conservée en partie) ; — *Trinummus* (le Trésor) ; — *Truculentus* (le Bourru). — Les meilleures de ces pièces sont les Bacchides, les Captifs, l'Aululaire, les Ménechmes et le Miles Gloriosus.

Pour caractériser le talent de Plaute, on peut citer son épitaphe dont il est l'auteur présumé :

Postquam est mortem aptus (adeptus) Plautus, comoedia luget,
Scaena est deserta (ac) dein risus jocus ludusque
Et numeri innumeri simul omnes collacrimarunt.

Plaute se distingue par les plaisanteries populaires qu'il a toujours sous la main, bien appropriées au goût d'un public grossier, par un comique saisissant et naturel, par la vivacité du dialogue, et par une grande habileté dans le maniement de la langue et du mètre. En revanche, le plan et l'exposition de ses pièces ne sont pas toujours irréprochables. Au point de vue prosodique, le vers de Plaute occupe une position intermédiaire entre le rythme saturnien et le vers grec ; le poète manie les mètres avec une liberté qui trahit l'influence du langage populaire. Plaute fut hautement apprécié à l'époque suivante, surtout par Cicéron et par Varron ; il était bien moins goûté par Horace (cf. epist. II, 1, 170 sqq. — Art. poét. 270 sqq.) — Plusieurs de ses pièces, entre autres les *Captifs*, furent fréquemment représentées après lui, et pendant longtemps étudiées dans les écoles. — (Editions classiques avec commentaire : *Trinummus*, *Captivi*, *Menaechmi*, par J. Brix, Leipzig, Teubner ; — *Mostellaria*, *Miles gloriosus*, par F. Lorenz, Berlin, Weidmann (1).

---

(1) **Editions de Plaute :** Morceaux choisis *publiés avec une préface, une notice sur la vie de Plaute, des remarques sur la prosodie et la métrique, des arguments et des notes en français, par* E. Benoist, 2e édit. Paris, 1877. — *Les mêmes* morceaux choisis traduits par E. Sommer *avec une etude sur la métrique et la prosodie de Plaute par E. Benoist*, Paris, 1873.

L'Aululaire, *avec notes en français par* E. Benoist, 5e tirage, Paris, 1878 ; la Cistellaria, *notes en latin par le même*, 1863 ; le Rudens, *préface et commentaire en français par le même*, 1864.

P. Terentius était un peu plus jeune que Plaute. Né à Carthage en 185, et amené à Rome comme esclave, il fut affranchi et admis dans la société de Scipion l'Africain et de C. Laelius (de là, la tradition qui faisait de ces derniers les auteurs de ses pièces); il mourut en 159, durant un voyage en Grèce. Il nous reste de Térence six palliatae, imitées pour la plupart de Ménandre, et généralement *contaminées* ; — *Andria* (l'Andrienne) ; — *Eunuchus* (l'Eunuque, pièce honorée d'une récompense de 8,000 sesterces) ; — *Heautontimorumenos* (1) (le Bourreau de soi-même). — *Phormio*, — *Hecyra* (la Belle-Mère) ; — *Adelphi* (2) (les Frères, la meilleure pièce de Térence). — Térence fait souvent contraste avec Plaute : Plaute reproduit au naturel le langage du peuple, Térence la conversation d'une société choisie ; Plaute se montre original, son esprit inventif éclate en saillies, Térence a le don de l'adaptation et de l'imitation, il est homme de réflexion et d'étude ; chez l'un, c'est la nature avec sa

---

T. Macci Plauti comoediae, Alfr. Fleckeisen, 2 vol. contenant, le 1er : *l'Amphitryon, les Captifs, le Miles gloriosus, le Rudens, le Trinummus* ; le 2e : l'*Asinaria, les Bacchides, le Curculion, le Pseudolus et le Stichus* ; — le texte seulement.

— Les éditions citées par M. Bender sont annotées en allemand ; il y a des éditions, avec notes en anglais par W. Wagner, du *Trinummus* (Cambridge, 1875), de *l'Aululaire* (1876), des *Ménechmes* (1878).

Une vieille édition de Plaute, très célèbre et très utile, est celle de Paréus, 1619 ; de nos jours, grande édition critique de Ritschl, continuée après sa mort par ses élèves. — Traduction de Naudet, 4 vol. 2e édition, 1845.

(1) D'après Bentley et W. Wagner, il vaut mieux écrire *Hauton Timorumeros* : en grec ἑαυτόν, αὐτόν. Cf. Wagn., p. 367 de son édition de Térence.

(2) C'est *Adelphoe* qu'il faut lire, *oe* représentant οι ; de même chez Cicéron, *canephoroe*.

rudesse et ses vivacités, avec une action pleine de bouffonneries, mais qui intéresse toujours, chez l'autre un art exquis et étudié, une complète tranquillité. En général, il manque à Térence *virtus ac vis comica* (1), il est surtout caractérisé par une diction élégante et soignée, par une allure d'une bienséance continue, par un plan méthodique, et par la peinture correcte des caractères. Ces qualités en firent un auteur favori du moyen-âge, en même temps que la moralité de son théâtre le faisait lire et représenter fréquemment dans les écoles. L'*Eunuque* était traduit en allemand dès 1486 ; toutes ses pièces le furent en 1499 (2).

---

(1) Allusion à l'épigramme de César. Mais ce dernier n'a point reproché à Térence de manquer de la « force comique » voici les deux vers :

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica ut aequato virtus polleret honore !

On met parfois une virgule après *comica*, d'où la citation fréquente de l'expression *vis comica* que César n'a pas voulu employer ; *comica* porte d'une manière évidente sur *virtus*. César regrette qu'à la douceur Térence n'ait pas joint la force, parce que la valeur comique de ses pièces y gagnerait.

(2) **Editions de Térence :** complète, *le texte seulement*, Dziatzko, Leipz., 1884 ; — *avec un commentaire en anglais*, W. Wagner, Cambridge, 1869.

L'Andrienne, *préface et notes en français par* E. Benoist, Paris, 2e édit., 1885.

Les Adelphes, *avec introduction et notes en français sous la direction de E. Benoist, par* J. Psichari, Paris, 1881 ; — *avec un commentaire explicatif et critique en français par* F. Plessis, Paris, 1884.

Avec des notes en allemand : l'Andrienne et les Adelphes, édit. Spengel, Berlin, 1875 et 1879; le Phormio et les Adelphes, édit. Dziatzko, Leipzig, 1874 et 1881 ; *Hauton timorumenos*, édit. W. Wagner, Berlin, 1872.

L'édition de Rh. Klotz, 2 vol., Leipz., 1838-40, reproduit le *commentaire de Donat* ; édition critique d'Umpfenbach, Berlin, 1870. — Traductions de Mme Dacier, 3 vol., Amsterdam, 1724.

Il y eut encore d'autres auteurs de palliatae : Statius Caecilius, du pays des insubres, qui fut amené à Rome comme prisonnier de guerre, et qui semble devoir se placer, aussi bien par la date que par sa valeur poétique, entre Plaute et Térence ; Luscius Lavinius (ou Lanuvinus), rival et ennemi de Térence ; et d'autres.

A côté de la palliata, qui avait pour elle toutes les préférences, parut la comédie nationale, la fabula togata. Celle-ci avait pour objet de décrire la vie des classes inférieures, et surtout l'esprit des petites villes municipales. Comme on n'osait pas faire paraître sur la scène les citoyens de Rome, la pièce se passait habituellement dans une ville du Latium. Il nous reste fort peu de fragments des togatae ; les principaux représentants de ce genre étaient Titinius contemporain de Térence, T. Quinctius Atta, mort en 77, et avant tous les autres, L. Afranius qui florissait vers l'an 100 av. J.-C. (1).

Les tendances grécisantes de l'époque dominèrent aussi dans la tragédie ; cependant comme les frais de la représentation étaient plus considérables, et que le public cherchait avant tout le divertissement et le plaisir, la tragédie fut naturellement moins cultivée que la comédie. D'ailleurs, les auteurs tragiques à Rome ne trouvèrent pas le vrai ton qui convenait au genre : chez eux, la gravité et le pathétique dégénéraient le plus souvent en lourdeur et en enflure. Leur modèle était ordinairement Euripide. A côté de la tragédie

(1) On trouve les fragments qui ont survécu des œuvres de Caecilius, de Luscius Lanuvinus, de Titinius, d'Atta et d'Afranius dans les *Comicorum romanorum fragmenta* de O. Ribbeck, Leipzig, 2e édit., 1873.

grécisante, le drame national romain, la fabula praetexta qui empruntait ses sujets à l'histoire, ne put parvenir à se faire une place importante.

Dans le domaine de la tragédie, on peut citer :

Livius Andronicus, qui prenait le sujet de ses pièces dans la mythologie et particulièrement dans les légendes du cycle troyen ;

Cn. Naevius, qui composa aussi des praetextae ;

Q. Ennius. — et surtout les deux suivants :

M. Pacuvius, né à Brundisium en 220, amené à Rome par son oncle Ennius, et mort à Tarente en 132 ; il fut peintre en même temps que poète et composa 12 tragédies et une prétexte : *Paulus* (vraisemblablement Paul Emile) ;

L. Accius (Attius), 170-94, auteur de tragédies au nombre de 40 environ, et de quelques prétextes, dont l'une, intitulée *Décius*, traitait de la mort héroïque de P. Décius Mus le Jeune à Sentinum ; il était fort apprécié par Cicéron, Horace et quelques autres écrivains qui le qualifiaient de « gravis, ingeniosus, altus poeta » ; Attius composa aussi des *Didascalica* (Histoire de la poésie grecque et romaine), des *Pragmatica* (traitant de littérature et d'histoire), et des *Annales*. — De toutes les tragédies et prétextes de cette période, il ne nous est parvenu que des fragments (1).

(1) Voy. ce qui a survécu des œuvres tragiques de Livius Andronicus, de Naevius, d'Ennius, de Pacuvius et d'Accius dans les *Tragicorum romanorum fragmenta* de O. Ribbeck, Leipzig, 2e édit. 1871. — Pour connaître tous ces poètes, l'ancien théâtre latin, tragédie ou comédie, et, d'une manière générale, la poésie primitive des Romains, il est indispensable de lire les *Etudes sur la poésie latine* de Patin 2 vol., Paris, et spécialement sur la tragédie et Accius, G. Boissier, *Le poète Attius*, Paris, 1857.

§ 9

b) L'ÉPOPÉE

Les Romains ne pouvaient avoir d'épopée héroïque nationale, analogue à l'épopée homérique des Grecs ; il leur manquait le fonds de légendes indispensable, ainsi que des dieux et des héros réels et vivants ; aussi les poètes épiques à Rome durent-ils, à défaut de sujets mythologiques, recourir aux sujets historiques. C'est ainsi que le premier en date, Livius Andronicus, se contenta de donner une lourde traduction de l'Odyssée (1). Cette traduction, qu'on ne pouvait plus lire à l'époque suivante (bien que, d'après Horace. epist. II, 1, 69 sqq., elle servit encore de livre d'école à Orbilius), était en vers saturniens. Aulu-Gelle en cite le premier vers, N. A. XVIII, 9 :

Virum mihi Camena || insece versutum.

Les poètes qui suivirent s'adressèrent décidément et avec succès à l'histoire nationale. L'exemple fut donné par Cn. Naevius qui traita, toujours en vers saturniens, le sujet de la première guerre punique, « luculente, sed minus polite », dit Cicéron (Brut. 19, 75). Cette œuvre, dont nous n'avons plus que des fragments (2), a été à juste titre assimilée aux Chro-

(1) Il ne nous reste de l'Odyssée de Livius qu'une quarantaine de vers plus ou moins mutilés. M. L. Havet en a donné une édition dans son livre *de Saturn. latinor. versu*, p. 425-430. — Voy. aussi Egger, *latini sermonis reliquiae*, Paris, 1843, p. 116-121.

(2) Une cinquantaine de vers en bien mauvais état ; on les trouve dans le même ouvrage de M. L. Havet, p. 434-437. — Cf. Egger, ouvr. cité, p. 124.

niques rimées du Moyen-Age. Naevius fut bien dépassé par Q. Ennius. Né en 239, à Rudies en Apulie, et amené de Sardaigne à Rome par Caton, Ennius trouva un accueil des plus bienveillants dans les principaux cercles grécisants, et particulièrement dans la société de Scipion l'Africain l'ancien, et de M. Fulvius Nobilior ; il reçut le titre de citoyen romain et mourut en 169. Outre des comédies, des tragédies et des saturae, il composa des Annales, son œuvre principale, où il racontait en 18 livres l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'au temps où il vivait. Pour la métrique, les formes grammaticales, les flexions et la formation des mots, par l'introduction de l'hexamètre à la place du vers saturnien, l'œuvre d'Ennius marque une date importante.

En réalité, son hexamètre était encore bien lourd, comme le suivant, par ex. :

Cives Romani tunc facti sunt Campani,

ou bien :

Introducuntur legati Minturnenses,

(ce qui rappelle le fameux vers du comte de Stolberg :

Einen zwei und zwanzig Ellen langen Schiffsspeer);

le vers d'Ennius péchait souvent contre le goût, par exemple :

O Tite, tute, Tati, tibi tanta tyranne tulisti,

ou bien il était brutalement construit, cf. la tmèse bien connue :

Cere comminuit brum. (= cerebrum).

Mais on rencontre aussi des passages d'une vigueur et d'une beauté vraiment poétiques ; (cf. les

citations de Cicéron : de div., I. 20, 40. sqq. ; — 48, 107, 19 ; de offic. I, 12, 38). Ennius était un homme d'un talent remarquable ; doué d'une imagination vive et d'une sensibilité profonde, il était plus que tout autre, capable de créer un style et une langue vraiment littéraires. Bien que pendant longtemps les Romains aient considéré son œuvre comme leur plus grand poème épique national, elle n'en remplaçait pas moins l'épopée naïve et populaire par l'épopée artistique et « grécisante ». Cicéron admirait tout particulièrement Ennius, et Quintilien disait de lui (X, I, 88) : *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia et antiqua robora jam non tantam habent speciem quantam religionem* (1).

Ennius donna aussi une importance nouvelle à la *satura*, en appliquant ce nom à un recueil de poésies didactiques mêlées, en rythmes divers. Le successeur d'Ennius en ce genre fut C. Lucilius, né en 150 (2) à Suessa Aurunca en Campanie, d'une famille de chevaliers, ami de Scipion l'Africain le Jeune ; il mourut en l'an 103. Dans ses poésies, aussi variées pour le fond que pour la forme, négligées et sans élégance, mais hardies et spirituelles, Lucilius soumit les mœurs publiques, et ses contemporains, en les nommant par

(1) **Editions d'Ennius** : complète, Ennianae poesis reliquiae, J. Vahlen, Leipz., 1854 ; — fragments, chez Egger, ouvr. cité, p. 137, sqq. ; O. Ribbeck, *tragicor. fragm.*, p. 15-75.

(2) Date très contestable : Lucilius a dû naître en 180, comme l'a démontré L. Müller (dans son édition p. 289, et dans son petit livre sur la vie et les œuvres de Lucilius p. 8 suiv.) ; saint Jérôme, qui donne la date de 150, a été trompé par la similitude de noms des consuls de cette année avec ceux de l'année 180.

leur nom, à une critique mordante ; il donna ainsi à la satura le caractère qu'on attacha depuis au nom de satire, celui d'une critique en vers ; ce genre de satire atteignit sa perfection avec Horace (1).

§ 10

2. — LA PROSE.

La libre volonté et les nécessités de la vie réglèrent à cette époque l'emploi de la prose écrite ou parlée, devant le Sénat et devant le peuple, pour les orateurs, les jurisconsultes, les historiens et les érudits ; toutefois, cette prose ne fut jamais bien remarquable au point de vue du style. Aussi les prosateurs antérieurs à Cicéron, dont la liste se continue sans interruption depuis Caton, et que nous ne connaissons que bien imparfaitement par suite du nombre relativement restreint des fragments qui nous en sont parvenus, passaient déjà au temps de Cicéron, pour grossiers, surannés, et à peine intelligibles. Cette prose archaïque offre de l'analogie avec la prose allemande antérieure à la Réforme.

§ 11

a) L'HISTOIRE

L'histoire ne consista pendant longtemps qu'en de simples annales, sèche énumération chronologique

(1) **Editions de Lucilius :** la principale est celle de Lucien Müller, Leipzig, 1872. — Fragments chez Egger, ouvr. cité, p. 258-264 ; sur Lucilius et l'ancienne satire latine, voy. Patin, *Etudes sur la poésie latine* II, p. 336-400 ; Berger et Cucheval, ouvr. cité II, 179 sqq. ; L. Müller, *Leben und Werke des Gaius Lucilius*, Leipz. 1876.

des événements de chaque année, qui correspondait à peu près à ce qu'était la logographie grecque avant Hérodote. Les chroniques étaient le plus souvent composées par des hommes faisant de la politique active, ou tout au moins s'y trouvant intéressés. Les premiers annalistes, jusqu'au temps des Gracques, n'étaient sans doute pas fidèles en tout point à la vérité, mais par suite de leur naïve ignorance de la critique, ils sont plus dignes de confiance que les annalistes postérieurs ; ceux-ci, en effet, en dépit ou peut-être par suite des progrès successifs de la forme et du métier, ne craignirent pas de dénaturer sciemment l'histoire au profit de l'état, de certaines familles ou de certains personnages, et se laissèrent souvent inspirer par l'esprit de parti. La plupart de ces annales n'étaient au fond que des autobiographies. Les plus anciens annalistes écrivaient en grec, sans doute à cause de l'indigence de la langue latine. C'est ainsi que Q. Fabius Pictor, le même qui fut envoyé en 216 consulter l'oracle de Delphes, composa, après la deuxième guerre punique, une histoire romaine qui allait depuis Enée jusqu'à l'époque où vivait l'auteur ; cette histoire fut une source très utile pour les écrivains postérieurs, particulièrement pour T. Live.

On ne sait si les annales latines qui portaient son nom étaient une rédaction latine (due à lui-même ou à quelque autre écrivain) de ces mêmes Annales grecques, ou si c'était une œuvre entièrement différente. C'est également en grec qu'écrivirent L. Cincius Alimentus, jeune contemporain de Fabius, et un peu plus tard C. Acilius Glabrio et A. Postumius Albinus.

Le premier des romains qui ait écrit en latin et fondé véritablement la prose latine, est M. Porcius

Cato, né à Tusculum en 234, consul en 195, censeur en 184 (d'où le surnom de *censorius*), et mort en 149 ; Caton est le dernier type caractéristique du vieil esprit romain. Indépendamment de l'activité qu'il déploya comme homme politique et comme soldat, Caton fut un écrivain fécond et universel, et le plus ancien prosateur qui pût encore se lire par la suite (cf. Cicér. Brut. 18, 69) ; bien plus, — et rien ne saurait mieux caractériser la puissance envahissante de la civilisation grecque, — malgré ses tendances antihelléniques, il consentit sur ses vieux jours à apprendre le grec. Il composa une œuvre historique en sept livres, à laquelle il donna le titre de *Origines* (les origines), parce que les trois premiers livres racontaient les commencements de Rome et son existence sous les rois, ainsi que l'origine des villes italiques, sans doute à propos de leur soumission à la domination romaine ; le quatrième livre traitait de la première guerre punique ; le cinquième, de la seconde ; le sixième et le septième, des guerres suivantes jusqu'en 149. L'exposition, quoique animée par des connaissances et de curieuses remarques géographiques et mythologiques, était sans méthode et sans style ; en même temps, très partiale à l'égard de la noblesse. On y trouvait une nouveauté : des discours intercalés dans le récit, entre autres, ceux de Caton lui-même. Comme sources, Caton utilisa les légendes et les traditions de l'ancienne Rome, ses souvenirs personnels et probablement aussi les chroniques des villes italiques. L'œuvre était fort estimée à l'époque suivante ; Cicéron (Tusc. IV, 2, 3) qualifie Caton de *gravissimus auctor*. Il ne reste de son ouvrage que quelques fragments. — Caton composa aussi un recueil de bons mots (ἀποφθέγματα) ;

plus tard on recueillit de même les siens, qui sont ordinairement spirituels et piquants. (Sur Caton orateur, voy. § 12; — agronome, § 13.)

A ces anciens annalistes, qui racontaient, sur la foi de l'opinion vulgaire et dans une langue archaïque, la légende et l'histoire depuis Énée jusqu'à leur propre époque, il convient de rattacher Cassius Hemina, contemporain de Caton ; L. Calpurnius Piso Frugi, censeur en 120 ; — C. Sempronius Tuditanus, consul en 129.

La seconde génération des annalistes commence avec L. Caelius Antipater, qui écrivit en 120 une histoire de la deuxième guerre punique, dans un style un peu plus correct et plus oratoire. Comme auteurs d'autobiographies, ou d'histoires contemporaines, on cite entre autres P. Rutilius Rufus, consul en 105, banni de Rome comme aristocrate, et qui mourut en 77, en Asie ; à la fois juriste et philosophe distingué, Rufus était un homme du plus noble caractère ; Q. Lutatius Catulus, consul en 102, mort en 87 ; Sempronius Asellio, qui visait au récit exact des faits et qui s'occupait surtout de l'histoire intérieure de Rome ; le dictateur L. Cornelius Sulla, auteur de mémoires inspirés par l'esprit de parti et composés dans un but de glorification personnelle ; L. Cornelius Sisenna, 119-67, qui écrivit une histoire de la guerre des Marses et de Sulla, et que Cicéron préférait à tous ses prédécesseurs, malgré son style prétentieux et ses tendances archaïques. D'un autre côté, plusieurs contemporains de Sulla écrivirent des histoires d'une étendue plus considérable et qui allaient jusqu'à leur propre époque ; tels sont : Claudius Quadrigarius, dont l'ouvrage (en 23 livres, au moins) commençait à l'incendie de Rome par les Gaulois ; Valerius Antias, dont l'histoire remontait aux temps les plus anciens ; il était fameux par ses exagérations mensongères, surtout dans la donnée des nombres, exagérations peu à peu reconnues que T. Live a souvent citées ; il eut par là une influence nuisible sur la véracité des écrivains postérieurs ; C. Licinius Macer, mort en 66 ; il remontait également à la plus haute antiquité et il écrivait à un point de vue démocratique ; il se distingnait surtout par le soin qu'il prenait de recourir aux documents ; Tite-Live retira beaucoup de profit de son œuvre.

---

§ 12

b) L'ÉLOQUENCE (1)

L'éloquence trouvait à Rome des éléments favorables dans les dispositions naturelles et dans le caractère des Romains, dans leur esprit pratique, dans leur tendance à la précision, au pathétique, à l'effet ; de plus, l'habitude de traiter librement et en public toutes les questions de la vie politique fit jouer de bonne heure à l'art oratoire un rôle important ; une certaine facilité de parole était indispensable à quiconque voulait se rendre populaire ou se lancer dans la carrière politique. Aussi, avant même que les relations avec les Grecs fussent devenues plus étroites, l'éloquence avait déjà acquis de l'importance

(1) Pour ce paragraphe et le suivant, voy. Berger et Cucheval, ouvr. cité.

et pris de l'extension. Cependant, bien que l'éducation oratoire et l'exercice de la parole fissent partie de la vie publique du Romain dès sa jeunesse, l'éloquence resta longtemps sans art et méthode. C'est l'influence de la rhétorique grecque qui donna la première à l'éloquence romaine le style, la méthode, les préceptes théoriques et pratiques. Mais rarement, ou plutôt jamais orateur ne put réunir toutes les qualités qu'exige Cicéron (Brutus, 93, 322) : éducation savante et, particulièrement, philosophique, connaissance du droit et de l'histoire, dispositions naturelles à passer aisément du plaisant au sérieux, du concret à l'abstrait, à convaincre l'auditeur, à le récréer et à l'émouvoir suivant les besoins ou au gré de celui qui parle. Les orateurs qui firent alors époque dans l'histoire de l'éloquence sont, d'après Cicéron *(Brutus)* : M. Porcius Cato, le premier (depuis App. Claudius Caecus) ; il écrivit ses discours, au nombre de plus de 150 ; le caractère de son éloquence est suffisamment indiqué par des expressions telles que les suivantes : *Orator vir bonus est dicendi peritus ; — Rem tene, verba sequentur ;* — S. Sulpicius Galba, consul en 144, qui se sert déjà, par suite de l'influence grecque, des ornements de la rhétorique ; C. Gracchus dont l'éducation avait été fort incomplète, mais qui n'en était pas moins aussi plein de verve que riche d'idées ; — les deux orateurs M. Antonius (consul en 99), et L. Crassus (consul en 95), qui se distinguèrent, le premier par des talents naturels, par la mémoire, l'imagination, la vivacité du débit ; le second, par une éducation soignée, par des connaissances juridiques, par la correction du style et par son esprit. Le dernier pas qui restait à faire pour arriver avec

Cicéron à la perfection de l'éloquence fut franchi par Q. Hortensius (114-50), le dernier représentant du genre asiatique, genre qui, par opposition à la simplicité du genre attique, se distinguait par une diction fleurie et souvent surchargée. — De tous les orateurs de cette époque il ne nous reste que de rares fragments. En revanche, nous possédons un manuel de rhétorique, composé, il est vrai, d'après des sources grecques, mais qui n'en est moins original et fait à un point de vue romain, dans un but tout pratique : c'est la *Rhetorica ad Herennium*, en 4 livres, composée probablement par un certain Cornificius, et qui, en tout cas, n'est pas l'œuvre de Cicéron.

---

§ 13

c) GENRES DIVERS

Au premier rang doit se placer la Jurisprudence, pour laquelle les Romains eurent les mêmes dispositions naturelles que pour l'éloquence. Le droit romain se développa comme science classique avec un caractère vraiment national d'originalité et d'indépendance. Le droit civil et surtout le droit criminel subirent des améliorations méthodiques, qui en même temps entraînèrent un développement général analogue dans la constitution romaine et dans le droit public. Quand le *jus Flavianum* (voy. § 6) eut fait connaître au public les règles du droit, aussitôt parut une série d'érudits qui rassemblèrent et publièrent les interprétations, les décisions (*responsa*) des juriconsultes, les consultations, les enquêtes, etc., et qui fondèrent ainsi la science du droit avec un succès et une influence d'au-

tant plus considérables, que ces sortes de connaissances étaient indispensables dans la carrière politique. Peu à peu, il se forma une tradition juridique, conservée et transmise comme un héritage dans certaines familles (entre autres, celles des Mucius, des Aelius, des Sulpicius). Le premier livre de droit fut composé par S. Aelius Paetus, consul en 198, sous le titre de *Tripertita*; c'était un commentaire des XII Tables, qui reçut plus tard le nom de *jus aelianum*, et qui fut considéré comme le début de la science du droit romain. Caton et son fils Marcus composèrent aussi des écrits juridiques. — La famille des Mucius compta parmi ses membres des juristes et des écrivains distingués, entre autres: P. Mucius Scaevola, consul en 133, plus tard grand-pontife, et surtout son fils Q. Mucius Scaevola, consul en 95, tué en 82, qui fut, comme son père, grand-pontife; il apporta le premier une méthode générale conservant l'unité dans la diversité, et il exerça par là et par les nombreux élèves qu'il forma une grande influence sur l'époque suivante.

Dans la science de l'antiquité, on faisait rentrer la langue aussi bien que les faits. D'un côté, il s'agissait de fixer la langue littéraire, de déterminer l'étymologie et l'interprétation des mots; de l'autre, il fallait éclaircir au point de vue des faits, les anciennes productions poétiques. Les études philologiques reçurent une impulsion puissante du grec Cratès de Mallos, qui enseignait à Rome en 159. Les études archéologiques, particulièrement les études linguistiques, devinrent peu à peu une mode et une passion, en même temps que la langue romaine entrait en relations plus étroites avec la langue grecque. Le véritable fondateur des

études linguistiques et archéologiques, ainsi que le premier en date des philologues romains fut L. Aelius Stilo, né à Lanuvium en 150, le personnage le plus instruit de son temps; Varron et Cicéron furent ses ses élèves. Il interpréta les plus anciens monuments de la littérature, comme le chant des Saliens, les XII Tables, les œuvres des vieux poètes, etc.

Sur l'économie agricole et domestique, Caton composa un manuel complet, *De re rustica*, que nous possédons encore (1); en outre le Sénat fit traduire en latin, après la prise de Carthage, une œuvre du Carthaginois Magon sur le même sujet.

D'autres sciences, telles que la géographie, les mathématiques, l'astronomie, ne prirent point pied dans la littérature durant cette période, bien que plusieurs romains ne fussent point étrangers à ces connaissances. L'art militaire ne fut exposé d'une façon méthodique qu'à l'époque impériale.

TROISIÈME PÉRIODE

L'âge d'or de la Littérature romaine
(de 80 av. J.-C. jusqu'à 14 apr. J.-C.)

§ 14

Ce qui caractérise la littérature romaine et donne sa mesure à son apogée, c'est la prépondérance

(1) Voy. dans les *Scriptores rei rusticae*.

incontestée de l'esprit grec; l'*amnis abundantissimus graecarum disciplinarum et artium* (Cic. de rep. II, 19, 34) répandit alors dans tous les sens son influence. Connaître les œuvres grecques d'art ou de science, la patrie de ces œuvres et les villes où elles étaient le plus en honneur, Athènes surtout, devint de plus en plus une nécessité, ou du moins une marque de bon ton pour les Romains de haute naissance. La plupart de ceux-ci, d'ailleurs, parlaient et écrivaient couramment le grec; ils avaient à cœur d'aller étudier à Athènes, à Rhodes ou dans d'autres villes de la Grèce. D'autre part, il était venu à Rome des Grecs en grand nombre, employés comme rhéteurs, précepteurs, lecteurs publics, etc., tous gens, à vrai dire, souvent peu considérés à cause de leurs allures légères et fanfaronnes, *Graeculi*, mais qui étaient néanmoins indispensables. Car, malgré les manières dédaigneuses que même des hommes comme Cicéron affectaient pour tout ce qui était grec, en dépit des prétentions de l'esprit romain à la supériorité en tout genre, les Grecs conservaient encore dans le domaine de l'art une domination absolue. Les œuvres littéraires grecques, les discours surtout, étaient alors traduits dans les écoles en guise d'exercices; ces mêmes œuvres, par suite de l'extension commerciale de la librairie, se répandirent rapidement de tous côtés; des bibliothèques publiques furent ouvertes par Auguste et Asinius Pollion. De toutes ces causes, l'activité littéraire reçut une impulsion puissante, irrésistible; l'*otium* consacré au culte des muses se trouva justifié, aussi bien que le *negotium* au service de l'Etat. La littérature nationale, représentée seulement par un petit nombre d'écrivains, comme

Lucrèce et Varron, n'occupa plus qu'un rang subalterne, grâce à ces tendances grécisantes, et ne put d'ailleurs se soustraire elle-même complètement à l'influence grecque.

Ce caractère unique de la littérature à cette époque se manifeste cependant avec une grande différence, qui se retrouve aussi dans la vie politique, suivant qu'on en considère la première ou la seconde moitié, le temps de Cicéron ou celui d'Auguste, le déclin de la République ou le début de l'Empire. D'une part, la vie politique excitée au plus haut degré; de l'autre, cette même vie assoupie et systématiquement étouffée; là, une liberté qui va jusqu'à la licence; ici, la répression, la réserve imposée, l'acceptation servile des goûts et des préférences de la cour et du prince. D'une part, les esprits sont formés presque exclusivement pour la vie publique; d'autre part, ils se façonnent à toutes les servitudes du courtisan; là, les études préférées sont, comme l'éloquence et la littérature politique, celles qui sont utiles dans les débats publics; ici, le choix se porte sur les sujets où l'on excelle par l'expression paisible d'un art parfait, sur la poésie avant tout; d'un côté on envisage l'effet pratique, les conséquences utiles des faits, de l'autre on donne la préférence à la perfection de la forme, à la satisfaction esthétique. Ainsi, ces deux moitiés de l'âge d'or forment un tout complet; ce qui est en trop dans l'une, est en moins dans l'autre; les qualités de la première offrent justement ce qui manque dans la seconde. Les circonstances exigeaient qu'il en fût ainsi : à mesure que l'empire développait le goût, l'élégance, la perfection de la forme, il fallait se résigner à voir disparaître la spontanéité, la vivacité et l'énergie. La littérature,

la poésie surtout, se retirèrent à l'écart de la vie publique, du forum et des bruits de la foule, et cherchèrent un refuge dans le cabinet d'étude, dans les salons, à la cour ; le genre populaire disparut, par suite des tendances exclusives d'une éducation raffinée.

Au temps de Cicéron (80-40 av. J.-C.), l'éloquence avait une importance exceptionnelle ; elle se déployait alors avec un plein succès dans un cercle d'action immense, et elle atteignit avec lui le plus haut point de perfection. Elle donnait alors la main à l'étude théorique des préceptes, qui était cultivée surtout parmi les Grecs. En même temps florissait l'histoire, dont les principaux représentants, César et Salluste, écrivirent à un point de vue politique en même temps que personnel.

La philosophie était surtout représentée par Cicéron, l'érudition par Varron. Il ne se trouva, dans ces temps agités, que peu de poètes vraiment remarquables : dans l'épopée (didactique), Lucrèce ; dans la poésie lyrique, Catulle. Le théâtre se réduisit au mime. Au centre de ce mouvement littéraire, il faut placer Cicéron, le créateur et le modèle de la prose régulière.

Après l'avènement de l'empire, l'agitation politique fut contenue et immobilisée ; le respect du monarque exigea des attentions et des manières de diplomate ; la littérature politique devint muette, le principe d'égalité, de nivellement dans les esprits, comme dans les divisions de l'empire, paralysa, étouffa l'individualité des esprits et l'indépendance des caractères. Les genres républicains, l'éloquence et l'histoire, furent encore cultivés, mais d'une façon conforme au caractère des temps nouveaux. L'éloquence, bannie du

forum, se réfugia en partie au sénat et au barreau, en partie dans les écoles ; l'histoire reporta ses efforts sur l'étude des temps passés. Pour la même raison, les genres non suspects à la politique et pratiquement utiles prirent une grande extension. La poésie gagna en importance et fut favorisée par de hauts personnages, comme Auguste, Mécène et d'autres encore ; mais elle ne sortit pas d'un cercle étroit de sujets choisis. Volontairement et avec intention, elle cessa d'être populaire, elle prit le ton poli de la cour pour en revêtir une pensée toujours correcte ; souvent elle présenta une forme meilleure que le fond. Pour beaucoup, elle se réduisit à des procédés techniques ; elle devint une affaire de métier et de mode. La manie de versifier, *invita Minerva*, se vulgarisa et fut encouragée par les lectures publiques qu'institua Asinius Pollion. A prendre chaque genre en particulier, nous voyons prédominer le genre lyrique (Horace, Ovide, Tibulle, Properce), le genre épique (Virgile), le genre didactique (Virgile, Ovide), et la satire (Horace). Le théâtre n'eut aucune importance littéraire.

En somme, l'activité littéraire fut alors très grande ; mais la plupart des poètes, dépourvus d'inspiration véritable, d'originalité et de convictions intimes, ne produisirent que des œuvres à la mode, faites en vue du succès (1).

Ce mouvement littéraire, favorisé par le commerce de la librairie qu'avait surtout accéléré T. Pomponius

(1) Ce jugement est trop sévère ; une époque, si favorisée qu'elle soit, ne saurait produire beaucoup d'écrivains de génie ; sa part est déjà belle, lorsqu'au-dessous de maîtres comme Virgile, comme Horace, elle fournit des poètes de talent, tels que Tibulle, Properce, Ovide, pour ne nommer que les plus illustres et pour laisser dans l'ombre bien d'autres dont les œuvres, mutilées ou perdues, étaient dignes de survivre.

Atticus (1), se propagea de plus en plus, même dans les régions les plus éloignées de l'Italie, et jusque dans quelques provinces. Parmi les littérateurs les plus fameux du siècle d'Auguste, aucun ne vit le jour à Rome; tous étaient originaires de diverses villes d'Italie. Toutefois ce qui constituait l'*urbanitas*, qualité essentiellement romaine, mais plus ou moins bien sentie et comprise, se maintint encore, au moins dans la prose, et se distingua toujours du ton provincial.

---

§ 15

1. — LA POÉSIE

a) LE THÉATRE

Le théâtre littéraire, dans ses différents genres, *palliata, togata, praetexta*, ne se renouvela guère. Les nouvelles pièces (p. ex. les tragédies d'Asinius Pollion, d'Ovide, de Varius) étaient destinées à être lues dans des cercles choisis ; aussi les représentations publiques se bornèrent-elles aux pièces anciennes. Comme acteurs remarquables, on vit paraître, dans la comédie, Roscius ; dans la tragé-

(1) « Atticus avait réuni chez lui un grand nombre de copistes habiles qu'il formait lui-même ; après les avoir fait travailler pour lui,... il les faisait travailler pour les autres, et vendait très-cher au public les livres qu'ils copiaient. C'est ainsi qu'il fut un véritable éditeur pour Cicéron, et comme les ouvrages de son ami se vendaient beaucoup, il arriva que cette amitié qui était pleine d'agréments pour son cœur, ne fut pas inutile à sa fortune. » (G. Boissier, *Cicéron et ses amis* p. 134, sq.) ; voy. aussi un article du même sur *Atticus, éditeur de Cicéron* dans la *Revue archéologique*.

die, Esope. Du reste, à partir du temps de Sulla, la pièce littéraire, et même la pièce populaire, recula devant le progrès du mime et du pantomime. Le mime (μῖμος), mot qui désignait en même temps la pièce et les acteurs (on disait aussi *planipes*), était un legs de l'Italie antique ; c'était un genre apparenté de très près aux Atellanes et n'en différant que par un plus grand déploiement des gestes et de l'action. Il avait pour caractères distinctifs la caricature et la bouffonnerie, un langage souvent improvisé, rempli d'allusions personnelles, une préoccupation constante de faire éclater le rire, des tableaux de la plus honteuse obscénité, surtout dans les rôles féminins, qui étaient joués par des femmes. Les sujets étaient empruntés à la vie de tous les jours, ordinairement à la vie des gens mariés, quelquefois aussi à la mythologie. Le jeu se concentrait presque tout entier sur un seul acteur, l'*archimimus* ; les autres rôles, comme celui du parasite, lui étaient subordonnés. Le langage était ordinairement celui des plébéiens ; la flûte servait d'accompagnement à la danse et au chant. Parmi les auteurs de mimes, il faut nommer, comme les introducteurs de ce genre en littérature, le chevalier romain Decimus Laberius (105-43) (1), que César fit paraître en public sur la scène pour châtier en lui un esprit inquiétant de liberté, et, à une date un peu plus récente, l'auteur de sentences Publilius Syrus,

(1) Voy. ce qui a survécu des œuvres de D. Laberius dans les *Comicor. fragm.* de O. Ribbeck, p. 277, sqq. ; fragments chez Egger, *lat. serm. rel.*, p. 292, sqq.

natif d'Antioche (1). A l'époque impériale, le mime fut délaissé pour le pantomime (ballet), qui sous Auguste, grâce à Bathylle et à Pylade, prit un certain cachet artistique. Les sujets du pantomime furent presque toujours mythologiques et même fort souvent tragiques ; les représentations consistaient en exercices chorégraphiques, auxquels s'ajoutaient le chant d'un chœur et la musique d'un orchestre nombreux. Le rôle du danseur était de suppléer par un jeu muet à l'absence de paroles. Aussi, le pantomime exigeait, ce que d'ailleurs il créa, une grâce et une souplesse parfaites, l'élasticité et l'harmonie des mouvements, un jeu parfaitement expressif, *diserte saltare* ; d'autre part, il fit prévaloir d'une façon exclusive la beauté de la forme et il eut, comme le ballet moderne, une influence corruptrice au point de vue esthétique et moral.

---

§ 16

b) L'ÉPOPÉE

L'épopée narrative et l'épopée didactique, ainsi que les genres divers qui s'y rattachent, comme le récit en vers, la satire, l'épître en vers et l'idylle, furent cultivées avec beaucoup plus de succès. L'épopée narrative se divisa en épopée historique, dont les

---

(1) *Publilius*, tel est le véritable nom du poète, restitué par E. Wölflin, et non *Publius*, comme on l'a trop souvent écrit.

Editions de Publilius Syrus: dans les *Comicor. fragm.* de O. Ribbeck, p. 303 sqq., 307 sqq. ; — A. Spengel, Berlin, 1874, notes critiques en latin.

sujets étaient empruntés à l'histoire, et en épopée héroïque, qui s'adressait à la mythologie et qui reposait entièrement sur l'imitation des Grecs, et surtout des Alexandrins. L'Enéide de Virgile représente une fusion des deux genres. La poésie didactique eut pour représentants Lucrèce, Virgile, Ovide ; la satire, Varron et Horace ; l'épître en vers, Horace et Ovide ; l'idylle, Virgile, et dans quelques pièces, Horace.

Parmi les nombreux poètes épiques de cette époque, il faut surtout distinguer :

Cicéron, auteur de poèmes épiques sans succès, écrits dans un but d'apologie personnelle : *de suo consulatu*, composé en l'an 60 ; *de temporibus meis*, (sur mes jours malheureux), composé en 55.

P. Terentius Varro, d'Atax (*Atacinus*), ville de la Gaule Narbonnaise ; — il remania avec habileté des originaux grecs, comme les *Argonautica* d'Apollonius de Rhodes ; il écrivit, outre des satires et des élégies, une épopée, *Bellum sequanicum*, destinée probablement à la glorification de César.

L. Varius, l'ami bien connu de Virgile, auteur d'un poème épique en l'honneur de César (*de morte Caesaris*) et d'Auguste.

Pedo Albinovanus, auteur d'une *Theseis*, et d'une épopée sur les événements de son temps.

Rabirius, auteur d'un poème sur la guerre civile entre Octave et Antoine.

Dans l'épopée didactique, le premier rang appartient à Lucrèce (T. Lucretius Carus, chevalier romain, qui vécut de 98 (ou 95 ?) à 55. Il composa un poème didactique en 6 livres, *De rerum natura* (le poème n'est pas terminé et manque de conclusion). Le dessein du poète est de délivrer les hommes de la

crainte des dieux et de la mort, et surtout des formes diverses de la superstition (cf., I, 930, sq., *artis Relligionum animum nodis exsolvere pergo)* par l'étude raisonnée des lois de la nature *(naturae species ratioque* II, 60) ; la philosophie d'Epicure est pour lui le moyen d'arriver à ce but. La stérilité du sujet, le caractère si peu poétique du matérialisme et du mécanisme d'Epicure, l'absence presque complète d'un vocabulaire philosophique dans la langue de l'époque, offraient au poète les plus grandes difficultés ; cependant l'enthousiasme pour l'idée, la vigueur avec laquelle est conçu le système, la conviction sérieuse et indépendante du poète, sa lutte avec le sujet et avec la langue, et enfin son génie, qui se montre dans cette lutte même contre tant d'obstacles, font du poème une œuvre du plus haut intérêt. Néanmoins, le cachet archaïque et le contenu souvent abstrus le rendent parfois difficile à comprendre et à goûter. Lucrèce exerça une influence considérable sur les poètes qui lui succédèrent, comme Ovide et Horace ; les écrivains du siècle suivant le préfèraient même, dans leur goût faux pour l'archaïsme, aux poètes du temps d'Auguste (1).

(1) **Editions de Lucrèce :** édition complète. *le texte seulement*, J. Bernays, Leipzig 1874 ; le cinquième livre, *avec un commentaire critique et explicatif en français*, E. Benoist et Lantoine, grande collection, Hachette, Paris, 1884 ; — Extraits de Lucrèce par H. Bergson, Paris, 1884 ; Crouslé, Povard.

Deux grandes éditions, très importantes et très connues, sont : 1° celle de Lachmann (Berlin, G. Reimer), offrant dans un volume le texte avec des variantes, dans l'autre un commentaire en latin où sont traitées d'une manière supérieure, à propos du texte de Lucrèce, un grand nombre de questions générales de latinité ; 2° celle de Munro (Cambridge, 2 vol.), *commentaire et traduction en anglais.*

On doit connaître, sur l'œuvre de Lucrèce, le livre de C. Martha : *Le poème de Lucrèce*, Paris, Hachette.

Traduction : Patin, Paris, 1873. — *En vers :* Sully Prudhomme, le 1er livre, 2e édit., Paris, 1880 ; A. Lefèvre, extraits.

Dans le domaine de l'épopée, Virgile surpasse tous ses rivaux (« *Vergilius* » est l'orthographe antique ; *Virgilius* est le nom consacré par le moyen-âge) (1) — P. Vergilius Maro, né le 15 octobre 70, à Andes, près de Mantoue, était fils d'un paysan de condition aisée ; il étudia spécialement la philosophie et la rhétorique, sous des maitres grecs, à Crémone, à Milan et, depuis 53, à Rome ; il revint ensuite à Andes, perdit à deux reprises son patrimoine, dans les distributions de terres de 41 et de 40, en obtint la restitution par l'entremise d'Asinius Pollion et de Mécène, et entra en 39 en relations intimes avec ce dernier ; dès lors, fort estimé d'Auguste, d'Horace, etc., il vécut pour la plupart du temps en Campanie, jouissant d'une agréable situation, mais souffrant et maladif (maux d'estomac, crachements de sang) ; il mourut, en revenant d'Athènes, à Brindes, le 21 septembre 19, et fut enseveli non loin de Naples. On fit à son sujet l'épitaphe suivante :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope ; cecini pascua, rura, duces.

Virgile était une âme douce *(anima candida)*, d'une pureté irréprochable, aimable, sincère et timide ; son extérieur était gauche (cf. Horace, sat., I, 3, 29, sqq.). Comme poète, Virgile réussissait surtout dans l'analyse des sentiments tendres et intimes, des

(1) Les inscriptions de la république et des premiers siècles de l'ère chrétienne, les bons manuscrits donnent *Vergilius* d'une manière prépondérante. L'orthographe *Virgilius* l'a emporté au moyen âge, à dater du IXe siècle, par suite de la fausse étymologie *virgo*. Dès le XVe siècle, Ange Politien protestait contre *Virgilius ;* aujourd'hui, la question paraît tranchée.

émotions douces, dans la peinture des tableaux idylliques, dans la poésie sentimentale ; aussi était-il un admirateur sincère et enthousiaste de l'ère de paix amenée par Auguste. Ce n'était pas un talent impétueux, original, un génie inspiré ; c'était un poète lent, ne travaillant qu'avec effort et dans un but déterminé, d'une patience infatigable ; c'est là ce qui fait de Virgile un modèle de correction et d'élégance. L'ordre chronologique de ses poésies semble devoir être le suivant : — dans les années 41-39 (37 ?), *Eglogues* 2, 3, 5, 1, 9, 4, 6, 8, 7, 10 ; — entre 37 et 30, les *Géorgiques* ; — de 29 à 19, l'*Enéide*.

1. — Les *Bucoliques*, recueil de dix idylles, appelées aussi *eclogae* (1), genre de poésie inconnu à Rome, étranger au caractère romain. Virgile, tout en imitant Théocrite, introduit ordinairement dans ses églogues des aventures personnelles ; aussi les bergers sont presque toujours des personnages allégoriques (p. ex. égl. I, Tityre = Virgile ; égl. V, Daphnis = César) ; les situations sont empruntées aux événements de la vie du poète ; en outre, quelque intention particulière domine dans ses poésies (l'égl. V a trait à César, — égl. I, remerciements à Octave ; — égl. IX, plaintes du poète sur la perte de sa fortune ; — égl. IV, glorification de Pollion ; — égl. VI, dédicace à Alfenus Varus ; — VIII, à Pollion, — X, à Cornelius Gallus) ; ce caractère ne convenait pas au

(1) C'est *Bucoliques* le véritable titre ; il vient probablement de Virgile lui-même : cf. Ovide, *Trist.* II, 537-8 ; A. Gell. *n. att.* IX, 9, 4 ; Columell. VII, 10. — *Eclogae* signifie tout simplement « choix », « recueil » (de poésies bucoliques ou autres).

genre naturellement naïf et populaire de l'idylle (1). Cependant, les Bucoliques eurent chez les Romains un grand succès que favorisèrent ces allégories, au lieu d'y mettre obstacle, et que vint encore augmenter l'élégance de la langue et du vers.

2. — Les *Géorgiques*, composées à l'instigation de Mécène. Elles ont pour sujet l'agriculture en Italie. Le livre I, traite du labourage ; — le L. II, de la culture des arbres ; — le L. III, de l'élève des bestiaux ; — le L. IV, de l'éducation des abeilles. Au fond, le dessein de Virgile est de remettre en honneur, surtout aux yeux des grands propriétaires instruits de son temps, une occupation si fort estimée des vieux Romains ; cependant, il ne faudrait pas voir dans ce poème un simple manuel à l'usage des agriculteurs. Quelquefois Virgile emprunte aux auteurs grecs comme Hésiode, Aratus, etc. ; mais en général, l'œuvre est indépendante et correspond au génie individuel et à l'expérience personnelle de l'auteur ; le ton est vif, ému, la langue maniée avec assurance ; — les épisodes (particulièrement II, 136-176, éloge de l'Italie ; — II, 323-345, éloge du printemps ; — II, 458-540, éloge de la vie champêtre ; — III, 339-383, la vie pastorale des Scythes ; — III, 478-566, épizootie dans la Norique ; — IV, 315-558, mythe d'Aristée), les épisodes offrent des diversions charmantes, de sorte que ce poème « est la production (d'une certaine étendue) la plus parfaite de la poésie didactique des Romains. » (Teuffel). —

(1) Le génie de Virgile a rendu possible cette alliance ; il faut d'ailleurs se garder de tomber dans les excès de l'école dite des *allégoristes*, qui en arrive à voir dans Silène, Chromis et Mnasylle (6e égl.) le philosophe Siron, Virgile et Varus.

3. — L'*Enéide*, en 12 livres, poème inachevé, que Virgile en mourant voulait faire détruire, mais qui fut néanmoins publié par ses amis Varius et Tucca, sans aucune addition (d'où 58 vers incomplets). — Le poème a pour sujet les aventures d'Enée après la destruction de Troie, son arrivée en Italie, ses guerres et ses alliances avec les indigènes. Virgile prit pour modèle l'Odyssée dans les 6 premiers livres, l'Iliade dans les 6 derniers. Le but du poète est de faire remonter Rome à l'établissement des Troyens en Italie sous la conduite des dieux et en même temps, de faire descendre des colons troyens les familles praticiennes de son temps, entre autres, celle des Jules du fils d'Enée Julus, et par là de glorifier le peuple romain et la dynastie julienne. Toutefois la légende d'Enée avait trop peu de fondement dans le sentiment national ; aussi Virgile fut-il obligé d'introduire dans son poème un grand nombre de notions savantes, acquises par une étude assidue ; il ne réussit pas à peindre le personnage d'Enée, qui nous apparait non pas sous les traits du véritable héros antique, mais sous ceux de l'homme sentimental, doux, mené par les dieux comme une marionnette (*pius Aeneas*) (1). Les parties les plus brillantes de l'œuvre sont celles où la psychologie joue le rôle principal, et avant tout l'épisode de Didon, au livre IV ; c'est là que Virgile est bien à la hauteur de sa tâche. La langue est travaillée avec le plus grand soin, mais elle manque, surtout par comparaison avec Homère, de simplicité et de

(1) Rectifiez ce que cette opinion, beaucoup trop répandue, a d'injuste par la lecture du livre de Sainte-Beuve *Etude sur Virgile*, Paris, 2e édit. 1870.

naïveté; elle est oratoire et souvent pathétique sans nécessité. Chez les Romains, surtout dans les classes élevées, la tendance généreuse et patriotique d'un poème qui avait leur patrie pour théâtre, les allusions nationales et locales, et l'éclat de la poésie valurent à l'Enéide un succès considérable.

On a attribué encore à Virgile plusieurs petits poèmes : *Culex, Moretum* (c'est le meilleur), *Copa, Catalecta, Ciris;* ce sont pour la plupart des tableaux de genre d'un caractère idyllique ; dans tous les cas, la *Ciris* n'est pas de Virgile (1).

Virgile eut à Rome une grande réputation ; cf. Properce, II, 34, 65, sq :

Cedite, Romani scriptores, cedite Grai :
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Ses poèmes servirent de bonne heure comme livres d'école, et furent fréquemment imités et commentés (commentaire de Servius au IVe siècle ap. J.-C. ; cf. § 39) ; on les consultait comme des oracles en les ouvrant au hasard (*sortes vergilianae*) ; au moyen-âge, une foule de légendes se formèrent autour de la personne de Virgile, qui devint une sorte de thaumaturge et d'enchanteur ; Dante, dans sa *Divine Comédie*, le prend pour guide à travers les enfers. (Edit. class. avec comment. par Wagner, Ladewig ; — l'Enéide par Kappes, — Texte de Paldam, Haupt, Ladewig, Ribbeck, etc.) — (2).

(1) Sur l'attribution de ces petits poèmes, voy. E. Benoist *Virgile, édit. maj.*, vol. III (2e tirage, 1880), *introd.* p. 38-49.

(2) **Editions de Virgile :** E. Benoist, *grande édition avec un commentaire critique et explicatif*, 3 vol., Paris, Hachette (1er vol. *Bucol. et Géorg.* 2e édit. 1876 ; 2e vol. *Enéide*

On peut citer parmi les poètes didactiques du temps d'Auguste : Gratius Faliscus, auteur des *Cynegetica* en 536 hexamètres (1), et surtout Manilius, dont la personne nous est inconnue, auteur d'*Astronomica*, en 5 livres, œuvre pleine d'originalité, et qui, malgré ses tendances à l'astrologie (2), témoigne d'un esprit bien doué et se présente sous une forme très correcte.

§ 17

Avec Lucilius, la satire avait pris le caractère d'une critique à l'adresse des mœurs du temps, et reçu la forme d'un discours en vers. M. Terentius Varro (voy. § 21) s'écarta de nouveau de cette forme en mélangeant la prose et les vers dans ses 150 livres de *Saturae Menippeae*. Le nom de satura menippea vient du

I-VI et 3e vol. *Énéide* VII-XII, *et petits poèmes*, 2e tir. 1880).

E. Benoist, *petite édition avec des remarques sur la prosodie, la métrique et la langue de Virgile* etc., Paris ,7e tirage.

Une édition célèbre est celle de Heyne, plusieurs fois réimprimée ; il faut préférer la 4e édition revue par Wagner (5 vol. 1830-1841). Celle de O. Ribbeck, Leipzig, 5 vol., 1859-1868, est de première importance pour la récension des manuscrits. Les principaux éditeurs modernes de Virgile sont, en dehors des précédents et de ceux que nomme M. Bender : en Allemagne, Forbiger. en Angleterre, Conington. — On trouvera dans les préfaces de E. Benoist (grande édition) tous les renseignements désirables sur les travaux relatifs à Virgile Lire notamment dans *la Religion romaine* de Boissier, les chapitres sur Virgile et le Ve livre de l'Enéide, t. I, p. 221-314. — Traduction abrégée à l'usage des classes, C. Colomb, Paris, 1884.

(1) Dans le t. I des *Poetae latini minores* de Wernsdorf (reprod. dans la collection Lemaire) et des *poet. lat. min.* de Bährens.

(2) **Edition de Manilius** : Frédéric Jacob, Berlin, 1846.

philosophe cynique Ménippe, que Varron imitait et qui avait composé des satires de ce genre. Sous une forme arbitraire, (prose et vers, mélange de mots grecs et de phrases grecques, mètres variés), et sans développement bien suivi, Varron traitait des questions philosophiques et des événements de son temps ; son point de vue, bien national et bien romain, était l'éloge du « bon vieux temps », et par suite la critique de l'époque contemporaine. Il n'en reste que des fragments (1). C'est avec Horace que la satire atteignit son plus haut point de perfection.

Q. Horatius Flaccus naquit le 8 décembre 65 (epist. I, 20, 27 ; — od. III, 21, 1) à Venouse (sat. II, 1, 34, sq.) ; il était fils d'un affranchi (sat. I, 6, 6, sqq.), qui le fit néanmoins instruire à Rome avec le plus grand soin (sat. I, 6, 71, sqq.). A Athènes, il entra en relations avec M. Brutus, qui se l'attacha et lui confia la charge de tribun militaire (sat. I, 6, 48) ; mais ce ne fut point sa bravoure qui eût sauvé la cause de la République à Philippes (od. II, 7, 9, sqq.).

Dépouillé de son bien par la répartition faite aux soldats d'Octave, il prit une charge de scribe des questeurs et se tourna vers la poésie (epist. II, 2, 50, sqq.) ; ses vers le firent connaître de Virgile et de Varius, et par leur entremise, de Mécène, en l'an 39 (sat. I, 6, 54. sqq.) ; reçu bientôt après dans le cercle des amis d'Auguste, il vécut dès lors dans la situation la plus charmante. En 37, il accompagna Mécène à Brindes (sat. I, 5) ; en 33, il reçut de ce dernier une

(1) On trouve les fragments des satires ménippées de Varron dans l'édition de Pétrone, de Fr. Bücheler, Berlin, 3e édit., 1884.

villa modeste, mais agréablement située, non loin de Tibur, le *Sabinum* dont il parle si souvent (sat. II, 6, 1, sqq.). Il mourut le 27 novembre de l'an 8 av. J.-C. à l'âge de 57 ans. Horace était petit de taille et replet (sat. II, 3, 309 ; — epist., I, 20, 24) ; ses cheveux, qui étaient noirs, tombèrent dans ses dernières années (epist. 1, 7, 26).

Les poésies d'Horace consistent, d'une part, en Satires et en Epîtres, appelées du nom commun de *Sermones* (1) ; de l'autre, en poésies lyriques, Odes et Epodes. Quant à leur composition, en voici la date probable : le livre I des satires fut publié en l'an 34 ; le livre II en 30, et sans doute en la même année, les épodes ; odes liv. I-III en 23 ; — épîtres, l. I, en 20 ; — carmen saeculare, en 17 ; — odes, liv. IV, composées à partir de 18 ; — épîtres. liv. II, à partir de 17 ; — la dernière de ses productions est l'épître 3 du l. II, l'art poétique.

1. *Sermones*, satires et épîtres.

Le sujet des satires varie beaucoup. L'esprit critique particulier à ce genre n'apparaît pas dans toutes les pièces ; parfois, Horace expose au public lettré de son temps ses principes, le fruit de son expérience, sans toutefois s'interdire les pointes, les attaques détournées que suscite l'occasion. Ainsi, sat. I, 4 et II, 1, il fait connaître le caractère de ses satires ; I, 10, il se compare particulièrement à Lucilius (2) ; II, 6, il dépeint ses relations avec Mécène et le bonheur de celui qui vit retiré à la campagne ; I, 6, il vante les joies d'une modeste indépendance : II, 2, il loue la simplicité de la vie et des mœurs. Le plus souvent, le poète prend à partie certains exemples de perversion morale, de faiblesse ou de travers ridicules appartenant soit à son époque, soit à l'humanité en général : ainsi, I, 1, il blâme l'inconstance des hommes qui ne sont jamais contents de leur sort ; I, 2, il expose les excès où se portent les passions ; I, 9, les basses importunités de certains personnages auprès des gens de haute condition ; II, 3, les exagérations de la philosophie stoïcienne ; II, 5, la chasse aux héritages ; II, 8, il se moque du faste grossier du riche parvenu. Ce qui accroît encore la variété qui règne dans ces sujets, c'est qu'Horace prend le ton de la conversation, d'une causerie familière. Il ne dispose pas ses pensées suivant une méthode rigoureuse ; il se laisse aller, avec une aimable nonchalance, partout où son sujet l'entraîne. Il n'emprunte pas au moraliste ses accents vigoureux et indignés pour tonner contre l'immoralité ; il s'amuse des travers qui ont un côté ridicule, des préoccupations mesquines qui assiègent les hommes, soit dans la vie sociale, soit dans les rapports littéraires ; il en fait l'objet d'une critique enjouée, qui sait à l'occasion devenir sérieuse. Enfin, il se tient toujours à l'écart de la politique, qui jette si facilement le trouble dans les esprits. Toutes ces causes contribuent à éveiller et à entretenir chez le lecteur des dispositions favorables et un vif intérêt, d'autant plus que les traits sous lesquels Horace représente ses types ont ordinairement une portée très générale et ne subissent aucune atteinte du changement de temps ou de lieu.

(1) Dans certaines éditions, les satires sont désignées sous le titre de *sermones* « conversations » par opposition aux *epistulae* « lettres ». — Si l'on a compris sous le nom de *sermones* les satires et les épîtres, c'est parce qu'elles sont écrites, les unes et les autres, dans un langage familier, par rapport aux odes, animées d'un souffle de haute poésie.

(2) Les vers 1-9 de la satire X du I[er] livre ne sont point d'Horace ; cette satire ne commence véritablement qu'avec le vers *Nempe incomposito* etc.

Les épîtres, plus soignées dans la forme que les satires, décèlent un esprit avisé et amoureux d'une vie tranquille. Elles nous font connaître tout au long les amitiés et les relations personnelles du poète, mais ordinairement elles ne se bornent pas à ces détails (excepté quelques-unes très courtes, I. 4, 8, 9, 20). Elles sont riches en pensées frappantes, et, sans mélange d'enflure ni de mauvais goût, nous décrivent les rapports les plus divers de la vie, surtout dans la vie littéraire, les résultats d'une longue expérience et d'observations pleines de sagacité. Nous trouvons un intérêt particulier dans celles qui nous font connaître ses rapports avec Mécène, I, 1, 7-19, ainsi que dans celles du second livre, où Horace expose ses théories littéraires et renvoie à l'imitation des chefs-d'œuvre grecs, par opposition à ceux qui affectaient de retourner à la vieille poésie romaine (II, 1); il se plaint aussi (II, 2) du mauvais goût esthétique de son époque, si funeste aux œuvres poétiques. De toutes les épîtres, la plus longue et la plus substantielle est l'épître *ad Pisones*, II, 3, que Quintilien désignait déjà sous le nom de *Liber de arte poetica*. Dans cette épître, Horace, sans prétendre à être complet ni systématique, formule des jugements justes et indépendants sur une foule de questions de littérature, principalement en ce qui concerne l'art dramatique.

2. *Carmina,* odes et épodes.

Les trois premiers livres des odes, auxquels s'ajouta plus tard le quatrième, se placent chronologiquement entre les satires et les épîtres. Le lyrisme d'Horace s'inspire de l'imitation des poètes lyriques grecs, surtout des méliques éoliens, Alcée, Sappho, Anacréon,

qui ont su peindre avec le plus de vérité les sentiments et les passions de l'âme humaine. Toutefois, le poète latin s'élève par une gradation croissante à des créations originales. Image d'une nature réfléchie et intelligente, le lyrisme d'Horace est avant tout l'œuvre de la pensée, le fruit d'un labeur assidu; aussi n'y trouve-t-on ni le libre essor de l'imagination, ni le vif emportement de la passion; mais l'expression chaleureuse et sincère des sentiments s'y fait vivement sentir (cf. Od. IV, 2, 31, sq.). — Parmi ces petits poèmes, les meilleurs sont ceux qui retracent avec complaisance l'image d'un repos heureux, goûté au sein d'un paysage ou d'une société agréables, ou qui exposent d'un ton paisible la philosophie du poète; c'est dans ces derniers qu'Horace se dépeint tout-à-fait au naturel (p. ex. I, 4, 7, 22, 37; — II, 2, 3, 7, 9, 10, 14; — III, 13, 21).

Les Odes, au contraire, qui prennent un ton élevé, peu conforme ou même entièrement contraire au génie du poète, de même celles qui sont dues à une inspiration étrangère, font une impression bien moins satisfaisante (voir III, 1-6). — Mais partout on y trouve des pensées justes et fortement exprimées; de plus la variété des mètres, dont Horace sut se servir avec tant d'art et qu'il ne cessa de perfectionner en correction et en élégance, devint le modèle et le type de la forme lyrique à Rome. Quintilien, X, I, 96: « *Lyricorum Horatius fere solus legi dignus; nam et insurgit aliquando et plenus est jucunditatis et gratiae et variis figuris et verbis felicissime audax.* »

Les épodes ressemblent aux odes pour la mesure, aux satires pour le sujet. (Ce nom d'épodes ne vient pas d'Horace, il indique la juxtaposition d'un vers

long et d'un vers plus court ; Horace donnait à ces sortes de compositions le nom de *iambi)* ; ce sont ordinairement des attaques très vives contres différents personnages, faites sur un ton insultant et quelquefois cynique.

La personnalité d'Horace revit dans ses poèmes avec une précision extraordinaire. Ce qui prédominait en lui, c'était l'intelligence et la réflexion ; ses jugements et ses principes n'étaient pas fondés sur un système particulier de philosophie, bien qu'il se fût donné pour épicurien ; ils découlent naturellement d'un esprit sain, d'un don d'observation prudente et avisée, d'un tempérament modéré et bien équilibré ; Horace se propose le bonheur par la douce jouissance d'une vie modeste et cachée, par l'indifférence à l'égard des choses extérieures, par le libre progrès et le développement intime des facultés. Obligeant, sociable et fidèle dans ses rapports avec ses amis, il sait maintenir son indépendance et rester dans la réserve avec les plus grands personnages, même avec Auguste, quand ses propres idées ne concordent pas avec celles des autres. Par l'abondance et la variété de la pensée, par le riche trésor de son expérience, par la tolérance de ses jugements, par son humeur agréable, par la grâce et l'élégance de la forme, Horace inspire à ceux qui le lisent un attrait qui ne saurait diminuer. Aussi a-t-il trouvé de tout temps, plus peut-être qu'aucun autre poète, des admirateurs, des imitateurs, et des commentateurs. Cependant l'hypothèse trop exclusive d'une perfection sans tache en a égaré quelques-uns, par exemple, le hollandais Hofman Peerlkamp (depuis 1831), et d'autres après lui, qui rejetaient comme dépourvu d'authenticité tout ce qui

leur paraissait tant soit peu défectueux. L'antiquité nous a légué les scolies de Porphyrion (environ 200 ap. J.-C.) ; un recueil de scolies qui parut pour la première fois au VII[e] siècle porte le nom d'Acron.

(Ed. classiques avec commentaire, d'Orelli, Düntzer, Dillenburger, Krüger-Nauck) (1).

---

(1) **Editions d'Horace :** *avec notes en latin*, Orelli, revue successivement par Baiter, et par Hirschfelder, Berlin, 2 vol., 1882-83 ; Dillenburger, Bonn. 7e édit, 1883. — *En français :* Fr. Dübner, Paris, Lecoffre. — *En allemand:* H. Schütz, Berlin, 3 vol., 1881-83.

Les odes et les épodes, Lucien Müller. Giessen, 1882 *notes en allemand;* — Wickham, Oxford, 1878, 2e édit., *notes en anglais;* — l'art poétique, *avec notes en français par* P. Lallemand, Paris, 1881.

Le texte seulement, complet : Haupt (Leipzig, 3e édit 1879), L. Müller (Leipz., 1879 ; édit. de poche, 1874), Petschenig (Leipz. et Prague, 1883).

Avec un apparat critique abrégé, en latin : Keller et Holder, Leipz., 1878, *édit. minor*.

MM. Keller et Holder ont publié, à Leipzig, de 1864-1870, une grande édition d'Horace, très importante au point de vue de la récension des manuscrits ; M. Keller y a joint des *Epilegomena*, 1879-80. — Il faut aussi connaître l'édition de Bentley, Cambridge, 1711, rééditée en dernier lieu à Berlin en 1869 ; celle de Peerlkamp (odes et épodes, Amsterdam, 2e édit., 1862, satires 1863), qui, en voulant reconnaître dans l'œuvre d'Horace un grand nombre d'interpolations, reprenait la tradition de philologues français, Guiet, Tanneguy-Lefèvre, Dacier, le P. Sanadon. — Cf. les articles publiés récemment dans le *Journal des Savants*, par E. Benoist.

Les traductions d'Horace sont innombrables : la plus sûre est celle de Patin, Paris, 2 vol.

Lire, sur *la vie et les poésies d'Horace*, les deux vol. de Walckenaer, Paris, 2e édit., 1858, mais avec précaution, la science ayant marché depuis l'époque où fut composé cet ouvrage ; la *Vie d'Horace*, par Noël des Vergers, en tête de la petite édit. Didot, Paris, 1855 ; surtout *Biographie historique et littéraire d'Horace* de L. Müller, traduite par E. H. Rabiet avec préface de E. Benoist, Paris, 1885. Voy. aussi, dans le livre déjà cité de Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile*, p. 427 sqq., un court et charmant article sur Horace.

Langue et métrique : Ad. Waltz, *Variations de la langue et de la métrique d'Horace*, Paris, 1881 ; H. Schiller, (traduction Riemann), *Mètres lyriques d'Horace*, Paris, 1883.

Virgile et Horace, bien qu'ils aient été étroitement liés, offrent sous beaucoup de rapports un contraste complet : Virgile, grand et maigre, d'une apparence maladive, lent et maladroit dans ses mouvements ; Horace, court et trapu, solide et bien portant, se produisant en société avec l'aisance d'un homme du monde ; Virgile, timide, sans grâce ni vivacité dans la conversation ; Horace, plein d'esprit, de saillies, de malice même, dans ses entretiens ; Virgile, nature chaste, tendre, tournée vers les sentiments intimes ; Horace, se plaisant à l'expérience de la vie, acceptant résolument les relations du monde et s'en servant à l'occasion ; Virgile, homme plein de cœur, sérieux et religieux ; Horace, homme de l'entendement, se décidant pour l'indifférence philosophique, inaccessible aux secousses du dehors comme aux passions du dedans ; Virgile, vénérant Auguste avec conviction, comme son bienfaiteur, et comme le pacificateur de l'univers ; Horace, persistant, malgré ses témoignages de respect, dans un éloignement qui lui assurait l'indépendance ; Virgile, usant de la rhétorique, poète harmonieux, plein d'une molle langueur, et d'une sensibilité féminine ; Horace, naturel, clair, perspicace, conservant une assurance mâle et ayant la pleine conscience de sa valeur. Tels furent les deux plus grands poètes du siècle d'Auguste.

---

§ 18

LA POÉSIE LYRIQUE

La poésie lyrique qui jusqu'ici était restée au second plan, prit durant cette période, et surtout sous

Auguste, un développement important. Le genre le plus cultivé fut celui de l'élégie, empruntée aux Alexandrins, mais bien supérieure à son modèle pour la forme et pour le fond ; du reste on se borna à peu près à l'élégie érotique qui était déjà représentée par Catulle, et qui fut traitée avec talent et avec succès par Ovide, Tibulle et Properce, tandis qu'Horace se contentait de composer des odes. La poésie lyrique à Rome, étrangère à la vie politique, emprunta ses sujets à la sphère des sentiments généraux de l'âme humaine, qui sont le fondement de la poésie à toutes les époques.

Parmi les poètes lyriques de l'époque d'Auguste, le plus important (en dehors de C. Licinius Calvus dont nous ne possédons que quelques vers) (1), est C. Valerius Catullus (2), né à Vérone en 87 av. J.-C., d'une famille riche, qui possédait la presqu'île de Sirmio dans le lac de Garde ; il vécut la plupart du temps à Rome, dans un monde aristocratique et de mœurs légères, suivit en Bithynie (57-56) le propréteur Memmius, et mourut en 53. Ses poésies érotiques s'adressent à Lesbia, pseudonyme qui cache probablement le nom de la sœur du fameux P. Clodius ; les autres poésies, comme par exemple la pièce sur la mort de son frère en Bithynie, se rapportent à ses relations avec ses amis, ou avec ses adversaires ; il attaque, en effet, violemment César, moins cependant par des raisons politiques que par antipathie personnelle contre le favori du maître, Mamurra.

---

(1) Publiés par L. Müller à la suite de son édition de *Catulle*, voy. plus bas.

(2) Au lieu de C. *(Gajus)*, quelques éditeurs lui donnent à tort pour prénom Quintus.

Parmi les pièces d'une certaine étendue (en dehors des imitations de poèmes alexandrins), il faut surtout distinguer l'hymne sur les noces de Manlius Torquatus. Les pièces les meilleures de Catulle sont les petites pièces érotiques et les tableaux de genre (il est à comparer à cet égard avec E. Mœrike); poète entièrement naïf, sans retenue dans l'amour comme dans la haine, souvent tendre, profond, plein de gaîté et d' « humour », souvent, aussi, cru et mordant jusqu'au cynisme. Catulle se distingue toujours par la manière savante dont il manie les mètres les plus variés, et souvent les plus rares (comme le galliambe dans le poème d'Attis). Ses pièces de vers, rangées dans un ordre arbitraire, sont au nombre de 116 (1).

Sous Auguste, la poésie lyrique eut pour représentants Corn. Gallus, Ovide, Tibulle et Properce.

Corn. Gallus naquit à Forum Julii en 69; il fut l'ami de Virgile, qui lui adressa sa dixième églogue, et pendant quelque temps, celui d'Auguste; ayant encouru la disgrâce de ce dernier, après avoir été préfet d'Egypte, il se donna la mort en 26; nous ne possé-

(1) **Editions de Catulle :** E. Benoist, texte et commentaire critique et explicatif, avec une traduction en vers par E. Rostand, Paris, 2 vol., 1879-1885.

Le texte seulement : L. Müller, Leipzig, 1874; *avec Tibulle et Properce :* Haupt et Vahlen, Leipz. 1879. — Parmi les éditeurs considérables de Catulle, il faut nommer Lachmann (1829, dernière édit. 1874), Schwabe (Giessen, 1862-66), Bährens (Leipz., 1876), et surtout R. Ellis auteur d'une grande édition avec commentaire (Oxford, 1867-76).

Sur la biographie de Catulle, voy. *Vie de Catulle* en tête de la traduction de E. Rostand; — *Etude sur Catulle*, Couat, Paris, 1876.

Voy. aussi Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. I, p. 76-116.

dons rien de ses poésies. (Récit imaginaire sur sa destinée dans le « Gallus » de Becker-Rein.) (1).

Ovide (P. Ovidius Naso) naquit le 28 mars 43 à Sulmo, dans le pays des Péligniens; fils d'un chevalier romain de fortune aisée, il étudia la rhétorique à Rome, exerça, mais pendant peu de temps, les charges équestres, voyagea ensuite en Grèce et en Asie-Mineure, se maria deux fois, fut exilé subitement par Auguste, et relégué à Tomes, sur la mer Noire (près de la ville actuelle de Kustayi); il y mourut en l'an 17, sans avoir pu obtenir sa grâce malgré les plaintes et les prières les plus touchantes. Ce cruel bannissement avait pour cause, d'après Ovide (Trist. II, 207), « *carmen et error* ». Sous le nom de *carmen*, il faut sans doute entendre l'*ars amatoria*, dont la frivolité pouvait déplaire à Auguste; quant à l'*error*, on en est réduit à de pures conjectures. Si Ovide, avec sa nature tendre et habituée aux jouissances physiques et morales de Rome, ne sut pas faire face à son exil, nous devons l'en excuser par le climat et la situation de Tomes.

Les premières poésies d'Ovide appartiennent à l'élégie érotique. Ce sont : *Amores*, en 3 livres, publiés en l'an 14 av. J.-C.; *Epistulae* (ou *Heroides*), lettres d'amour supposées de femmes de l'époque héroïque, comme Briséis, Pénélope, Phèdre (2); *Ars amatoria*,

(1) Sur Corn. Gallus, lisez Al. Nicolas, *De la vie et des ouvrages de Corn. Gallus*, Paris, 1851. — L'ouvrage de Bekker a été réédité en 3 vol., 1880-1882, en allemand, par les soins de H. Göll, Berlin.

(2) Certaines pièces publiées parmi les *Héroïdes*, n'appartiennent pas à Ovide : par exemple, l'épître de *Sappho* qui ne peut être antérieure à Lucain et à Juvénal.

en 3 livres, publiés vraisemblablement en l'an 2 av. J.-C. ; les *Remedia amoris*, en 1 livre, contre-partie du dernier poème, et les *Medicamina faciei*, conservées en partie ; tous sont écrits sur un ton léger et souvent frivole. C'est la mythologie qui fournit le sujet des 15 livres des *Métarmophoses*, écrites dans le mètre épique ; elles traitent des mythes, qui aboutissent à une transformation, depuis le commencement du monde jusqu'à l'apothéose de César ; c'est une imitation assez libre des modèles grecs ; les différentes parties se succèdent sans enchaînement bien suivi, l'exil du poète ne lui permit pas de mettre la dernière main à l'œuvre. (Edit. class. des Métarmophoses dans les morceaux chosis de Feldsbausch, Eichert, Siebelis — Polle). Les 6 livres des *Fastes* sont plus simples, plus sérieux, et traitent de faits plus réels ; ils forment une sorte de calendrier en vers élégiaques, renfermant, avec une partie astronomique, un exposé mythologique et historique de l'origine des fêtes romaines. L'exil empêcha également Ovide d'achever cet ouvrage, qui était divisé en 12 livres correspondant aux 12 mois, et qui, malgré une méthode superficielle, renfermait nombre de renseignements précieux sur le culte de l'Italie antique. A Tomes, Ovide composa 5 livres de *Tristia*, en vers élégiaques ; c'est un recueil de plaintes sur les fatigues du voyage et les chagrins de l'existence chez des étrangers, avec une lettre à Auguste (l. II) et des lettres à sa femme ; *Epistulae ex Ponto*, en 4 livres, lettres à différents personnages désignés nominativement ; l'*Ibis*, poème injurieux dirigé contre un personnage qui n'est pas nommé ; enfin, les *Halieutica*, poème didactique inachevé (132 hexamètres), sur les poissons de la Mer Noire.

D'autres poèmes, entre autres un éloge d'Auguste en langue gète, ne nous sont point parvenus.

Ovide est une nature de poète richement douée et heureusement organisée ; mais chez lui, le poète aussi bien que l'homme manque de gravité et de maintien. Son talent se montre surtout supérieur dans la légèreté prodigieuse d'une versification qui pour lui était un don naturel, une nécessité (Trist. IV. 10, 26 : *Et quod temptabam scribere versus erat)* : au contraire, le travail, qui est nécessaire pour perfectioner un talent heureux, le rebutait rapidement ; aussi peut-on dire de ses créations poétiques ce qu'il dit lui-même au sujet des occupations politiques, Trist. IV, 10, 37 ; — 40 :

Nec corpus patiens nec mens fuit apta labori,
Otia judicio semper amata meo.

Déjà les anciens critiques regrettaient qu'ils se fût trop abandonné à sa facilité de style et à son imagination exubérante ; cf. Quintil. X, 1, 98 : *Ovidi Medea* (tragédie aujourd'hui perdue) *videtur mihi ostendere quantum ille vir praestare potuerit, si ingenio suo temperare quam indulgere maluisset*. On lui reprochait d'avoir lui-même souhaité qu'une pureté et une perfection trop continuelles fussent tempérées par un défaut qui les rendit piquantes ; Senec. Controv. II, 10, 12 : *aiebat decentiorem faciem esse, in qua aliquis naevos fuisset* (on doit à cet égard, et même en général, le comparer à H. Heine). Ovide vécut pendant longtemps dans une situation agréable, parmi les classes élevées de la capitale, imprégné des idées et des mœurs de son temps ; aussi est-il le poète de la cour, de la société polie, mais légère et frivole ; son talent, sans inspiration profonde, est propre à délasser agréablement. Ovide est pétillant d'esprit et traite souvent son

sujet avec une ironie franche ou voilée, mais trop souvent il manque de gravité et de mesure, et tombe dans le badinage et dans le cliquetis des mots (1). Au moyen-âge, les Métamophoses surtout étaient lues avec assiduité ; Albrecht de Halberstadt en fit en l'an 1200, un remaniement en distiques allemands, à l'instigation du Landgrave Hermann de Thuringe.

Tibulle (Albius Tibullus), naquit en l'an 54 av. J.-C., d'une famille équestre opulente ; malgré les pertes que subit sa fortune dans les distributions de terre de l'an 41, il conserva quelques ressources, s'attacha à Valerius Messalla, et l'accompagna en l'an 28 dans la guerre d'Aquitaine ; il mourut en l'an 19. Après quelques essais poétiques à la manière des alexandrins (comme le panégyrique de Messalla, IV, 1, si toutefois il est bien de Tibulle), son talent atteignit son apogée dans les vers à sa maîtresse Délie (L. I), et sur les relations de Sulpicie et de Cérinthe (IV, 2, 7) ; (l'auteur de IV, 8-12 est Sulpicie elle-même). Le livre II raconte les relations du poète avec Némésis ; (le L. III n'est pas de Tibulle, mais d'un imitateur inconnu). — Tibulle est le premier des élégiaques romains (2) ; c'est une nature pro-

(1) **Editions d'Ovide** : *le texte seulement*. A. Riese, 3 vol., 1871-1874, Leipz ; Merkel, Leipz., 1867-72. — Les Métamorphoses : Zingerle, Leipz., 1884.

Avec notes en allemand, les Métam. Haupt et Korn, Berlin, 2 vol., 1876-78 ; choix des Métam. Siebelis et Polle, Leipz., 2 fascic., 11e et 10e édit.

Avec notes en latin, œuvres complètes, collection Lemaire. Lisez, sur les Métam., le travail de G. Bréton, en latin, Paris, 1882 ; sur les causes de l'exil d'Ovide, G. Boissier, *Revue des deux Mondes*, année 1867.

Ovide, sa vie et ses œuvres, E. Nageotte, Mâcon, 1872.

(2) Cette opinion est contestable ; la phrase de Quintilien, que M. Bender cite à la fin de ce paragraphe, montre que dans l'antiquité comme de nos jours, on pouvait lui préférer Properce.

prement « élégiaque », pleine d'enthousiasme pour l'amour passionné et pour la peinture sentimentale de la vie modeste et paisible qui était son idéal, de la vie champêtre ; il nous apparait en proie à une tristesse mélancolique (surtout I, 1, 3, 10, — II, 1), simple, ému, profond, d'un goût délicat et d'une perfection de style voilée par une apparence de naïveté. (Horace lui adresse l'ode I, 33, et l'épître I, 4) (1).

Properce (S. Propertius), contemporain de Tibulle, mais plus jeune que lui, naquit en 50, en Ombrie, probablement à Asisium ; il perdit dans les distributions de terres de 41 une partie de sa fortune, et vécut dès lors à Rome où il se familiarisa avec les œuvres des alexandrins, surtout avec celles de Callimaque. Il fut introduit chez Mécène en l'an 26, après la publication de son premier livre de poésies et mourut en l'an 15 av. J.-C. — Le livre I de ses poésies a pour sujet les premières et les plus sincères amours du poète pour Cynthie (courtisane, qui n'est sans doute autre qu'Hostia) ; il fut publié par Properce lui-même au début de l'an 26 (2). Les livres II et III (ou bien, sui-

(1) **Editions de Tibulle** : le texte seulement, *avec Catulle et Properce:* Haupt et Vahlen, Leipz. 1879 ; seul, L. Müller, Leipz., 1875. — Editions importantes : Lachmann, Berlin, 1829, Dissen, Gœttingen, 2 vol., 1835. — Voy. plus loin : « *Morceaux choisis des Élégiaques* ».

L'attribution du IIIe livre à un poète inconnu, qui se donne le nom de *Lygdamus*, n'est pas douteuse ; sur l'attribution des pièces du IVe livre, les unes à Sulpicie, les autres à Tibulle, et sur l'authenticité du panégyrique de Messalla, voy. G. Larroumet, *de 4° Tibulli libro*, Paris, 1882 (cf. *Bulletin mensuel de la Faculté des Lettres de Poitiers*, année 1883, p. 208-215).

(2) La chronologie de la vie et des œuvres de Properce est très incertaine ; M. Bender se montre un peu trop affirmatif sur la question. — Rien ne prouve que Properce ait publié de son vivant d'autre livre que le premier.

vant Lachmann, II-IV (1), parurent plus tard ; le Livre IV (V, d'après Lachm.), qui renferme quelques pièces analogues aux Fastes d'Ovide sur l'histoire primitive de Rome, ne parut qu'après la mort de Properce. L'élégie érotique chez Properce est le produit naturel et immédiat de son caractère et de son existence ; Properce est un poète sensuel, passionné, riche d'imagination ; le plaisir que procurent ses poésies est souvent gâté par des épisodes mythologiques qui touchent à la surcharge et à l'obscurité ; mais l'étude des alexandrins les rend coulantes et harmonieuses, en même temps cependant qu'elle leur communique quelque chose d'incontestablement affecté dans l'expression (2).

Quintilien dit (X, I, 93), en parlant des élégiaques romains : *Elegia graecos provocamus ; cujus mihi tersus atque elegans maxime videtur auctor Tibullus ; sunt qui Propertium malint ; Ovidius utroque lascivior, sicut durior Gallus.* (3).

---

(1) Il faut rejeter la division de Lachmann qui coupe en deux le deuxième livre ; on commence du reste à l'abandonner.

(2) **Editions de Properce :** *le texte seulement*, avec Catulle et Tibulle, Haupt et Vahlen Leipz., 1879 ; seul, L. Müller Leipz. 1870 (ces deux édit. ont le tort de retenir la division en 5 livres de Lachm.) ; — A. Palmer, Londres et Dublin, 1880.

Avec notes en latin : collection Lemaire ; *en anglais*, Paley, 2e édit., Londres, 1872.

Des éditions tres importantes sont celles de Lachmann (Leipz. 1816 et Berlin, 1829), Hertzberg, 4 vol. (Halle, 1843-45), Bährens (Leipz., 1880)

Voyez la note suivante.

(3) **Morceaux choisis des élégiaques romains :** (Catulle, Tibulle, Properce, Ovide), *avec notes en allemand*, K. P. Schulze, Berlin. 2e édit., 1884 ; C. Jacoby, Leipz., 2 fasc., 1882 ; — dans l'*Anthologie des poètes latins* de H. Bender, Tubingue, 1884. — (Catulle, Tibulle, Properce), *avec notes en anglais*, Wratislaw et Sutton, Londres, 1869 ; les mêmes (avec un choix de Lucrèce et de Lucain), Crowell, Boston, 1882. — (Catulle, Tibulle, Properce), *avec notes en italien*, Berrini, Turin et Rome, 1882.

§ 19

2. — LA PROSE

a) L'ÉLOQUENCE

Au style surchargé et ampoulé du *genus asiaticum* s'opposa, mais avec l'exagération du contraire, le *genus atticum* qui se rattachait surtout à Lysias et qui affectait la simplicité, le naturel et la sobriété d'ornements ; entre les deux genres se plaçait le *genius rhodium*. Le genre asiatique fut représenté principalement par Hortensius, le genre attique par César, M. Brutus, Caelius Rufus, etc., et plus tard par Asinius Pollion, le genre rhodien par Cicéron. Avec le mouvement politique de l'époque d'Auguste, l'éloquence dut disparaître de la scène publique ; elle se réfugia dans le sénat, dans le tribunal des centumvirs, et surtout dans les écoles et dans les auditoires. L'éloquence publique et pratique céda le pas à la rhétorique et à la déclamation ; au lieu d'orateurs, on eut des rhéteurs (cf. Tac. Dial. 14 : *novorum rhetorum — veterum oratorum*). Déjà, la rhétorique avait été introduite à Rome au temps de Sulla par les professeurs grecs ; déjà, Cicéron avait joint dans l'art d'écrire la théorie à la pratique ; mais c'est l'empire qui porta l'une et l'autre à son plein développement. C'est alors seulement que l'éloquence cessa d'aspirer à un but pratique, et qu'elle ne traita plus que des sujets fictifs ; elle ne fut plus qu'un exercice de style et de déclamation. Les déclamations se divisèrent en *controversiae*, *suasoriae* et *laudationes* ou *vituperationes*.

Parmi les orateurs publics de la première moité de cette période, on doit citer (outre Q. Hortensius, cf.

§ 12) : Caesar (*summis oratoribus aemulus*, Tac. Ann. XIII, 3), M. Calidius, C. Memmius, C. Curio, M. Caelius Rufus, et un peu plus tard Asinius Pollion (tendance à l'atticisme poussée à l'extrême, — orateur rude et archaïque, son modèle est Thucydide) ; M. Valerius Messalla (qui se rapprochait davantage de Cicéron) ; à l'époque d'Auguste, on trouve Cassius Severus, que son éloquence agressive fit bannir en l'an 12 après J.-C. — Quintilien donne une caractéristique de ces orateurs (XII, 10, 11) : « *Vim Caesaris, indolem Caelii, subtilitatem Calidii, diligentiam Pollionis, dignitatem Messallae, gravitatem Bruti, acerbitatem Cassii reperiemus.* »

---

§ 20

C'est avec Cicéron, M. Tullius Cicero, que l'éloquence atteignit son point culminant :

Tableau chronologique de la vie et des œuvres de Cicéron.

Av. J.-C.		
106, 3 janv.	Naissance de Cicéron à Arpinum.	
90 et suiv.	Cicéron étudie à Rome la rhétorique, sous des maîtres grecs, entre autres Molon, et fait connaissance avec les orateurs Antonius et Crassus ; il est dirigé dans l'étude du droit par l'augure Q. Mucius Scaevola, et le grand pontife Q. Mucius Scaevola.	
89	Il sert dans l'armée de Cn. Pompeius Strabo.	

Av. J.-C.		
89	Il étudie la philosophie sous Phèdre et Philon.	DE INVENTIONE (on ne sait en quelle année).
81		premier discours PRO QUINTIO.
80		ORAT. PRO S. ROSCIO AMERINO.
79-77	Cicéron va étudier en Grèce, à Rhodes et en Asie Mineure.	
77	Il épouse Terentia.	
75	Il est questeur en Sicile.	
70	Il prend part aux procès des Siciliens contre Verrès.	ORATIONES VERRINAE.
69	Il est nommé édile.	
68		— 43) EPIST. AD ATTICUM.
	Il est nommé préteur.	ORAT. DE IMP. CN. POMPEII.
63	Consulat de Cicéron ; il reçoit le titre de « pater patriae » pour avoir découvert la conjuration de Catilina ; — il se tourne vers le parti de l'aristocratie.	ORAT. IV IN CATILINAM ; PRO MURENA.
62		— 43) EPIST. AD FAMIL. ; ORAT. PRO SULLA, PRO ARCHIA.
60		— 54) EPIST. AD QUINTUM FRATREM.
58	Cicéron est banni et se retire à Thessalonique.	
57	4 sept. — Il rentre à Rome.	
55	Il hésite entre le parti des triumvirs et celui du Sénat.	DE ORATORE.
54		—51) DE REPUBLICA
53	Il est augure.	
52		ORAT. PRO MILONE.
51-50	Il est proconsul en Cilicie, et reçoit le titre d'imperator.	

Av. J.-C.		
49	En juin, il se rend auprès de Pompée, à Dyrrachium.	
48	En septembre, il rentre en Italie ; séjour forcé à Brindes.	
47	En septembre, il rentre à Rome avec l'autorisation de César.	
46	Il répudie Terentia et épouse Publilia.	ORAT. PRO LIGARIO ; BRUTUS ; ORATOR ; — DE LEGIBUS ; PARADOXA ; DE PART. ORAT.
45	Mort de sa fille Tullia ; il se sépare de Publilia.	ORAT. PRO DEJOTARO ; — DE FINIBUS ; — ACAD. (CONSOL. TIMAEUS). — ORAT. PHIL. XIV, (2 sept. 44 — 22 avr. 43) — TOPICA ; DE OPT. GEN. ORAT. ; — TUSCULAN. DISPUT. ; DE NAT. DEOR. ; DE SENECT. ; DE DIVIN. ; DE FATO ; DE AMICIT. ; DE OFFIC.
44	Il applaudit au meurtre de César.	
43	Cicéron est assassiné le 7 décembre.	

Dans l'éloquence, Cicéron occupe une place considérable à la fois par ses discours et par ses ouvrages de rhétorique.

a) Les discours. — Quintilien dit (X, 1, 112), en parlant de Cicéron orateur : « *Apud posteros id est consecutus, ut Cicero jam non hominis nomen, sed eloquentiae habeatur.* » — Cicéron possédait toutes les qualités physiques et morales qui font un orateur :

organe fait pour la tribune, aspect aimable et sérieux, mémoire heureuse, rapidité d'intelligence et de combinaison, nature impressionnable, imagination vive, saillie brusque et piquante ; à ces dons naturels s'ajoutaient un désir de s'instruire qui ne connaissait point de bornes, une application infatigable, une étude continuelle et méthodique. Les discours de Cicéron ont pour caractères distinctifs une verve entraînante, un pathétique irrésistible, la variété et la rapide succession des sentiments, le feu du débit, la surabondance des expressions, et un talent supérieur dans la recherche des moyens les plus propres à agir sur le cœur et sur l'esprit de l'auditeur ; mais ils manquent parfois de force réelle et de gravité morale : sous ce rapport, Cicéron est inférieur à Démosthène.

Des discours de Cicéron, 57 nous sont parvenus en entier, et nous avons les fragments d'environ 20 autres ; il en reste 33 dont nous ne savons rien, sinon qu'ils ont été prononcés. Parmi les discours conservés, les plus remarquables sont : *pro Quintio*, le premier que prononça Cicéron ; — *pro S. Roscio Amerino*, discours plein d'intérêt, parce qu'il attaque un favori de Sulla, Chrysogonus ; — les *Verrinae*, contre le spoliateur Verrès, qui avait été préteur en Sicile, avec la *divinatio in Caecilium*, qui les précéda et par laquelle Cicéron s'assura le droit d'accuser ; ces discours contre Verrès sont pleins de renseignements précieux pour la connaissance de l'administration des provinces romaines ; — *de imperio Cn. Pompeii*, par lequel Cicéron fit donner à Pompée le commandement en chef dans la guerre contre Mithridate ; — *in L. Catilinam*, discours qui furent prononcés les 7 et 8 novembre, 3 et 5 décembre 63 ; —*pro Murena*, défense

du consul Licinius Murena, accusé *de ambitu*, discours amusant par des traits malins à l'adresse des juristes ; — *pro Sulla,* défense de Sulla qui était accusé d'avoir pris part à la conjuration de Catilina ; — *pro Archia*, pour conserver au poète Archias ses droits de citoyen romain ; — *pro Sestio*, défense de Sestius, accusé de violence, longs détails sur les luttes des partis à Rome ; — *pro Caelio*, intéressant pour l'étude des mœurs ; — *pro Milone*, défense de Milon, après le meurtre de Clodius ; le discours tel que nous le possédons est un remaniement du premier discours prononcé par Cicéron ; — *pro Ligario*, intercession auprès de César, en faveur du Pompéien Ligarius ; — *pro Dejotaro*, défense du roi de Galatie, Déjotarus, accusé d'une tentative de meurtre sur la personne de César ; les 14 *Philippicae*, contre Marc Antoine ; la plus importante est la seconde, qui ne fut pas prononcée. — (Edit. class. avec comment. par C. Halm, Koch, Richter.)

b) Les ouvrages de rhétorique. — Grâce à l'enseignement des rhéteurs grecs, à l'étude des théoriciens comme des orateurs, particulièrement d'Hermagoras (IIe siècle av. J.-C.), d'Aristote, de Démosthène et d'Isocrate, Cicéron avait pu se familiariser étroitement avec les théories des écoles. Cependant, par suite de son éducation scientifique et du caractère pratique de sa carrière oratoire, il ne se contenta point des théories toutes faites : il eut toujours devant les yeux les besoins et les expériences de sa propre époque. Par suite, ses ouvrages renferment un système fondé, en grande partie, sur une expérience personnelle. Les divers écrits de Cicéron sur l'art oratoire, sont : *de inventione libri 2*, ouvrage de jeunesse,

inexpérimenté ; — *de oratore libri 3*, sous la forme d'un entretien qui aurait eu lieu en 91, et dans lequel paraissent entre autres les deux grands orateurs L. Crassus et M. Antonius ; le ton en est vif, le style élégant et bien nourri. Le livre I traite de la culture nécessaire à l'orateur, le livre II de la manière de traiter le sujet, le livre III de la forme et du débit (Edit. class. par C. Piderit) ; — *Brutus, sive de claris oratoribus*, également sous forme de dialogue, histoire sommaire de l'éloquence romaine (Edit. class. de C. Piderit et d'O. Jahn) ; — *Orator ad M. Brutum*, portrait de l'orateur idéal (Edit. class., par Piderit et Jahn) ; — *Partitiones oratoriae,* sorte de catéchisme oratoire ; — *Topica*, commentaires sur la Topique d'Aristote ; — *de optimo genere oratorum*, sur le style de l'école attique et de l'école asiatique.

---

§ 21.

b) CICÉRON ET LA PHILOSOPHIE A ROME

Ce fut, en second lieu, dans le domaine de la philosophie, que Cicéron porta sa féconde activité. Le premier accueil fait par les Romains à la philosophie grecque n'avait pas été bienveillant. Ennius avait bien traduit les œuvres du philosophe rationaliste Evhémère, mais les Romains voyaient leur religion atteinte par ce système qui renversait et mettait à néant tout un monde de divinités traditionnelles. De plus, la philosophie grecque de cette époque, philosophie de décadence, et représentée presque uniquement à Rome par la sophistique, y était considérée comme nuisible

aux affaires et à la pratique de la vie. Aussi, vers l'an 155 les trois philosophes grecs députés à Rome par les Athéniens, l'académicien Carnéade, le stoïcien Diogène, et le péripatéticien Critolaüs, furent, sur la proposition de Caton, congédiés le plus tôt possible. Cependant, la génération qui suivit se mit à étudier cette même philosophie, et peu à peu les leçons d'un philosophe grec devinrent le complément nécessaire d'une bonne éducation. Parmi les systèmes en vogue, le stoïcisme, avec sa morale austère et ses tendances pratiques, était celui qui offrait le plus d'attrait aux Romains ; c'était aussi celui qui se conciliait le mieux avec leur religion ; surtout il s'adaptait à leurs institutions sans aucun effort ; depuis Scipion le jeune, la plupart des hommes d'Etat et des juristes étaient stoïciens. Les deux Q. Sextius Niger, le père et le fils, qui écrivirent en grec au temps de César et d'Auguste, suivaient le système de Pythagore mélangé de stoïcisme. Le système d'Epicure et celui de la nouvelle Académie qui favorisait le scepticisme, rencontraient aussi des sectateurs ; parmi les disciples d'Epicure, il faut nommer surtout le poète Lucrèce. D'autres n'adoptèrent pas un système déterminé, ils prirent dans chacun ce qui leur plaisait ; c'est cette sorte d'éclectisme que pratiqua Cicéron. En somme, toute la science philosophique que possédèrent les Romains fut empruntée aux Grecs ; ils n'ajoutèrent à cette science rien d'original. Ce qu'ils voyaient surtout, ce n'était pas les théories, mais les conséquences pratiques (1) ; telle est, en effet, la

(1) Voy. sur le caractère de la philosophie chez les Romains, les livres de C. Martha, *le Poème de Lucrèce, les Moralistes sous l'Empire romain, Etudes morales sur l'antiquité*, aris.

définition qu'en donne Cicéron. Tusc. IV, 3, 5 : la philosophie est l'art de bien vivre, *bene vivendi disciplina*.

Cicéron ne voyait dans la philosophie, suivant les préjugés de son temps, qu'un auxiliaire de la rhétorique ; il n'en composa des traités qu'à l'époque où la toute-puissance de César lui interdisait l'exercice de la vie politique. L'étude qu'il avait faite de la philosophie grecque était une étude d'amateur, très variée, mais nullement approfondie ; dédaignant de se livrer à un examen sérieux et indépendant, l'illustre orateur rédigea en un temps très court une foule d'écrits philosophiques, qui ne témoignent que trop de la rapidité de l'exécution. Il réussit assez bien à concilier la théorie et la pratique ; il montre sa préférence pour la nouvelle Académie, à cause de sa sophistique appropriée aux besoins des avocats et des orateurs, et pour le stoïcisme, à cause de sa forte morale. L'épicuréisme lui inspirait de la répugnance ; les Romains ne voyaient dans ce système que la permission de se livrer à toutes les jouissances sensuelles. Les systèmes anciens de Platon et d'Aristote ne sont connus à Cicéron que d'une manière superficielle. Le principal mérite de Cicéron fut d'avoir enrichi la langue latine d'un vocabulaire qu'il dut créer en grande partie, d'avoir rendu la philosophie grecque accessible aux Romains, et d'en avoir fait l'objet d'un intérêt très vif et très répandu. A l'exemple de Platon, il donne ordinairement à ses traités la forme de dialogues ; mais il ne rend pas la vie et la fraîcheur de son modèle.

Voici la liste chronologique (cf. de divin. II, 1) des ouvrages philosophiques de Cicéron : *de republica*,

sur la meilleure forme de gouvernement ; c'est un dialogue entre Scipion l'Africain le jeune, Laelius, etc. Des 6 livres qu'il comprenait, nous ne possédons guère que les deux premiers, et encore incomplétement, plus le *Somnium Scipionis*, qui appartenait au 6e livre, et qui nous a été conservé par Macrobe. La plus grande partie de ce que nous avons a été découverte en 1822, par le cardinal Angelo Mai, dans un palimpseste du Vatican. Le deuxième livre contient un essai sur l'histoire de Rome primitive, particulièrement sur sa constitution ; — *de legibus*, inachevé ; il comprenait probablement 6 livres ; 3 seulement nous sont parvenus, mais sous une forme altérée ; l'ouvrage expose un droit public et un droit sacré, conçus d'après des principes stoïciens ; — *Paradoxa*, exposé de principes stoïciens ; — *Consolatio*, inspirée par la mort de sa fille ; il n'en reste que des fragments, ainsi que de l'*Hortensius*, où il recommandait l'étude de la philosophie ; — *de finibus bonorum et malorum*, en 5 livres, répertoire des doctrines des philosophes grecs sur le souverain bien et le souverain mal, avec une critique de ces doctrines ; (édit. class. de H. Holstein) ; — *Academica*, en 4 livres, aperçu des théories diverses de la connaissance, avec des détails particuliers sur les académiciens ; — *Tusculanae disputationes*, en 5 livres, enseignant *res ad beate vivendum maxime necessarias* ; le livre I traite *de contemnenda morte* ; le livre II, *de tolerando dolore* ; le livre III, *de aegritudine lenienda* ; le livre IV, *de reliquis animi perturbationibus* ; le livre V, *ad beate vivendum virtutem se ipsa esse contentam* ; les livres les plus intéressants sont IV et V (édit. class. de Tischer-Sorof et de O. Heine) ; — *Timaeus*, reproduction du dialogue de

Platon (fragments) ; — *de natura deorum*, en 3 livres, exposition de différentes théories sur la divinité et sur ses relations avec le monde, entre autres de celles des épicuriens (l. I), des stoïciens (l. II), des académiciens (l. III) ; (édit. class. de Schömann) ; — *de divinatione*, en 2 livres ; exposition (l. I), et réfutation souvent humoristique (l. II) de la doctrine stoïcienne sur la divination ; — *Cato major, sive de senectute*, éloge de la vieillesse placé dans la bouche de Caton, ouvrage universellement admiré, attrayant par la douce chaleur du ton et du style (édit. class. de Lahmeyer, Meissner, Sommerbrodt) ; — *de fato* (fragment), contre la doctrine stoïcienne sur la destinée ; — *Laelius, sive de amicitia*, éloge de l'amitié vraie et reposant sur un fondement moral, placé dans la bouche de Laelius le jeune (édit. class. de Lahmeyer, Nauck) ; — *de officiis*, en 3 livres, traité des devoirs, conçu d'après les stoïciens, mais avec de libres emprunts à différentes sources ; l'ouvrage traite spécialement de la nature de l'honnête (L. I), et de l'utile (L. II), ainsi que de la subordination de l'un à l'autre, (L. III) (édit. class. de Gruber, O. Heine). Nous ne possédons plus les traités *de gloria*, *de virtutibus*, non plus que des traductions de Xénophon et de Platon.

---

§ 22

c) LETTRES DE CICÉRON

Avec Cicéron, la correspondance par lettres, l'*épistolographie*, devint un genre littéraire important. Nous possédons 4 recueils de lettres de Cicéron : *ad familiares* (titre employé pour la première fois dans l'édi-

tion d'Henri Etienne. 1526; l'autre titre *ad diversos*, n'est ni le titre primitif, ni même une tournure latine), 16 livres; — *ad Atticum*, 16 livres; — *ad Q. fratrem*, 3 livres; — *ad Brutum*, 2 livres. Ces lettres, au nombre de 864 dont 90 adressées à Cicéron, vont de l'an 68 au 28 juillet de l'an 43; mais elles se distribuent inégalement dans le cours de cette période: ainsi, par exemple, nous n'avons aucune lettre datant du consulat de Cicéron; de même, l'époque qui précède la guerre civile est relativement plus pauvre à cet égard que la période suivante. Bien que Cicéron ait eu en vue la publication de ses lettres, ce n'est pas lui qui l'a préparée, ainsi que le prouvent certaines lettres qui furent publiées avant les autres, et qui nous montrent le caractère de leur auteur sous un jour peu favorable; cette publication fut faite, sans doute, avec le concours spécial de son affranchi Tiron et de son ami Atticus, qui pouvaient retirer un profit du commerce de ces lettres; elle eut lieu bientôt après la mort de Cicéron, mais sous le règne d'Auguste. Du reste, il y avait beaucoup plus de lettres de Cicéron répandues dans l'antiquité que nous n'en possédons aujourd'hui. Ces lettres sont une source d'une valeur inappréciable pour l'histoire de l'époque: Corn. Nepos disait, en parlant des lettres à Atticus: « *Quae qui legat, non multum desideret historiam contextam illorum temporum.* » — Elles sont naturellement, de genres très divers: les unes sont plus officielles, et préparées à tout hasard en vue d'une publication éventuelle, par suite écrites avec plus d'attention et plus de réserve; les autres, particulièrement celles qui s'adressent à Atticus, ne servent qu'à une communication intime, et nous dévoilent par conséquent

davantage les relations, les opinions, les joies et les peines, les sympathies et les antipathies de Cicéron. Pour la même raison, le style est tantôt solennel et soigné, tantôt vif, négligé, et d'une concision qui va parfois jusqu'à l'obscurité, tantôt grave et mesuré, tantôt gai et pétillant d'esprit. L'ordonnance des lettres suit, en général, l'ordre chronologique dans le recueil *ad Atticum*; au contraire, les lettres *ad familiares* sont le plus souvent ordonnées d'après les noms des destinataires; par exemple le livre VIII ne renferme que les lettres de M. Caelius à Cicéron; le l. XIV ne contient que celles de Cicéron aux membres de sa famille. Tandis que le recueil des lettres à Atticus ne renferme que des lettres de Cicéron lui-même, le recueil *ad familiares* contient 90 lettres adressées à Cicéron par différents personnages tels que M. Caelius, César, Pompée, Munat. Plancus, Dec. et M. Brutus, Sulpicius Rufus, etc. Dans le recueil *ad Quintum fratrem*, la première lettre du livre I est d'une importance toute particulière: elle contient une instruction détaillée sur les charges d'un proconsul romain. Les savants ne s'accordent pas sur l'authenticité des lettres à Brutus (tout au moins du deuxième livre); la plupart même la mettent en doute. Les lettres de Cicéron étaient déjà lues et employés sous forme d'extraits dans l'antiquité; cependant les manuscrits n'en furent découverts qu'au 14e siècle, par Pétrarque (édit. class. des *Epist. ad fam.*: Extraits de Süpfle, Dietsch, — avec comment. par F. Hoffman et J. Frey).

Sur Cicéron poète, v. § 16; sur Cicéron historien, § 23.

Après avoir été d'abord l'objet d'une admiration sans réserve, Cicéron a été récemment attaqué, surtout de

la part de Drumann et de Mommsen, par une critique souvent outrée et dédaigneuse. Il est certain qu'on doit reprocher à Cicéron des défauts et des faiblesses graves; c'est ainsi qu'il manque d'indépendance et de fermeté dans sa vie politique, qu'il se laisse trop dominer par les succès et par les revers. Il obéit trop à l'impression du moment et à l'instabilité de son caractère, même dans la littérature, par laquelle il a acquis son principal titre à la gloire; dans ses discours, il vise à l'effet; dans ses écrits philosophiques, il manque de consistance et de profondeur; mais, malgré tout, Cicéron est et reste dans l'histoire littéraire une figure remarquable, et on doit lui appliquer le mot de Varron: « *qua major pars vitae atque ingenii stetit, ea judicandum de homine est.* » Cicéron, à une époque des plus corrompues, eut une conduite irréprochable, désintéressée, incorruptible; patriote sincère, il tendit sans cesse vers le bien, vers le vrai et vers le beau; tendre pour les siens, obligeant pour ses amis, toujours prêt à encourager la jeunesse, humain pour ses esclaves, Cicéron fut un homme de cœur, une belle âme, douée des facultés les plus brillantes, d'un rare talent d'éloquence, d'une riche imagination, et d'un esprit de saillie inépuisable. L'influence qu'il exerça en littérature marque un progrès dans le développement de la culture intellectuelle, en général; il fut une sorte d'intermédiaire des plus précieux entre le monde romain et la civilisation grecque; il porta la langue latine à son plus haut degré de perfection; et s'il ne fut pas un caractère précisément romain, du moins il introduisit à Rome les éléments de l'éducation intellectuelle la plus variée (1).

(1) Lire tout d'abord G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, Paris.

§ 23

d) L'HISTOIRE

L'histoire eut, dans cette période, de nombreux représentants. La connaissance de plus en plus étendue des œuvres grecques, le perfectionnement de la langue latine, le développement sans cesse croissant des théories oratoires, et le progrès de la culture intellectuelle produisirent une historiographie artistique, méthodique, qui tantôt se bornait à l'histoire contemporaine ou au récit d'évènements isolés, tantôt embrassait l'histoire romaine tout entière, et même l'histoire universelle, en suivant un plan déterminé et une méthode d'exposition réfléchie et conforme au sujet. Les historiens furent, pour la plupart, des hommes mêlés aux mouvements politiques, ou appartenant à un parti; aussi leurs œuvres ne représentent-elles, le plus souvent, que les idées de leur parti. Il y eut également nombre de Mémoires. Tandis qu'au temps de la République, la liberté de la parole permet-

Editions de Cicéron : Editions complètes. *le texte seulement:* Baiter et Kayser, Leipz., collect. Bernhard Tauchnitz, 11 vol. 1860-1869; Rh. Klotz, Leipz., 11 vol., 1869-1874. — *Avec des notes critiques, index, scholiastes,* Orelli (contin. par Baiter et Halm), 8 vol., Zurich, 1833-57.

En dehors des éditions indiquées pour chaque ouvrage séparé par M. Bender, lesquelles sont annotées en allemand, il faut signaler celles du *Pro Archia* et du *De suppliciis (actionis in Verrem secundae liber quintus)* de E. Thomas, *avec un commentaire critique et explicatif en français,* Paris, 1883 et 1885; *pro Archia,* C. Rinn, Paris, 1881; la seconde philippique, J. Gautrelle, Paris, 1881; choix de lettres, V. Cucheval; *de finibus libri I et II, de senectute, de amicitia, de republica* par E. Charles, etc., Paris.

Traduction des œuvres de Cicéron: J. V. Le Clerc.

tait aux historiens de raconter les événements contemporains ou les faits les plus récents, leurs successeurs se virent presque toujours réduits par la tyrannie de l'empire à choisir leurs sujets dans le passé.

Les historiens de la première moitié de cette période furent : T. Pomponius Atticus, qui composa un sommaire de l'histoire romaine entière sous la forme de tableaux secs et concis, (liber) Annalis ; il écrivit d'une façon analogue la généalogie de quelques grandes familles ; — Cicéron, qui composa une histoire de son Consulat, aujourd'hui perdue ; — Aelius Tubero, auteur d'une histoire romaine qui allait jusqu'à l'époque de l'auteur.

Les historiens suivants sont bien plus importants : C. Julius Caesar, né le 12 juillet 100 ; neveu de Marius, qui le fit nommer en 87 *flamen dialis*. César épousa en 83 la fille de Cinna, ce qui le fit épargner à regret par Sulla ; il servit en Asie, 80-78, se fit connaître en 78 par des accusations contre la noblesse, eut pour maître Molon à Rhodes, en 76 ; il fut en 68 questeur en Espagne, en 65 édile, en 63 grand pontife, en 62 préteur, en 61 gouverneur de l'Espagne ultérieure, en 60 triumvir avec Pompée et Crassus, en 59 consul, de 58 à 50 proconsul en Gaule ; il commença en 49 la guerre civile contre Pompée et le régime aristocratique, triompha de Pompée à Pharsale, et des Pompéiens en Afrique et en Espagne (48-45), et obtint par là la dictature ; il fut assassiné le 15 mars 44. Doué des talents les plus variés, César possédait le don de l'éloquence, dans une mesure peu ordinaire. Comme orateur, les anciens le plaçaient, du moins pour le talent, à côté de Cicéron. César écrivit même sur la langue latine un traité en deux livres, intitulé : *de analogia* ; il fit des

vers dans sa jeunesse ; il écrivit contre Caton deux *Anticatones* ; on lui attribuait aussi un ouvrage sur l'astronomie. Mais il doit, avant tout, sa renommée à ses commentaires *de bello gallico* et *de bello civili*. Le premier de ces ouvrages expose en 7 livres les actes de César dans les Gaules, 58-52 ; le L. I raconte la défaite des Helvètes et d'Arioviste, en 58 ; — le L. II, celle des peuplades du Nord (Nerviens) et du Nord-Ouest (Armoricains), en 57 ; — le L. III, la guerre maritime contre les Vénètes, et la lutte contre les Aquitains, les Ménapiens et les Morins, en 56 ; — le L. IV, la défaite des Teuctères et des Usipètes, le premier passage du Rhin, et la première expédition contre les Bretons, en 55 ; — le L. V, la deuxième expédition en Bretagne, le massacre de 15 cohortes romaines par les Eburons, en 54 ; — le L. VI, le rétablissement de la tranquillité dans le Nord, le deuxième passage du Rhin, le massacre des Eburons, en 53 ; — le L. VII, la lutte contre Vercingétorix et la soumission définitive des Gaules, en 52. — Excursions géographiques, IV, 1-3, sur les Suèves ; V, 12-14, sur la Bretagne ; VI, 9-29 sur les Gaules. — Les *commentarii de bello civili* racontent le début de la guerre civile, l'expulsion de Pompée, chassé d'Italie, et la guerre d'Espagne (L. I), — les luttes de Marseille, la nomination de César à la dictature, et la défaite de Curion en Afrique (L. II) ; — la suite de la guerre jusqu'au début de la guerre d'Alexandrie (L. III).

C'est dans ces ouvrages que se dessinent le plus clairement les traits caractéristiques de César : clarté de l'intelligence, finesse du jugement, sûreté de la conception, rapidité de combinaison, empire sur les événements au milieu des plus grands embarras,

travail facile qui semble ne lui coûter aucune peine, et cependant un sang-froid, un calme tenant au fond du cœur. Son esprit ne conçoit et ne recherche que le réel et l'utile ; sa manière de voir est essentiellement romaine : ce qui n'est pas romain n'a aucun droit à l'existence. Au point de vue de la forme, les anciens louaient déjà dans les Commentaires l'*elegantia*, l'aisance, la simplicité, la clarté (Cic. Brut, 75, 262 : *valde probandi, nudi enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detracta)*. Sous leur objectivité apparente se cache un art profond. Ces œuvres sont, du reste, inspirées essentiellement par l'esprit de parti ; elles devaient, en effet, justifier la conduite de César à l'égard des Gaulois, et son élévation politique à partir de l'an 50. Cette tendance domine tout l'ouvrage ; mais elle se laisse deviner plus clairement dans l'exposition des causes, qui toujours poussent César irrésistiblement, et des motifs, qui nous apparaissent toujours comme justes et de force majeure, non moins que dans la narration même des évènements. Il faut cependant reconnaître que la vérité est en général respectée, plus encore cependant dans le *de bello gallico*, que dans le *de bello civili*, composé avec moins de soin. Il est probable que César écrivit en 52-51 et publia en 51 les *Commentaii de bello gallico*, et qu'il composa, sans les publier, dans les dernières années de sa vie, les *Comment. de bello civili*. Il y eut des continuations aux œuvres de César, — de *bello gallico liber VIII*, et *bellum alexandrinum*, composés sans doute tous les deux par le légat de César, A. Hirtius, avec un certain talent ; — et quelques écrits beaucoup plus complets et plus détaillés sur la guerre d'Afrique et

sur la guerre d'Espagne par des auteurs inconnus et moins instruits. (Edit. class. du *Bell. gall.* par Rheinhard et Stüber, Hinzpeter, Kraner-Dittenberger, Doberenz ; — du *Bell. civil.* par Kraner-Hofmann, Doberenz) (1).

Cornélius Népos, né en 94 dans la haute Italie, vécut la plupart du temps à Rome, mais sans exercer de magistrature ; il fut ami de Catulle, de Cicéron et surtout d'Atticus, et mourut en l'an 30. Il composa plusieurs œuvres aujourd'hui perdus : *Chronicon, Exempla, Vita Catonis, Vita Ciceronis*, mais surtout le *de viris illustribus*, qui renfermait au moins 16 livres, et traitait d'un grand nombre d'hommes d'état, de capitaines, de poètes, etc., en mettant en face les uns des autres Grecs, Romains et Barbares. De cette œuvre, il nous est parvenu le *de excellentibus ducibus exterarum gentium*, recueil de 19 biographies de capitaines grecs, ordonnées généralement suivant l'ordre chronologique, avec la biographique du perse Datame, des carthaginois Hamilcar

(1) **Editions de César :** sous presse, une grande édition *avec commentaire critique et explicatif en français* par E. Benoist.

Œuvres complètes avec le supplément d'Hirtius, le *bellum africanum* et le *bellum hispaniense*, le texte seulement, B. Dinter, Leipz. 1876.

De bello Gallico, avec notes en français : Constans et Denis, Paris, 1884 ; Jannettaz, 1882 ; L. Roersch, Liège, 1870 ; A. Legouez ; J. M. Guardia, Paris, 1880.

Grande édition de F. Dübner, Paris, 1867. — Edition critique de A. Holder, Fribourg et Tubingue, 1882.

Sur l'*Armée Romaine au temps de César*, lisez le travail de Kraner, traduit par L. Baldy et Larroumet avec préface par E. Benoist.

Sur le caractère, la conduite et les vues de César, G. Boissier dans *Cicéron et ses amis*, p. 221-320. — D. Nisard, *les quatre grands historiens latins*, 1874.

et Hannibal, de Caton l'ancien et d'Atticus. Cornélius Népos semble avoir eu le double dessin de répandre parmi les Romains la connaissance de l'histoire, et en même temps d'agir moralement sur les esprits. Aussi sa langue est-elle simple et populaire ; il montre une joie sincère devant ce qui est bien, il a horreur de ce qui est mal ; il s'efforce d'être impartial, même à l'égard d'un Hannibal ; mais il a le défaut de voir toujours un idéal dans le héros qu'il décrit. Il lui manque le coup d'œil pénétrant et libre de l'historien ; il choisit souvent son sujet sans jugement ; au lieu de nous présenter des faits d'une réelle importance, il ne nous raconte souvent que des particularités anecdotiques ; à tous ces défauts s'ajoutent des erreurs et des inexactitudes assez nombreuses, qui témoignent de la légèreté dans l'emploi des sources (Thucydide, Xénophon, Théopompe, etc.). Enfin, le style est monotone et manque parfois de pureté ; aussi tous ces défauts ont fait supposer que le recueil que nous possédons aujourd'hui aurait été composé à l'époque de Théodose, et d'après l'original de Corn. Népos, par un certain Aemilius Probus ; mais nous n'avons pas de preuves suffisantes de cette assertion. C'est pour la même raison que l'on refuse aussi d'admettre que que Corn. Népos ait servi de livre de lecture dans les écoles. (Edit. class. de Siebelis, Nipperdey, Horstig-Eckstein, Hinzpeter etc.) (1).

Salluste (C. Sallustius Crispus), né en 86 dans la ville sabine d'Amiternum, mena à Rome dans sa jeunesse une vie dissipée ; questeur, puis tribun du peuple en 52, il fut adversaire de Cicéron et de Pompée, et pour cette raison, peut-être aussi pour sa mauvaise conduite, il fut chassé du Sénat en 50 ; il y fut réintégré par César, qui le fit préteur et l'envoya en 46 comme proconsul en Afrique, où il s'enrichit (les *horti sallustiani* à Rome). Après l'assasinat de César, il vécut livré uniquement à des travaux littéraires : il mourut en 35. Salluste composa trois ouvrages : *Catilina, Bellum Jugurthinum* et *Historiae*.

1) Le *Catilina*, ou *de conjuratione Catilinae liber*, raconte la conjuration de Catilina en 63-62 ; la corruption morale des Romains, surtout dans les hautes classes, y est dévoilée à dessein. Salluste ne rabaisse pas le mérite de Cicéron (1), qui avait été son adversaire ; il traite également Caton avec impartialité ; mais César est l'objet d'une prédilection marquée. On peut signaler comme particulièrement intéressants dans l'ouvrage, les discours (ch. 51-54) de César et de Caton dans les discussions du Sénat sur le châtiment à infliger aux conjurés incarcérés, et le jugement porté sur les deux orateurs. L'ouvrage fut publié en 42.

2) Le *Bellum Jugurthinum* expose la guerre des Romains contre le roi de Numidie Jugurtha, 111-106 ; le fond de l'ouvrage consiste dans la peinture de la dégradation des mœurs à Rome sous le gouvernement déplorable de l'oligarchie, dégradation qui est

(1) **Editions de Cornélius Népos:** A. Monginot, *grande édition avec un commentaire critique et explicatif,* Paris, 2ᵉ édition, 1882 ; petite édition, *notes en français* 1881. — Le texte seulement : C. Halm, Leipz., 1875.

(1) Cela n'est pas tout à fait exact : Salluste parle le moins possible de Cicéron, toujours avec froideur ; il dissimule en partie le rôle politique du grand orateur, et s'il n'en dit pas de mal, il est facile de deviner son antipathie sous sa circonspection.

surtout mise au jour dans les discours du tribun du peuple C. Memmius (ch. 31) et de C. Marius (ch. 85). A la fin de la guerre et en face de la terreur inspirée par les Cimbres, Marius apparaît comme le soutien de la république.

3) *Historiae*, comprenant l'époque qui s'écoule de 78 à 67 ; il ne nous en reste que de rares fragments, entre autres quelques discours, qui témoignent d'un art oratoire plus mûr que les discours du Catilina et du Jugurtha.

Martial dit de Salluste, XIV, 191 : *primus Romana Crispus in historia* ; jugement juste, en tant qne l'écrivain a traité l'histoire comme un art, dans une méthode savante pour le fond comme pour la forme. Salluste eut surtout pour modèle Thucydide. Bien qu'au fond il se borne à l'histoire des temps présents, il donne cependant un aperçu général de l'histoire entière de Rome ; il a des vues assez bonnes sur le développement graduel des institutions, du culte et des mœurs (cf. surtout Cat. 6-13, Jug. 41 sqq.). La corruption de son temps le pousse à un pathétique, que ses erreurs de jeunesse ont souvent fait considérer comme faux et affecté ; cependant, il convient d'admettre que ses principes et ses idées morales ont bien pu changer dans ses dernières années. Bien qu'il appartînt personnellement au parti démocratique, c'est-à-dire impérialiste (parti de César), et qu'il s'efforçât de montrer la faiblesse innée du gouvernement républicain, Salluste est néanmoins impartial, et même équitable à l'égard des grands personnages de l'aristocratie, comme Métellus, Caton et Sulla. Il ne ferme pas les yeux sur le caractère démagogique de Marius. Son récit n'est pas complet ; il est même parfois inexact

au point de vue chronologique. Salluste réussit surtout dans la peinture des caractères et dans la détermination psychologique des motifs ; il sait habilement faire ressortir, dans la marche de l'histoire, l'importance des individus marquants (cf. surtout Catil. c. 53). La langue de Salluste est souvent d'un archaïsme affecté, étudiée et fréquemment obscure ; mais elle est riche en idées, vigoureuse, exacte quand elle caractérise, artistique quand elle peint et décrit, souvent d'une vivacité et d'une clarté dramatiques (édit. class. de Fabri, Dietsch, Jakobs, Hinzpeter, Eussner, Jordan) (1).

C'est à tort qu'on a attribué à Salluste certains écrits tels que : *Epistulae ad Caesarem, Invectiva in Ciceronem, etc.*

A l'époque d'Auguste, ce sont les historiens qui occupent le premier rang parmi les prosateurs. L'histoire contemporaine fut traitée par Auguste et par son ami M. Vipsanius Agrippa ; le premier écrivit 13 livres *de vita sua* et un *index rerum a se gestarum* conservé en grande partie par une copie retrouvée dans le temple d'Auguste à Ancyre, et par

---

(1) **Editions de Salluste :** R. Lallier, *notes en français, observations sur la langue et la grammaire*, etc., Paris, 1883 ; — L. Constans, *notes en français, surtout grammaticales, indication des variantes principales*, Paris, 1881 ; — *avec un apparat critique en latin*, H. Jordan, Berlin, 2e édit., 1876. — *Le texte seulement :* édition complète, avec les fragments des Histoires, D. F. Gerlach, Leipz., 1856.

Grande édition, très connue, de Kritz, Leipz., 1828-1834.

Guerre de Jugurtha : *grande édition avec un commentaire critique et explicatif en français*, par R. Lallier, Paris, 1885 ; — *notes en français*, P. Thomas, Mons, 1877.

D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, p. 143-197 ; Taine, *Essai sur T. Live*, p. 327-331.

L. Constans, *de Sermone Sallustiano*, Paris, 1862.

suite nommée *nonumentum Ancyranum* (1), le second composa une autobiographie et des mémoires ; M. Valerius Messala écrivit aussi des *Faits mémorables*, peut-être en grec. — Asinius Pollio (75 av. — 5 ap. J.-C.) composa dans un esprit républicain une histoire de la guerre civile depuis l'an 60 av. J.-C. (cf. Hor. Od. II. 1) ; cette œuvre qui ne fut pas terminée est aujourd'hui perdue.

Mais l'historien le plus important de l'époque d'Auguste est Tite-Live (T. Livius), né à Patavium (Padoue) en 59 avant J.-C., probablement sorti d'une famille considérable ; il étudia la philosophie et la rhétorique à Rome, où il se fixa bientôt ; il entra en relations avec Auguste, resta sans exercer de charges publiques et sans s'occuper de politique, et mourut en l'an 17 ap. J.-C. dans sa ville natale, où on lui éleva un mausolée en 1548. Outre quelques écrits (*dialogi*) de rhétorique et de philosophie, qui ne nous sont pas parvenus, Tite-Live écrivit une histoire de Rome depuis Énée jusqu'à l'an 9 avant J.-C. au moins en 142 livres (elle devait probablement en contenir 150, et aller jusqu'à la mort d'Auguste), *ab urbe condita libri* (2). Il n'en reste que les livres I-X, XXI-XLV, qui comprennent les années 754-293 et 218-167 : les livres perdus sont représentés, mais bien insuffisamment, par des *periochae* ou *epitomae*. Le dessin de Tite-Live était (cf. sa préface) de

(1) Monument d'Ancyre, voy. G. Perrot et E. Guillaume, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, Paris, 1862.

(2) Tel est le véritable titre, d'après le palimpseste de Vérone ; — T. Live lui-même y fait allusion, VI, 1, 1.

ressuciter et d'opposer à la décadence déplorable de son époque, les vertus du temps passé, qui lui apparaît comme un idéal, et de présenter à ses contemporains dans son histoire, comme dans un miroir, un tableau des mœurs romaines (voy. surtout préf. § 10 : l'état présent est désespéré et sans remède : *nec vitia nostra nec remedia pati possumus*, l'histoire offre suffisamment d'exemples des choses que l'on doit faire et de celles que l'on doit tolérer). Tite-Live possédait les qualités nécessaires à l'exécution de son dessein ; il en possédait quelques-unes dans une large mesure : imagination vive, enthousiasme moral, chaleur d'âme, amour de la vérité, sympathie sincère pour tout ce qui est noble et bon, éloquence naturelle, perfectionnée par les exercices de rhétorique. Déjà les anciens louaient chez lui : *mira facundia, jucunditas, candor, lactea ubertas*, Quintil. X. 1. 101 : *Livius candidissimus omnium magnorum ingeniorum aestimator*, Sen. suas. VI. 21 sq. Au point de vue religieux, Tite-Live tient fermement aux coutumes établies, comme au fondement de l'Etat ; il accorde de la valeur aux prodiges et aux cérémonies sacrées, tout en exprimant accidentellement quelques idées fatalistes : en politique, il est partisan de la République et du gouvernement aristocratique (Auguste l'appelait « pompéien », Tac., Ann. IV, 34) ; toutefois, ses convictions manquent de profondeur, et en tout cas, il n'a pas de tendance sérieuse à faire de l'opposition. L'œuvre de Tite-Live pèche surtout dans l'exposition du développement intérieur de l'état romain ; l'auteur a des vues souvent fausses, absurdes même sur la constitution primitive de Rome, en particulier sur les véritables relations qu'elle entretint durant les luttes avec les villes d'Italie, et sur les affaires

militaires en général ; en outre, il ne se donne pas la peine d'étudier avec soin les documents et les monuments qui existaient encore de son temps ; d'ailleurs, il s'attache surtout à l'histoire extérieure et militaire. Parmi les annalistes romains, Tite-Live mit principalement à profit les plus récents (Licinius Macer, Valerius Antias, dont il ne reconnut les exagérations incroyables que dans le cours de son ouvrage, etc.) ; il manque de critique, il ne sait pas conclure, ni se former une opinion personnelle. A partir de la troisième décade, il utilise principalement Polybe, mais toujours sans l'attention indispensable ; aussi son œuvre renferme nombre d'inexactitudes, de répétitions, et de contradictions. Tite-Live suit la disposition généralement adoptée, celle des Annales. On oublie volontiers ses défauts, quand on considère son amour de la vérité (qu'il altère cependant quelquefois sous l'influence du patriotisme et de la tradition, par ex. quand il parle d'Hannibal), ses sentiments d'honnêteté et d'humanité, son élégance, la clarté et la facilité de l'exposition (Quintilien le compare, sous ce rapport, à Hérodote), la couleur poétique ravissante dont il revêt particulièrement l'histoire des temps anciens, et enfin l'art oratoire qui brille dans les nombreux discours, composés un peu arbitrairement, dont est semée son histoire. Tite Live obtint, de son vivant même, une grande célébrité (puisque, d'après Pline, Epit. II, 3, un homme fit le voyage de Gadès (Cadix) à Rome, uniquement pour le voir). Cependant Asinius Pollion trouvait dans sa langue une sorte de ton provincial, *patavinitas*, dont le caractère est pour nous difficile à saisir. L'œuvre de T. Live fut divisée en décades, vers l'an 500 ap. J.-C. ; la troisième

décade, qui racontait la deuxième guerre punique, était tout particulièrement lue et copiée. Quant aux livres qui nous manquent, au 17e siècle le philologue J. Freinsheim, natif de Ulm, qui fut professeur à Upsal et à Heidelberg, a tenté de les remplacer en imitant le style de Tite-Live. — (Edit. class. principalement de Veissenborn, les livres séparés par Fabri-Heerwagen, Frey, Wölfflin) (1).

Un contemporain de Tite-Live, Trogue-Pompée (Pompejus Trogus), écrivit 44 livres *d'historiae philippicae*, histoire universelle depuis Ninus jusqu'à son temps, avec des détails spéciaux sur la Macédoine et l'époque des diadoques ; il laisse dans l'ombre l'histoire romaine. L'œuvre ne nous est connue que par le court et sec abrégé de Justin (Justinus) achevé probablement en 150 ap. J.-C. ; l'auteur a supprimé « tout ce qui n'était ni utile, ni intéressant » ; mais il a exécuté ce travail sans beaucoup de jugement (2).

---

(1) **Editions de Tite-Live :** éditions complètes : *avec notes en allemand*, W. Weissenborn et H. J. Müller, Berlin, 10 vol. — *Le texte seulement :* Weissenborn, Leipz. 6 vol. ; — M. Herz, collect. Bernh. Tauchnitz, 4 vol.

Edition célèbre de Madvig et Ussing, Copenhague, 1861-1876, 4 vol.

Livres XXI-XXV : O. Riemann et E. Benoist, *notes critiques et explicatives en français, remarques sur la langue de T. Live, notice sur sa vie et ses ouvrages, index des noms propres et des antiquités*, etc. Paris, 1881-1883 ; — Al. Harant, *notes historiques, littéraires et philologiques, en français*, Paris, 1881-1883.

Etudes sur la langue et la grammaire de T. Live, par O. Riemann, 2e édit., Paris, 1884 ; — *Emendationes et adnotationes ad T. Livium*, Al. Harant, Paris, 1880.

H. Taine, *Essai sur T. Live ;* D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, p. 201 sqq.

Traduction précédée du texte latin par Max. Gaucher, Paris.

(2) **Editions de Justin :** Johanneau et Dübner, Paris, 1838, 2 vol. ; *le texte seulement*, J. Jeep, Leipz., 1872.

Les *acta senatus* formaient une source historique importante ; c'était un recueil des procès-verbaux du sénat, qui fut rédigé et publié à partir de 59 av. J.-C. d'après un décret de César, et qui fut simplement rédigé, sans être publié, d'après une ordonnance d'Auguste ; on peut considérer encore comme source historique les *acta populi* (*Romani*) ou *publica*, sorte de gazette du jour qui publiait les nouvelles officielles et privées de toute sorte, et qui exista pendant toute la durée de l'empire ; nous n'en possédons cependant aucun reste authentique. Ces deux sortes d'*acta* étaient conservées dans le *tabularium* (archives), et pouvaient être utilisées pour les besoins littéraires (1).

§ 28

GENRES DIVERS

Varron (M. Terentius Varro) s'occupa tantôt d'histoire, tantôt de toute sorte d'études spéciales. Né en 116, à Réate dans la Sabine, partisan de Pompée pour lequel il combattit en Espagne en 49 sans succès, Varron fut grâcié par César, qui le nomma directeur de la première bibliothèque publique ; il fut proscrit en 43, réussit à s'échapper, et mourut en 27 av. J.-C. Varron fut l'homme le plus instruit et l'écrivain le plus fécond de l'antiquité romaine ; on le nommait *polyhistor* (dans le style élevé) ; ses connaissances et ses productions littéraires embrassaient à peu près tous les genres imaginables.

Le nombre total de ses écrits s'élevait à plus de 70,

(1) Voy. *Des journaux chez les Romains* par J. V. Le Clerc.

qui comprenaient plus de 600 livres. Parmi ses productions poétiques, le premier rang appartient aux *Saturae Menippeae* (voy. § 17). Les plus importantes de ces œuvres étaient : *libri IX disciplinarum*, encyclopédie des sciences, entre autres de celles qu'on appela plus tard les sept arts libéraux, à savoir, le *trivium* : grammaire, dialectique et rhétorique, et le *quadrivium* : arithnétique, géométrie, astronomie, musique, et en outre, médecine et architecture ; — les *Imagines* ou *hebdomades*, en 15 livres, contenant des portraits des Grecs et des Romains illustres, avec de courtes explications en vers. L'archéologie romaine formait le sujet des *libri XLI antiquitatum* (les *res humanae* traitées en 25 livres, les *res divinae* en 16), et d'une série de monographies : *de gente populi romani Aetia*, αἴτια, explication de coutumes anciennes, etc. — L'histoire littéraire était traitée dans de nombreux écrits, avec des détails particuliers sur la technique du théâtre ; la science du droit l'était dans les *libri X de jure civili*, la science du langage dans les *l. XXV de lingua latina*, dont nous possédons les livres V-X, mais incomplets et corrompus (1) (l'ensemble du sujet est traité sans compétence) ; l'agriculture, dans les *libri III rerum rusticarum*, conservés presque en entier, qui traitaient du labourage, de l'élève des bestiaux, des animaux de basse-cour et de la pisciculture (2). Dans tous ses écrits, ce qui a le

(1) **Editions du de lingua latina :** E. Egger, Paris, 1837, d'après celle de C. O. Müller, Leipz., 1833.

(2) Texte des *libri III rerum rusticarum* dans les éditions d'ensemble des *Scriptores rei rusticae veteres latini*, par ex., I. M. Gessner, 2e édit., revue par Ernesti, Leipz., 2 vol., 1773-74. — Traduction dans la collect. Nisard.

plus d'intérêt, c'est le fond ; Varron attache peu d'importance à la forme ; aussi sa langue est très-inégale et présente un mélange d'éléments populaires et archaïques ; cependant il n'est pas rare d'y rencontrer de « l'humour », assez bizarre. Le point de vue de Varron est essentiellement romain ; toutefois, il sait apprécier la civilisation grecque. Le grand nombre de sujets que traita Varron, le fit souvent mettre à profit par les anciens, particulièrement par St-Augustin ; c'est pour cette raison, que nous en possédons beaucoup de fragments (1).

On peut encore citer comme ayant écrit à cette époque dans des genres spéciaux : — dans la science du droit, S. Sulpicius Rufus, né en 105, consul en 51, et mort en 43, l'ami de Cicéron, et le juriste le plus instruit de son temps, auteur de nombreux ouvrages ; — A. Ofilius, son élève, non moins fécond, et très estimé, particulièrement de César ; — C. Trebatius Testa, né en 90, qui était encore pour Auguste une autorité juridique ; il eut pour élève M. Antistius Labeo, 60 av.-11 ap. J.-C., que sa vaste et profonde érudition, aussi bien que l'indépendance de son caractère et de son attitude politique rendait bien supérieur à son rival, le courtisan préféré d'Auguste, C. Atejus Capito, 34 av.-21 ap. J.-C. ; tous les deux furent de féconds écrivains.

L'archéologie et la philologie furent représentées (en dehors de Varron) par P. Nigidius Figulus, mort en 45 av. J.-C. qui écrivit 30 livres de *commentarii grammatici* et différents traités sur la théologie

---

(1) Sur *la vie et les ouvrages* de Varron, lire le livre de G. Boissier, Paris, 1861.

et les sciences naturelles ; — par M. Verrius Flaccus, affranchi qu'Auguste choisit pour précepteur de ses petits-fils, et qui mourut sous Tibère ; il écrivit des *fasti*, et une œuvre archéologique très savante *de verborum significatu* ; Pompejus Festus en fit, probablement au deuxième siècle, un extrait dont nous possédons une partie, et qui a lui-même encore été abrégé par Paul Diacre sous Charlemagne ; malgré les corruptions qui résultent de ce travail d'abréviateurs, ce qui reste de l'ouvrage est encore plein de faits précieux (1) ; — Hygin (Julius Hyginus), affranchi d'Auguste, et directeur de la Bibliothèque palatine, écrivit de nombreux ouvrages sur la géographie, l'histoire, l'économie rurale, etc., ainsi que des commentaires sur Virgile. Nous possédons d'Hygin la plus grande partie de ses 277 fabulae, manuel de mythologie, mais sous une forme qui n'est pas celle de l'œuvre originale, et 4 Livres *de astronomia* (2).

En architecture, il nous reste de l'architecte Vitruve (Vitruvius Pollio) 10 livres *de architectura* (Livres 1-7, édifices ; L. 8, aqueducs ; L. 9, cadrans solaires ; L. 10, machines). L'ouvrage, dédié à Auguste, est plein de renseignements et très détaillé ; mais l'exposition est inégale, et souvent fatigante (3).

---

(1) Fragments de Verrius Flaccus dans l'edition du *de lingua latina* d'Egger (voy. plus haut, en note), et dans le *Festus* d'Ottfr. Müller.

(2) **Editions d'Hygin :** B. Bunte, *fabulae*, Leipz., 1857, *astronomica*, Leipz. 1875 ; L. W. Hasper, *de imaginibus coeli* (pour *caeli*), Leipz., 1861.

(3) **Editions de Vitruve :** Rose et H. Müller-Strübing, Leipz., 1867, avec un index de Nohl, 1876.
Traduction avec texte et atlas par Tardieu et Cousin, Paris, 1839.

La géographie, abstraction faite des ouvrages déjà nommés de Varron et d'Hygin, des récits de voyages, et des observations accidentelles qui se trouvaient dans les œuvres historiques et autres), reçut une forte impulsion par la levée du plan de l'empire romain projetée par César, achevée par Auguste en 19 av. J.-C.; Agrippa y prit une part importante en rassemblant des indications orographiques, hydrographiques et topographiques, et en faisant exquisser une carte du monde.

Après sa mort, Auguste fit établir, d'après cette esquisse, une carte du monde qui fut suspendue au portique désigné sous le nom d'Agrippa.

QUATRIÈME PÉRIODE

L'âge d'argent de la Littérature romaine (14-117 apr. J.-C.)

De Tibère à la mort de Trajan.

§ 2.

Le siècle de Cicéron et d'Auguste légua aux générations suivantes un héritage littéraire extraordinairement riche, mais le gouvernement despotique qui pesa sur l'empire romain depuis Tibère jusqu'à Domitien (à l'exception des deux courts règnes de Vespasien et de Titus), fut très défavorable à la mise en œuvre, à la culture féconde, au développement d'un tel héritage. Toute liberté de pensée, de parole et

d'action fut de plus en plus réprimée; le domaine de l'éloquence et de l'histoire, où s'était surtout montrée la force originale de l'esprit romain, fut interdit; la vie publique fut entièrement supprimée. Il en résulta chez les uns une résignation apathique, ailleurs une colère sourde, une opposition déguisée ou au contraire, une flatterie rampante et louangeuse à l'excès. Les écrivains ne pouvant être simples, ouverts et naturels, essayèrent de dissimuler leurs défauts, qu'ils ne sentaient que trop, soit par un éclat de style hors de proportion avec le sujet, soit par de piquantes subtilités, par une élégance d'un art raffiné, par une mise en scène prétentieuse, vide de pensées, mais remplie de sentences et de figures de rhétorique, par une recherche outrée des contrastes et des effets brillants. Ainsi, de même que la vie, l'éloquence et la littérature manquèrent de franchise et d'ingénuité; chacun, se sachant observé à toute heure et en tout lieu, observait à son tour les évènements. Les pensées et les sentiments véritables redoutant de paraître au grand jour, on en vint à jouer sa vie comme sur un théâtre, à se parer de vains artifices, à s'écarter avec mépris de ce qui était simple et droit pour prendre des manières pleines d'affectation. Ces écarts et ces erreurs étaient déjà une preuve manifeste de la déchéance et de la ruine futures; on s'habitua à les considérer comme un progrès et une conquête; on se complut dans cette nouvelle manière, et on l'encouragea en s'en rendant plus ou moins compte. Dès lors, la langue de cette époque appelée « âge d'argent » eut un caractère très différent de la langue de l'époque de Cicéron et d'Auguste; le vocabulaire se modifia considérablement soit par la création de mots nouveaux, soit par la perte

et l'abandon d'expressions et de tournures usitées jusqu'alors. Des figures de rhétorique se substituèrent à l'expression juste et naturelle ; la période harmonieuse de Cicéron et de Tite-Live s'émietta en une foule de petites propositions courtes, isolées, sans aucune cohésion. Les règles objectives, les lois générales du langage furent sacrifiées au goût personnel et à la fantaisie de chacun ; la prose et la poésie franchirent les limites qui les séparaient ; le sentiment de leur différence s'obscursissait de jour en jour. Sénèque nous fournit un modèle de ce style ; Quintilien chercha vainement à en arrêter le progrès.

Cependant, malgré cette situation défavorable, la littérature pouvait encore profiter de certains avantages ; les trésors littéraires transmis par la tradition étaient connus et étudiés, le commerce de la librairie se développait, les bibliothèques étaient de plus en plus fréquentées et mises à profit, les lectures publiques (*recitationes*) se multipliaient. Mais, pour jouir en paix de tous ces avantages, la littérature devait se montrer inoffensive et réservée à l'égard du pouvoir. Les genres prédominants étaient la poésie et la rhétorique, qui prenaient une grande part dans l'éducation de la jeunesse et qui se développaient sans cesse. Mais la poésie n'était que rarement le fruit d'une inspiration sincère et indépendante, la conviction lui faisait défaut ; elle revêtit une forme savante, ce qui fit donner aux poètes de ce temps le nom de *docti*. Dans le genre lyrique, elle se montra prétentieuse, sans originalité et sans valeur réelle. Le genre épique fut cultivé particulièrement parce qu'il pouvait emprunter au domaine fécond de la mythologie une matière riche et inépuisable. On

prit pour modèles, on imita servilement les grecs et les poètes romains de l'âge d'Auguste, surtout Virgile et Ovide ; d'ailleurs, la poésie rapportait honneur et profit (*honos et praemium*), car la plupart des empereurs y prenaient de l'intérêt. Domitien établit même un concours dont le vainqueur était récompensé par une couronne poétique. En résumé, tout ceci ne produisit qu'une poésie d'amateur, pénible et ennuyeuse, ou une poésie de client, servile et calculée. L'éloquence, chassée de la place publique, se réduisit aux exercices de l'école, aux *declamationes*, *suasoriae*, surtout aux *controversiae*, choisissant de préférence les sujets qui s'écartaient le plus de la réalité, ou même de la vraisemblance et de la possibilité. En même temps l'érudition, surtout telle que la possédait Pline l'Ancien, prit une place importante.

L'histoire, à moins de se montrer servile, fut naturellement, en ces temps despotiques, complètement supprimée ou cultivée dans le plus grand secret ; ce fut seulement sous les règnes de Nerva et de Trajan qu'elle put, de même que la satire, se mouvoir plus à l'aise et prendre un nouvel essor. Durant cette période, Rome ne cessa pas d'être le centre du mouvement et de l'activité littéraires ; mais on vit de plus en plus paraître parmi les écrivains des noms, non pas seulement de l'Italie, mais aussi de diverses provinces, comme de la Gaule et de l'Espagne.

---

§ 26

1. — LA POÉSIE.

a) LE THÉATRE

Au théâtre, ce furent encore le mime et le pantomime (voy. § 15) qui dominèrent durant cette période. Les essais de pièces, particulièrement de tragédies, qui se produisirent alors, étaient destinés moins à la représentation qu'à la lecture privée ou publique. Comme auteurs de tragédies on distinguait : Pomponius Secundus qui vécut sous Tibère et sous Caligula, et que Quintilien (X, 1, 98) déclare le premier tragique de son temps ; un peu plus tard, Curiatius Maternus (le même que nous voyons paraître dans le dialogue des orateurs de Tacite), auteur de tragédies mythologiques et de *praetextae* d'une tendance libérale (par ex. *Caton*). Nous ne possédons de cette époque que les 10 tragédies de Sénèque le philosophe (huit en entier, et deux incomplètes) ; les sujets sont tous empruntés à la mythologie grecque et traités d'après des originaux grecs, mais sur un ton oratoire qui leur fait perdre leur caractère dramatique. On ne peut mettre en doute que Sénèque ne soit l'auteur de ces dix pièces ; mais il n'est certainement pas l'auteur d'une *praetexta* qu'on lui attribue également, *Octavia*, qui traite de la destinée de la malheureuse épouse de Néron (1). Grâce à leur versification correcte, aux maximes qu'elles offrent en abondance, ces tragédies servirent de modèles aux tragiques français de l'époque classique, Corneille, Racine, etc. — De Lucain (voy. § 27), on mentionne une tragédie inachevée, *Médéa*.

Editions des tragédies de Sénèque : Frédéric Léo, Berlin, 1878-79, 2 vol. dont l'un contient une étude critique en latin, l'autre le texte avec variantes.

§ 27

b) L'ÉPOPÉE

L'épopée prit ses sujets soit dans l'histoire, soit dans la mythologie. On cite de l'empereur Néron un poème, *Troica*, d'où était tirée l'ἅλωσις Ἰλίου qu'il chanta sur la cithare pendant l'incendie de Rome de 64 ap. J.-C. Le poète épique le plus important de cette époque est Lucain (M. Annaeus Lucanus), né en 39 ap. J.-C. à Cordoue en Espagne, neveu de Sénèque le philosophe. Élevé à Rome, Lucain fut pendant quelque temps le favori et le flatteur de Néron ; étant ensuite tombé en disgrâce (sans doute, voy. Tacite, XV, 49, parce que Néron devint jaloux de ses talents poétiques), il prit part à la conspiration de Pison et fut contraint, après la découverte de cette conspiration, de se donner la mort ; il se fit ouvrir les veines, 65 ap. J.-C. Les œuvres poétiques de Lucain étaient très-variées ; il écrivit, entre autres ouvrages, des *Saturnalia*, des *Silvae*, des épigrammes, une tragédie (*Medea*), sans compter des compositions en prose. Nous ne possédons de ses poèmes que la *Pharsalia* (inachevée), en 10 livres, poème sur la guerre civile entre César et Pompée, jusqu'au siège que soutint César à Alexandrie. L'histoire, dans ce poème, est suivie fidèlement, même trop fidèlement ; aussi n'est-il pas sans valeur comme source historique. L'auteur est partisan décidé et volontairement partial de Pompée, qui représente à ses yeux la liberté, comme aussi de Caton et de la République. Stoïcien fervent, le poète fait preuve, et même fait montre de sentiments élevés ; il déploie un talent énergique et vif, mais sa jeunesse l'entraîne hors de la juste mesure et lui enlève le sentiment d'une

forme claire et précise ; l'œuvre renferme beaucoup trop de discours pathétiques et de descriptions. Les morceaux les plus brillants sont les peintures de caractères, par exemple ceux de Pompée et de César, I, 129-150, de Caton d'Utique, II, 380-391. Les défauts du poème avaient été déjà reconnus par les anciens, cf. Quintilien, X, 1, 90 : *Lucanus ardens et concitatus et sententiis clarissimus et magis oratoribus quam poetis imitandus;* — Servius, ad Verg. Aen. I, 382 : *Lucanus videtur historiam composuisse*, *non poema* (1).

En dehors de Lucain, on peut citer comme poètes épiques : C. Valerius Flaccus, qui écrivit sous Vespasien ses 8 livres d'*Argonautica*, imités d'Apollonius de Rhodes ; la forme en est correcte, mais la diction est verbeuse et déclamatoire, souvent affectée et obscure (2).

(1) **Editions de Lucain :** le texte seulement, dans la petite collect. C. Tauchnitz, dernier tirage 1872 ; — *avec notes en latin*, Weber, Leipz., 1821-31, 3 vol.; C. H. Weise, Quedlinbourg, 1835 ; collection Lemaire, 3 vol.

Morceaux choisis, *avec notes en anglais*, dans les *Selections from latin poets* de Crowell, Boston, 1882 ; — *avec notes en allemand*, H. Bender, Anthol. aus Röm. Dicht., Tubing., 1884.

Traductions en vers, Brébeuf; récemment, Demogeot, Paris.

— D. Nisard, dans les *Poètes latins de la décadence*, Paris, 3e édit., 1867, 2 vol., a consacré une longue étude à Lucain, t. II, p, 85-437 ; ne pas oublier, en lisant ce livre d'un maitre, que le jugement est des plus sévères et qu'il ne faudrait pas aller au-delà ; cf. l'article que Sainte-Beuve écrivit à ce sujet en 1836 et qui est reproduit dans le t. II de ses *Portraits contemporains*.

Voy. aussi G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, p. 289-303.

(2) **Editions de Valérius Flaccus :** *avec un apparat critique en latin*, C. Schenkl, Berlin, 1871 ; — Bährens, Leipz., 1875 ;— grande édition de Thilo, Halle, 1863.— *Avec notes en latin*, collection Lemaire.

C. Silius Italicus, né en 25 ap. J.-C. ; il fut consul en 68, et vécut ensuite dans l'opulence en Campanie, au milieu des relations les plus agréables. Il se laissa mourir de faim en l'an 101, pour échapper aux souffrances d'une cruelle maladie. Admirateur enthousiaste de Virgile, mais doué d'un médiocre talent, Silius Italicus écrivit un poème épique en 17 livres, les *Punica*, récit de la seconde guerre punique jusqu'au triomphe de Scipion ; l'auteur imite servilement Homère et Virgile et pour les faits suit scrupuleusement Tite-Live, *majore cura quam ingenio*, dit Pline, Ep. III, 7 (1).

Stace (Papinius Statius), né en 45 ap. J.-C. à Naples, et mort en 96 ; flatteur et affranchi de Domitien, Stace écrivit, outre une *Achilleis* inachevée (1 livre 1|2), une *Thebais*, qui a pour sujet la légende d'Étéocle et de Polynice, poème diffus, obscur, boursouflé, et rempli par l'érudition mythologique. Les plus parfaites et les mieux goûtées de ses poésies, celles qui correspondent le mieux à son genre de talent, sont les *Silvae*, au nombre de 32, poésies pleines de talent et de grâce ; elles coulaient comme de source de l'inspiration facile et légère du poète, qui, par contre, avait consacré douze ans à la Thébaïde seule. Ces petits poèmes, distribués en 5 livres, ne traitent que des sujets de circonstance, une naissance, une mort, un départ, la statue équestre de Domitien, etc. ; le mètre est le plus souvent le mètre épique ; mais on y rencontre aussi des vers alcaïques, saphiques et phalèciens (hendécasyllabes) (2).

(1) **Editions de Silius Italicus :** *le texte seulement*, dans la petite collect. C. Tauchnitz, 1834 ; — *avec notes en latin*, collect. Lemaire, 2 vol.

(2) **Editions de Stace :** œuvres complètes, *le texte seule-*

L'épopée didactique trouva de nombreux interprètes; on peut citer : Germanicus, le fils de Drusus, qui traduisit avec assez d'habileté le manuel astronomique d'Aratus de Soli, les *Phaenomena ;* peut-être aussi Caesius Bassus, l'ami de Perse dont il publia les satires ; on lui attribua un poème didactique *de metris.* De l'époque de Néron date en outre l'*Aetna,* poème sur les volcans, en 645 hexamètres très corrects; l'auteur se place à l'égard des mythes en opposition avec les idées populaires, et à un point de vue tout rationaliste ; on attribue ce poème à Lucilius Junior (1), qui fut procurateur impérial en Sicile, et qui nous est connu par sa correspondance avec Sénèque.

---

§ 28

c) LA SATIRE ET LA FABLE

La satire avait à sa disposition dans cette période un terrain fécond et même trop fécond ; mais elle n'osa pas, tant que dura le despotisme impérial, se risquer sur le terrain politique (toutefois Sénèque crut pou-

---

ment, Queck, Leipz., 1854, 2 vol. ; *avec notes en latin,* collect. Lemaire, 4 vol. ; — édition critique de Bährens et Kohlmann.

Sur Stace, lisez D. Nisard, *Poètes latins,* t. I, p. 301-377 et *passim ;* voy. d'ailleurs ce qui est dit plus haut, à la fin de la note sur Lucain.

(1) Cette attribution n'est pas justifiable ; l'auteur de l'*Aetna,* dont le nom demeure inconnu, appartenait à l'époque d'Auguste. Il ne faut pas davantage, avec Scaliger, croire ce poème de Cornélius Sévérus.

On trouve des éditions de l'*Aetna* dans les *poet. latin. minores* de Wernsdorf (reprod. dans la collect. Lemaire) et de Bährens. Parmi les éditions de ce poème seul, la principale est celle de Munro, Cambridge, 1867, *avec un commentaire en anglais.*

voir se permettre de composer l'*Apocolocyntosis* contre l'empereur Claude). Elle dut donc se borner aux sujets littéraires et à certaines questions sociales. Ce n'est qu'à l'époque de Trajan que la satire put jouir, elle aussi, d'une plus grande liberté. Sous l'oppression du despotisme, elle eut presque toujours un ton aigre, dissimulé (Perse, Juvénal) ; Pétrone seul ne se laissa pas troubler dans sa bonne humeur.

Les principaux représentants de la satire furent : Perse (A. Persius Flaccus) (1), né en 34, à Volaterrae, en Etrurie ; il étudia à Rome, particulièrement sous le stoïcien Annaeus Cornutus, et mourut jeune en l'an 62. D'une grande pureté de sentiments, et d'une conduite irréprochable, plein d'enthousiasme pour l'idéal stoïcien de la vertu, en désaccord, par suite, avec l'esprit de son temps, Perse n'avait pas un grand talent poétique et connaissait mal les réalités de la vie. Il écrivit 6 satires, qui ne manquent pas de vigueur, tout au moins la première, où sont exposées les théories poétiques de l'auteur ; mais ce ne sont en général que des dissertations théoriques sur la doctrine stoïcienne (par exemple, sat. IV, sur la connaissance de soi-même ; sat. V, sur la vraie liberté du sage, c'est-à-dire du stoïcien ; sat. VI, sur la vie conforme à la nature). Bien que la concision obscure et l'allure contournée de la phrase, les métaphores prétentieuses, et l'absence fréquente de suite dans les idées le rendent très difficile à comprendre, Perse n'en a pas moins été, à cause de ses tendances mo-

---

(1) Le prénom est *Aules,* et non *Aulus.*

rales, admiré par l'antiquité et étudié tout particulièrement par le moyen-âge (1).

Nous voyons, au contraire, les réalités de la vie exprimées au vif, chez deux autres poètes satiriques, Pétrone et Juvénal. Sénèque le philosophe composa une satire politique, et renouvela la forme de la satire ménippée (voy. § 17) dans son *Ludus de morte Claudii* nommé aussi *Apocolocyntosis*, métamorphose en citrouille : c'est une parodie virulente de l'apothéose de l'imbécile empereur Claude, qui avait exilé Sénèque en Corse en 41. Claude, dans le ciel, doit continuellement jouer aux dés avec un cornet sans fond, de sorte que les dés sortent toujours ; il est ensuite adjugé comme esclave et espion de police, à Caligula, et finalement à Ménandre affranchi d'Eaque ; à ces railleries fait pendant la glorification de Néron.

Le caractère et la forme de la satire ménippée sont encore ceux du roman de mœurs satirique de Pétrone, (Petronius Arbiter) ; sur les 20 livres dont il se composait à l'origine, nous ne possédons plus qu'une suite de fragments, entre autres la *cena Trimalchionis*, description d'un banquet donné dans la mai- d'un parvenu excessivement riche, auquel ses mœurs toutes plébéiennes et son manque absolu de goût et d'éducation font étaler sottement une « *putidissima jactatio* » (§ 73). Le lieu de la scène est l'Italie méridio-

(1) **Editions de Perse** : *avec un apparat critique* O. Jahn (dans le même vol. que Juvénal et Sulpicie), Berlin, 1868 : — *le texte seulement*, C. F. Hermann, Leipz , Teubn. 1872.

Avec notes, traduction et commentaire en anglais, Coningpon et Nettleship, 2e édit. Oxford, Clarendon press. 1874.

Voy. *Les moralistes sous l'empire romain* de C. Martha, p. 101-154 (*Un poète Stoïcien*) ; — les *Poètes latins* de D. Nisard, t. I, p. 233-298.

nale ; le récit est placé dans la bouche de différents personnages, entre autres de l'affranchi Encolpius ; le langage varie suivant le degré d'éducation de celui qui a la parole. L'ouvrage fourmille de crudités souvent fort grossières ; il est néanmoins plein d'esprit et de sel, et d'un extrême intérêt pour la connaissance des mœurs et des conditions sociales de l'époque, aussi bien que du langage de la conversation, surtout parmi le peuple. Quant à décider si l'auteur est bien le même que le C. Petronius qui fut, d'après Tacite, Ann. XVI, 17, sqq. le confident et le maître de plaisir de l'empereur Néron, mais que ce dernier força à se donner la mort en 66 ap. J.-C., le portrait que fait Tacite de ce C. Petronius rend cette opinion assez vraisemblable ; toutefois elle est moins sûre que la date de l'ouvrage, que l'on doit placer à l'époque de Néron (1).

Le poète satirique le plus important de cette période est Juvénal (Dec. Junius Juvenalis), né à Aquinum, vers l'an 50 (?). Il étudia la rhétorique à Rome, fut quelque temps avocat, et sous Domitien fut envoyé en Bretagne comme *tribunus militum* ; il fut exilé dans un âge avancé (probablement sous Hadrien), mais on ne sait si c'est en Egypte ou en Bretagne (2) ; cet exil paraît avoir eu pour cause une

(1). **Édition de Pétrone** : *avec notes critiques en latin*, Franc. Bücheler, Berlin, Weidm., 3e édit., 1883.

Voy., sur Pétrone, G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, p. 232-287 ; — A. Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité*, p. 404, sq.

(2) Je le crois bien, puisque, malgré la tradition aveuglément admise, Juvénal n'a jamais été exilé, comme J. A. Hild vient de le démontrer dans une série d'articles du *Bulletin mensuel de la faculté de Poitiers* (année 1883, p. 170, sqq. ; année 1884, p. 14, sqq. ; 267, sqq. ; 322, sqq.) (réunis en brochure chez Leroux, Paris, 1884). Il ressort de ce remarquable

allusion de la satire VII, 90, à un favori de l'emereur; il est probable que Juvénal mourut en exil. Nous avons de Juvénal 16 satires en 5 livres, qui se succèdent suivant la date de leur composition. Bien qu'elles aient été écrites sous le rège de Trajan et d'Hadrien, elles ont presque toujours pour sujet, du moins quand elles ne traitent pas de l'humanité en général, l'état de la société romaine sous le règne de Domitien. La satire de Juvénal est un effet du gouvernement de terreur de Domitien ; le poète nous fait lui-même connaitre, I, 89, sa disposition d'esprit : *facit indignatio versum* ; c'est son indignation qui le fait poète. Par suite de ce qu'il a vu et éprouvé, il est pessimiste dans ses vues sur l'humanité, nihiliste à l'égard des idées religieuses ; comme peintre de mœurs et poète, il atteint un réalisme qu'il pousse même à l'extrême. La société dépravée de l'époque, société qui étalait orgueilleusement sa corruption, est montrée par Juvénal dans tous les plus hideux détails, par exemple et surtout dans la sixième satire, tableau des mœurs féminines à Rome. Le ton des satires est oratoire et pathétique ; elles accueillent jusqu'à des faits scandaleux et révoltants ; le style est presque toujours énergique et d'un intérêt saisissant, mais aussi quelquefois presque inintelligible. Les dernières satires sont écrites sur un ton moins vif et moins passionné que les premières, par suite de l'âge avancé du poète ; une critique mal fondée et insoutenable (celle d'O. Ribbeck)

travail, destiné à renouveler sur plus d'un point la critique biographique et littéraire, que Juvénal n'était ni fils d'affranchi, ni pauvre ; qu'il n'y a aucune raison de croire qu'on l'ait jamais exilé, qu'en réalité il a été pourvu d'honneurs, et qu'il faut décidément renoncer au Juvénal de fantaisie si haut vanté par tant de gens qui ne l'ont pas lu.

a révoqué en doute l'authenticité des satires X, XII-XV, et de quelques passages des autres (1). Les satires les plus intéressantes sont : I, motifs qui ont engagé le poète à écrire ; III, désagréments du séjour de Rome ; IV, anecdote du temps de Domitien ; V, misère des clients ; VII, sur la situation des gens de lettres (édit. classique des Sat. 3-5, par C. L. Roth) (2).

La Fable, que Sénèque, consolat. ad Polyb. 8, 27, traitait encore de *intemptatum romanis ingeniis opus*, devint pour la première fois un genre poétique proprement dit avec Phèdre ; tout ce qu'on sait sur cet auteur c'est qu'il était originaire de Piérie, qu'il vint à Rome comme esclave, qu'il fut affranchi par Auguste et persécuté sous Tibère pour quelques vers renfermant des allusions désagréables. Ses fables, au nombre de 92, en 5 livres, ont pour acteurs des animaux et sont pour la plupart imitées d'Esope ; le vers est le trimètre iambique ; elles renferment quelques anecdotes et tendent au perfectionnement moral du lecteur ; néanmoins le ton en est assez gai (cf. prolog. du liv. I : *duplex libelli dos est : quod risum movet,*

(1) L'édition du Juvénal de O. Ribbeck est de 1869, Leipzig, collect. Bernhard Tauchnitz. — M. Bender s'exprime avec un peu trop de rigueur au sujet de cette tentative : sans donner gain de cause aux témérités de M. Ribbeck, il n'est pas défendu de croire que, dans les satires qui portent le nom de Juvénal, on ait affaire à deux poètes différents; tout au moins se trouve-t-on en présence de phases très distinctes, et souvent opposées, d'un même talent.

(2) **Editions de Juvénal :** *avec un apparat critique en latin*, O. Jahn (dans le même vol. Perse et Sulpicie) Berlin, 1868 ; *le texte seulement*, avec la satire de Sulpicie, C. F. Hermann, Leipz. 1873.

Avec notes en allemand, A. Weidner, Leipz. Teubn. 1873.

Lisez G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, p. 320-361 ; — D. Nisard, *Poètes latins*, t. II, p. 8 — 81 ; — J. A. Hild, *Juvénal, notes biographiques*, Paris, 1884.

Traduction E. Despois, 2ᵉ édit., 1873, Paris.

Et quod prudenti vitam consilio monet). Elles sont généralement correctes au point de vue métrique, et écrites dans un style facile, mais manquant quelquefois de pureté (surtout dans les derniers livres). Il est douteux que les fables contenues dans l'appendice remontent jusqu'à Phèdre (édit. class. de Siebelis. Eckstein, Raschig-Richter, Nauck, Eichert (1).

---

§ 29

d) LA POÉSIE LYRIQUE ET L'ÉPIGRAMME

La poésie lyrique ne fut représentée durant cette période par aucune œuvre littéraire importante, bien que ce fût alors une occupation très ordinaire de composer des poèmes lyriqnes sur une mesure et un modèle fixés ; bien des gens même regardaient comme un devoir de produire de temps en temps, parfois même tous les jours, quelque pièce de vers. Quintilien (X, 1, 96), cite comme poète lyrique Caesius Bassus, l'ami de Perse (cf. § 27). On doit nommer parmi les meilleures poésies lyriques de l'époque les *Silvae* de Stace (cf. § 27). Arruntius Stella, ami de Stace, composa des pièces érotiques, ainsi que Sulpicia, femme de Calenus, à laquelle on attribue également une satire, qui fut d'ailleurs écrite probablement plus tard. Cette satire est ordinairement imprimée à la suite des œuvres d'Ausone ou de Juvénal.

Au contraire, l'Epigramme fut traitée avec un arte

---

(1) **Editions de Phèdre :** L. Müller, Leipz., *le text seulement*, 1873 ; — grande édition *annotée en latin*, par le même, 1877.

accompli par Martial (M. Valerius Martialis). Né à Bilbilis, en Espagne, vers l'an 40 ap. J.-C., Martial vécut la plupart du temps à Rome, dans une situation assez précaire, bien que ses flatteries l'aient fait honorer par Domitien du *jus trium liberorum* et du tribunat ; vers 98, il retourna à Bilbilis, où une *domina* Marcella lui fit, par admiration pour ses vers, don d'une propriété ; il mourut probablement, vers 102. Ses épigrammes, au nombre de 1555, sont réparties en 14 livres, auxquels se joint un *liber spectaculorum ;* ce sont tantôt de simples épigraphes pour des cadeaux de saturnales (particulièrement les livres XIII, *xenia,* XIV, *apophoreta*), tantôt des épigrammes proprement dites se terminant par une pointe calculée et visant à l'effet ; elles sont écrites en vers élégiaques, phaléciens et choliambiques. Martial possédait un talent remarquable pour saisir en chaque chose ce qui était ridicule et piquant, comme ce qui était vulgaire, obscène et repoussant ; il renfermait dans chacun de ces petits poèmes un esprit intarissable et des traits d'une surprenante ironie. « Bien peu de poètes, disait Lessing en parlant de Martial, ont écrit autant d'épigrammes, et aucun, sur un aussi grand nombre, n'en a composé autant qui fussent bonnes, et autant qui fussent excellentes. » Mais pour le lecteur qui se respecte, le plaisir est souvent gâté par les sentiments de bassesse et de servilité avec lesquels Martial célèbre ses protecteurs et les glorifie, Domitien surtout ; sentiments que ne saurait justifier la situation misérable du poète. On ne peut souffrir non plus le sang-froid avec lequel il outrage le sens moral de plein gré, et sans trouver d'excuse suffisante dans le désir de s'accommoder au goût du public, dans les exigences

et les prédilections de ses protecteurs, dans l'exemple d'autres poètes, et enfin dans une conduite personnelle irréprochable (1).

§ 30

2. — LA PROSE

a) L'HISTOIRE

Il était impossible, durant ce siècle de despotisme, de concevoir et de raconter avec indépendance l'histoire de l'époque présente et de celle qui remontait jusqu'à la chute de la république; en effet, d'une part, on flattait sans pudeur; de l'autre, on exécrait ceux qui tenaient le pouvoir (*libidine assentandi, vel odio adversus dominantes*, Tacit., hist. I, 1). Il ne put y avoir d'historiens indépendants dans leur pensée et dans leurs œuvres sous la dynastie julienne et sous Domitien. A. Cremutius Cordus fut forcé, sous Tibère, de se donner lui-même la mort; ses Annales, qui traitaient avec indépendance des derniers temps de la république, furent brûlées par l'ordre d'un sénat sans volonté, mais n'en furent pas moins lues et répandues, cf. Tac. ann. IV, 34, sq. L'histoire des événements contemporains fut, la plupart du temps, racontée par les princes régnants eux-mêmes: à l'exemple d'Auguste, Tibère, Claude, sa femme la seconde Agrippine, et plus tard Vespasien,

(1) **Editions de Martial**: F. G. Schneidewin, *le texte seulement*, Leipz. 1871. — Epigrammata selecta *avec notes en anglais* Paley et Stone, Londres, 1868.
Voy. D. Nisard, *Poètes latins*, t. I, p. 388 — 471.

écrivirent des mémoires (*commentarii*). Sous Tibère, Aufidius Bassus écrivit une histoire de la guerre civile et de la guerre contre les Germains; il eut pour continuateur Pline l'ancien, qui composa 20 livres *bellorum germaniae*, et 31 livres *a fine Aufidii Bassi*. Fabius Rusticus, qui paraît avoir été encore vivant en 108, et Cluvius Rufus (vers l'an 70), écrivirent également l'histoire de leur temps (41-69). Toutes ces œuvres sont perdues. Par contre, celles des écrivains suivants nous sont parvenues: Vellejus Paterculus, tribun militaire depuis l'an 1 ap. J.-C., servit en Germanie sous les ordres de Tibère, et fut nommé questeur sur la recommandation de ce dernier. Il écrivit un ouvrage qui avait pour titre *historiae romanae ad M. Vicinium consulem libri II* (M. Vicinius, consul de l'an 30); le début du premier livre, qui servait d'introduction, est perdu, de même, la partie qui s'étend de l'enlèvement des Sabines à la guerre contre Persée de Macédoine. Vellejus Paterculus commence par l'histoire primitive, qu'il traite d'une façon très sommaire, en s'attachant surtout à suivre l'ordre chronologique; le récit se développe ensuite de plus en plus et se termine par une glorification impudente de Tibère, écrite avec une ennuyeuse prolixité. Les recherches de l'auteur sont superficielles; il conçoit et traite son sujet en amateur et à un point de vue personnel; il concentre son intérêt plutôt sur les personnes que sur les choses, surtout quand il vient à parler de ses chefs. Le style est recherché, souvent d'une enflure de mauvais goût qui s'élève jusqu'au ton du panégyrique. Mais, en même temps, l'œuvre témoigne d'un jugement sain, et offre quelques portraits

de caractères vigoureusement tracés (par ex. ceux de C. Marius, II, 11 ; de Mithridate roi de Pont II, 18 ; de Pompée II, 29 ; de Caton d'Utique. II, 35 ; — de César, II, 41, etc.) (1).

Valère-Maxime (V a l e r i u s M a x i m u s) est moins un historien, qu'un compilateur d'anecdotes et de notices ; il écrivit sous Tibère *factorum et dictorum memorabilium libri IX* (dont nous possédons aussi deux extraits du 5e et du 7e siècle) ; c'était, probablement, une collection d'exemples, composée à l'usage des rhéteurs dans un but intéressé. Les exemples, fournis soit par l'histoire romaine, soit par l'histoire étrangère, sont rangés et classés d'après divers titres (par ex. *de religione, de miraculis,* suivant les différentes vertus, les différents vices, etc.) Le tout est traité sans jugement et sans goût, souvent d'une façon tout-à-fait niaise et enfantine ; le style est presque toujours d'une prétention ridicule et pathétique hors de propos : on rencontre de temps en temps des flatteries éhontées à l'adresse de la famille impériale. Tout au plus pourrait-on accorder quelque valeur à cette œuvre à cause des faits qu'elle nous transmet ; mais elle sent trop la rhétorique, et la critique en est trop absente, pour que l'historien puisse y ajouter foi sans plus ample examen (2).

Quinte-Curce (C u r t i u s R u f u s), qui était probablement un rhéteur, vivait, suivant l'opinion générale

(1) **Editions de Vellejus Paterculus** : *avec un apparat critique*, C. Halm, Leipz. Teubn. 1876 ; — *avec notes en latin*, coll. Lemaire.

(2) **Editions de Valère Maxime** : *avec un apparat critique, et les abrégés de Julius Paris et de Januarius Nepotianus* ; C. Halm, Leipz. 1865 ; — *avec notes en latin,* coll. Lemaire, 3 vol.

ralement admise aujourd'hui, au début du règne de Claude, auquel s'appliquent très exactement les passages X, 9, 3-6 ; d'autres le font vivre sous Auguste, ou sous Vespasien. Il écrivit *historiae Alexandri Magni libri X*, dont nous ne possédons plus les livres I et II ; dans cette œuvre, il s'attache à suivre scrupuleusement les sources qu'il avait à sa disposition, surtout l'alexandrin Clitarque. Quinte-Curce paraît avoir peu de sens historique ; il ne comprend à peu près rien à l'art militaire : il ne fait ressortir que les succès d'Alexandre : il semble méconnaître son importance comme homme d'état. Le livre avait pour but de fournir une lecture intéressante : aussi l'auteur s'arrête complaisamment sur le merveilleux, sur l'extraordinaire, sur tout ce qui éveille l'imagination.

Quant au style, on y retrouve une imitation manifeste du vocabulaire et de la phrase de Tite-Live ; toutefois la période de Tite-Live est ordinairement remplacée par des phrases courtes, asyndétiques, où domine une certaine couleur poétique, conforme aux exigences du goût de l'époque. Du reste, Q. Curce s'entend à grouper les faits d'une manière dramatique et à peindre en vue de l'effet ; les harangues, par exemple sont écrites avec soin, et sur un ton oratoire (édit. class de Mützell, C. G. Zumpt, Vogel) (1).

Tous les historiens de cette époque, aussi bien que

(1) **Editions de Quinte-Curce** : *avec notes explicatives en français, remarques grammaticales, dictionnaire historique et géographique*, S. Dosson, Paris, 1882 ; — édition critique H e d i c k e, Berlin, 1867 ; — *le texte seulement*, Th. V o g e l, Leipz., 1880.
Sur Q. Curce, romancier, lisez Chassang, *Histoire du roman dans l'Antiquité*, p. 313-319.

de l'époque précédente, sont surpassés par Tacite (Cornelius Tacitus), né probablement en l'an 54, au plus tard, d'une famille considérable. On le fait naître à Interamna, en Ombrie (aujourd'hui Terni), en s'appuyant sur ce fait que l'empereur Tacite, qui fit recueillir les œuvres de l'historien, était originaire du même lieu ; mais le fait que la cité de Terni lui fit élever une statue en 1514, ne prouve pas du tout que Tacite y soit né réellement. Il étudia la rhétorique à Rome sous M. Aper, Julius Secundus, peut-être aussi sous Quintilien, épousa, en 78, la fille de Julius Agricola, et fut revêtu des magistratures ordinaires jusqu'à la préture sous Vespasien, Titus et Domitien. Il resta absent de Rome (comme légat ?) pendant les années 90 et suivantes, fut consul en 97 sous Nerva, et mourut probablement au début du règne d'Hadrien.

Voici la liste de ses écrits par ordre chronologique :

1) *Dialogue « de oratoribus »* dialogue, placé en 75, ayant pour sujet le déclin de l'éloquence sous l'empire ; les interlocuteurs sont Curiatius Maternus, M. Aper, Julius Secundus et Vipstanus Messala. L'ouvrage fut écrit sous Domitien ; l'ampleur, l'abondance du style, qui est imité de Cicéron, ont engagé beaucoup de savants à l'attribuer à différents écrivains, autres que Tacite ; toutefois, l'esprit général du dialogue accuse incontestablement la main de l'historien.

2) *De vita et moribus Julii Agricolae*, ouvrage composé en 97 ou 98 ; c'est une biographie du beau-père de Tacite, qui fut de 78 à 85 gouverneur de la Bretagne, et qui, en dépit de ses glorieuses actions, fut rappelé par le soupçonneux Domitien, et mourut en

93, sans doute empoisonné. *Agricola* n'est pas une *laudatio* proprement dite ; c'est, sous la forme d'un développement de rhétorique, une œuvre de souvenir et de piété filiale.

3) *Germania* (ou *de situ, moribus et populis Germaniae*), composée probablement en 98 : c'est avant tout une étude monographique, destinée à une œuvre historique plus considérable, et qui était peut-être, (si Tacite fut envoyé comme légat en Germanie), fondée en partie sur une observation personnelle. L'auteur, en face de la corruption des mœurs romaines, nous montre, dans une lumière idéale, l'indépendance, la simplicité et la moralité des Germains ; peut-être même devrait-on, avant tout, voir au fond de l'ouvrage une tendance morale et satirique. La première partie, ch. 1-27, traite *in commune de omnium Germanorum origine ac moribus*; la seconde, ch. 28-46, des différents peuples, suivant leur position géographique. Cet ouvrage est dans la littérature ancienne, la source principale que nous possédions pour connaître les anciens Germains.

4) *Historiae*, en 14 livres à l'origine ; nous n'avons plus que les livres 1-4, et une partie du 5e. L'ouvrage racontait l'histoire de l'époque qui s'étend de Galba à la mort de Domitien, 69-96 ; ce qui nous reste embrasse l'année 69 et une partie de 70. Un des morceaux les plus intéressants est l'excursus sur la Palestine et sur les Juifs. Les *historiae* furent composées sous Trajan.

5) *Annales* (plus exactement : *ab excessu divi Augusti liber*), en 16 livres, dont nous ne possédons que les livres 1-4, 12-15, et des fragments des livres 5, 6, 11, 16. C'était une histoire de la dynastie julienne

depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, à laquelle faisaient suite les *historiae*. Il nous manque les années 29-31, 37-47 (entre autres, par conséquent, le règne de Caligula tout entier), et 66-68. L'ouvrage fut composé entre 115 et 117. L'ordre suivi est, en principe, l'ordre chronologique ; cependant les événements analogues de plusieurs années sont souvent réunis dans le récit.

Tacite ne mit pas à exécution le projet qu'il avait formé d'écrire l'histoire de l'époque d'Auguste, puis de celle de Nerva et de Trajan.

Tacite compose d'après une étude sérieuse et complète des sources. C'étaient soit les traditions orales, soit les documents et les écrits anciens, tels que les *acta diurna* et les *acta senatus*, les différents mémoires, comme ceux de la seconde Agrippine, les œuvres historiques de Cluvius Rufus, de Pline l'ancien, etc. Il s'efforce d'écrire avec une critique sérieuse et impartiale (*sine ira et studio*, Ann. I. 1. — avec une *fides incorrupta*, hist. I. 1) ; mais ses opinions politiques sont nettement marquées dès le début. Le gouvernement du sénat, durant la belle époque de la république, lui apparait comme un idéal : le gouvernement impérial est un mal nécessaire. Aussi, en politique, est-il partisan décidé de l'aristocratie, et admirateur de la république. Il fait, quoique à regret, des concessions à la triste réalité de son temps ; il s'y résigne, mais il ne s'incline qu'à contre-cœur devant la nécessité. Toutefois, le despotisme impérial, surtout celui d'un Domitien, dont la défiance sanguinaire s'attaqua aux propres parents de Tacite, aigrit l'historien si profondément, que, dans le règne même de Nerva, ce n'est qu'à regret qu'il reconnaît enfin l'union de la

libertas et du *principatus*. Aussi, dans tout ce qu'il écrit, perce cette amère disposition d'âme qui le fait douter même de la Providence divine et qui lui inspire parfois des jugements d'une partialité et d'une sévérité injustes. C'est là ce qui a conduit certains écrivains modernes, comme Ad. Stahr entre autres, à émettre sur Tacite des opinions plus partiales encore et nullement justifiées et à nous le présenter comme un historien de parti, sans critique, rempli de préventions, malveillant même et dénaturant à dessein les faits, qui aurait, avec une aigreur aristocratique, falsifié sciemment l'histoire, surtout pour le règne de Tibère.

En général, Tacite s'efforce sérieusement de donner des événements un récit vraiment exact, en recherchant et exposant les *causae* et *rationes*, les causes intrinsèques et extrinsèques, et le principe de chaque chose ; aussi fait-il preuve d'un talent sans égal dans l'analyse des sentiments et dans la peinture des caractères (voy. avant tout l'histoire de Tibère, Ann. I-VI). Tacite ne semble pas avoir en philosophie d'opinions bien nettes et se rattachant à un système quelconque ; ses idées religieuses ne sont ni bien fixées, ni même conséquentes avec elles-mêmes ; parfois, en présence du spectacle qu'il a sous les yeux, il est disposé à rejeter toute idée d'une Providence divine dans le gouvernement du monde ; et même assez souvent, il se laisse aller à des opinions fatalistes, tout en cherchant des déterminations psychologiques, et en faisant un exposé raisonné des événements. — Le style de Tacite est encore empreint d'un cachet cicéronien dans son premier écrit (le *dialogus*) ; dans le second et le troisième (l'*Agricola* et la *Germania*), il

rappelle manifestement Salluste; dans le quatrième et le cinquième (les Histoires et Annales), il atteint une originalité bien caractérisée; il est plein de gravité, de noblesse, de modestie (σεμνός), d'une certaine pompe aristocratique; jamais il ne se laisse aller au ton passionné; il est riche en pensées, et d'une concision pleine d'idées, qui excite vivement l'imagination. Tacite évite toujours le commun et le trivial, et il se plait aux tournures inusitées (1).

(Edit. class. du texte seul : C. Halm et O. Nipperdey; — avec comment. : l'*Agricola*, par Tücking, Dräger; la — *Germania*, par Tücking, Schweizer-Sidler, Holtzmann-Holder; — les *Historiae*, par Heraeus; — les *Annales*, par Nipperdey et Dräger).

---

(1) **Editions de Tacite** : œuvres complètes, *le texte seulement*, C. Halm, Leipz., 2 vol., 1871-72; *avec notes en latin*, F. Dübner, Paris, 1845.

Les Histoires et les Annales, *avec notes en français, introduction, index*, Emile Person, Paris, 1880-83.

Les Annales, Emile Jacob, grande édition *avec commentaire critique, philologique, explicatif en français*, Paris, 2 vol.

Petite édition du même *avec notes en français*, 1879.

Dialogue des orateurs : édition critique, E. Bährens, Leipz., 1881; *avec notes en allemand*, G. Andresen, Leipz.

Germania, *le texte seulement*, A. Holder, Fribourg, 1882; *avec notes en allemand* Schweider-Sidler, Halle, 2e édit. 1874.

Agricola *avec notes en allemand*, A. Dräger, Leipz., 2e édit.

— *Grammaire et style de Tacite*, J. Gantrelle, Paris, 2e édition; on trouvera dans la préface de ce livre l'indication de travaux savants sur la langue et les usages de Tacite; notez surtout ceux de Dräger.

Au point de vue moral et littéraire, voy. D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, p. 255-306; — G. Boissier, *L'opposition sous les Césars*, p. 303-320.

§ 31

b) L'ÉLOQUENCE

Il ne manqua pas, à l'époque qui nous occupe, d'hommes instruits dans l'art oratoire, qui se livrèrent à la littérature et publièrent des discours; mais l'éloquence ne trouva ni la liberté, ni l'occasion, ni le courage et les dispositions d'esprit qu'il lui eût fallu pour se produire librement et en public. Elle se réfugia, sans oser jamais en sortir, dans les tribunaux des centumvirs (tribunaux civils), qui n'avaient rien à faire avec la politique, et dans le sénat; aussi tomba-t-elle dans une décadence de plus en plus complète (sur cette décadence, qui était liée étroitement à l'évolution politique, et sur l'opposition de la nouvelle et de l'ancienne éloquence, voy. Tacite, *dial. orat.*). Mais en même temps se multiplièrent les exercices oratoires dans les écoles, exercices où l'on n'accordait de valeur qu'à la forme, à l'expression et au style, aux tournures ingénieuses et élégantes, aux pensées subtiles et spirituelles, aux descriptions et aux antithèses en un mot à tout ce qui pouvait frapper l'esprit et produire un effet momentané. On peut juger du sujet et des tendances de toute cette rhétorique par l'ouvrage, si intéressant pour l'histoire de l'éloquence, de Sénèque le rhéteur. Ce Sénèque, Annaeus Seneca, père de Sénèque le philosophe, était originaire de Cordoue, en Espagne, et vécut à peu près de l'an 54 av. J.-C. jusqu'à l'an 40 de l'ère chrétienne, la plupart du temps à Rome. L'ouvrage, intitulé : *Oratorum et rhetorum sententiae, divisiones, colores*, et composé par Sénèque peu de temps avant sa mort sur la demande de son fils, comprenait 10 livres de

Controversiae (dont nous possédons la moitié environ en entier, et le reste dans un abrégé composé plus tard), et 1 livre de *Suasoriae* ; ce sont des exercices d'école suivis de leur développement. L'auteur, plein de confiance en sa mémoire extraordinaire, entreprit cet ouvrage avec plaisir ; mais il éprouva bientôt, en y travaillant, un ennui qui est une preuve de son bon sens (1).

Le rhéteur le plus important de cette période fut Quintilien (M. Fabius Quintilianus), né à Calagurris, en Espagne, probablement du temps de Tibère. Il fut le premier professeur d'éloquence entretenu à Rome aux frais du trésor et conserva sa charge pendant vingt ans ; Domitien le choisit pour précepteur de ses petits-neveux ; il reçut les honneurs du consulat et mourut vers l'an 98. Quintilien était un homme de sentiments nobles et bienveillants, d'une vaste érudition, et d'un jugement calme et éclairé. De ses écrits, il nous reste l'ouvrage qu'il composa après avoir renoncé à sa charge de professeur public, l'*institutio oratoria*, en 12 livres, guide complet pour l'étude de l'éloquence. L'auteur oppose au goût corrompu de son temps (surtout de Sénèque le philosophe) et présente comme modèles, les anciens, d'abord Cicéron, le type de l'orateur parfait. Le livre I traite des études grammaticales préliminaires, le l. II, des éléments et de l'essence de la rhétorique ; les livres III-VII, de l'invention et de la disposition ; — les l. VIII-XI, de l'élocution, de la mémoire et de la prononciation ; le l. XII présente le type de l'orateur

(1) **Edition de Sénèque le rhéteur** : Ad. Kiessling, édition critique, Leipz., 1872.

accompli. Le dixième livre est d'un intérêt particulier en ce qu'il renferme, sous forme de parallèle, une revue et un examen critique des poètes et des écrivains grecs et romains les plus importants (édit. du liv. X, avec comment. par Bonnell et par Krüger) (1).

Un des élèves les plus instruits de Quintilien fut C. Plinius Caecilius Secundus, connu habituellement sous le nom de Pline le Jeune, né à *Novum Comum* (Côme), en 62 ; consul en 100, gouverneur de Bithynie en 111-112, il mourut sans doute peu après son retour à Rome. Pline était un avocat très recherché ; de ses discours, nous possédons encore le *panégyrique* qu'il adressa à Trajan pour le remercier de sa nomination au consulat, discours gâté par des louanges exagérées, par une emphase étudiée, et aussi par une ennuyeuse rhétorique. On trouve beaucoup plus d'attrait et d'intérêt dans ses *Epistulae* (en 9 livres, auxquels se joint sa correspondance avec Trajan), qu'il écrivit de 96 à 109, puis en 111 et sqq., dans l'intention de les livrer à la publicité, et qu'il publia en effet par la suite. Ces lettres, précisément parce que l'auteur avait en vue leur publication, ne produisent pas sur nous l'impression vivante que nous éprouvons à la lecture de celles de Cicéron ; à leur forme monotone et étudiée, on reconnaît qu'elles ne sont pas l'expression toute simple des sentiments de l'auteur. Elles nous offrent néanmoins un tableau précieux de l'époque, plein de renseignements, surtout sur

(1) **Editions de Quintilien** : œuvres complètes, *le texte seulement*, Ed. Bonnell, 2 vol., Leipz., 1869-72.
Le livre X, *avec notes en français, introduction, index, etc.* J. A. Hild, Paris, 1885 ; — *avec remarques grammaticales, notes, dictionnaires des noms propres*, S. Dosson, Paris, 1884.

les occupations littéraires souvent stériles de ce temps ; elles nous montrent Pline sous les traits d'un esprit sans originalité, il est vrai, et en même temps vain et pédant, mais aussi bienveillant, humain jusqu'à la faiblesse, avide de s'instruire, s'intéressant à tout, aspirant sincèrement au bien et au beau. Un livre séparé comprend la correspondance de Trajan et de Pline pendant le temps que ce dernier gouverna la Bithynie ; dans ce livre, les lettres qui ont rapport à la manière dont les chrétiens étaient traités, 96 et 97, sont particulièrement précieuses (voy. VI, 16, la description de l'éruption du Vésuve, qui eut lieu en 79) (1).

Sur Tacite, auteur du dial. des or., voy. § 30.

---

§ 32

c) LA PHILOSOPHIE

Ceux qui s'adonnèrent à la philosophie ne furent pas non plus rares à cette époque ; mais la plupart étaient des amateurs, n'ayant ni science solide, ni système raisonné. Tout d'abord le stoïcisme en attira un grand nombre, surtout parmi ceux qui faisaient de l'opposition politique, comme Paetus Thraséa, Lucain, Perse, Helvidius Priscus, etc. Toutefois, ces philosophes n'étaient pas exempts d'un certain désir d'exa-

(1) **Editions de Pline le jeune :** œuvres complètes, *le texte seulement*, H. Keil, Leipz. 1873.
Choix de lettres, *avec notes en français, remarques sur la langue et le style, introduction, index*, A. Waltz, Paris, 1883.
— Mommsen, *Etude sur Pline le jeune*, trad. en français par C. Morel, Paris, 1873.

gération et d'ostentation, comme leur conduite extérieure le témoigna parfois. Le grand nombre de philosophes grecs qui avaient envahi Rome discrédita la philosophie et provoqua les décrets de Vespasien et de Domitien qui les chassèrent d'Italie. Parmi les écrivains philosophes, le plus remarquable de beaucoup fut L. Annaeus Seneca, né vers l'an 4 de l'ère chrétienne, à Cordoue en Espagne, et fils de Sénèque le rhéteur (voy. § 31). Elevé à Rome et devenu sénateur, il fut, sur les instances de Messaline, exilé en Corse, par Claude, en l'année 41 ; l'intercession d'Agrippa le fit rappeler en 49 ; il fut précepteur de Néron, puis consul en 57 ; en 65, accusé d'avoir pris part à la conjuration de Pison, il fut forcé par Néron de se donner la mort (il s'ouvrit les veines au bain). Sénèque n'eut pas toujours une vie bien conforme aux préceptes du Portique, dont il se donnait pour disciple : il accumula des richesses colossales ; il fut indulgent à l'excès pour les vices de Néron, peut-être à vrai dire par nécessité et pour prévenir de plus grands maux ; il justifia le meurtre d'Agrippine. Dans ses écrits comme dans sa vie, Sénèque n'est pas toujours exempt de frivolité ni de recherche de l'effet ; toutefois il cherche à produire, autant que possible, une impression salutaire, et déploie un talent extrêmement varié, une abondance de pensées extraordinaire, un don d'observation pénétrante, un sens pratique qui sait garder la mesure et éviter les exagérations du stoïcisme ; mais d'autre part, il s'élève, dans ses idées morales, à une hauteur de vues étonnante, qui dépasse son siècle et son entourage ; il devance ainsi son époque ; en même temps, il dépouille les idées étroites de l'esprit romain, et conçoit l'humanité indépendante

des nations. Tout ceci explique la tradition chrétienne qui en fait un chrétien et un ami de l'apôtre saint Paul. Le style de Sénèque est l'inverse de celui de Cicéron ; Quintilien le caractérise, X, I, 129, comme *abundans dulcibus vitiis ;* Caligula (Suétone, Calig. 53) fait à son sujet une comparaison heureuse, « *arena sine calce* ». Ce style, conforme au goût du temps, est précieux et recherché ; il procède ordinairement par phrases courtes, sans liaison, remplies de paradoxes et d'antithèses piquantes ; les pensées sont toujours exprimées d'une manière neuve et ingénieuse, mais leur variété même devient vite fatigante. Les écrits de Sénèque (conservés seulement en partie), sont, les uns en vers (les trag., § 26, des passages de l'*Apocolok.*, § 28), les autres en prose ; ces derniers à leur tour sont, soit des ouvrages sur les sciences naturelles (les *Naturales quaestiones*, en 3 livres, qui servirent au moyen-âge de manuel de physique), soit des traités de morale (par ex. *de ira*, 3 livres, *de beneficiis*, 7 livres, plusieurs *consolationes : — de tranquillitate animi*, etc.). Ce que Sénèque a laissé de plus intéressant ce sont 124 *Epistulae ad Lucilium* (sur Lucilius, voy. § 27, à la fin), écrites en vue de la publicité : petits traités de morale populaire qui renferment une foule d'observations remarquables et de règles de conduite. Il s'y trouve aussi beaucoup de traits caractéristiques de la vie de l'époque. Une correspondance avec saint Paul (14 lettres), que lui attribuait déjà un des pères de l'Eglise, saint Jérôme (vers l'an 400), est apocryphe, mais elle repose sur ce fait avéré que, souvent, les

idées morales de Sénèque concordent d'une manière surprenante avec les idées chrétiennes (1).

---

§ 33

d) GENRES DIVERS

Voici quels furent, dans les genres spéciaux, les principaux écrivains de l'époque :

Dans la jurisprudence, à Capito (voy. § 24) se rattacha Masurius Sabinus (de Tibère à Néron, auteur d'une œuvre fort commentée, *juris civilis libri III*), et à Labéon, Sempronius Proculus, qui vécut un peu plus tard. Ces deux hommes créèrent les deux écoles connues habituellement sous les noms d'école des *Sabiniens* (ou des *Cassiens*, de Cassius Longinus, élève de Sabinus) et école des *Proculéiens*. L'une et l'autre eurent des représentants littéraires distingués.

La science du langage, en même temps que la rhétorique), fut de plus en plus étudiée. Quelques empereurs s'y intéressèrent vivement : Claude méditait une réforme de l'alphabet ; il essaya d'introduire trois lettres nouvelles (Ⅎ = v consonne, Ↄ antisigma remplaçant *bs* et *ps*, Ⱶ pour le son intermédiaire entre *i* et *u*) ; Vespasien nomma Quintilien professeur de grammaire. Les principaux grammairiens et commentateurs de cette époque sont :

---

(1) **Editions de Sénèque le philosophe :** œuvres complètes (prose), *le texte seulement*, Fr. Haase Leipz. 3 vol., 1871-73 — (pour les tragédies, voy. plus haut paragr. 26) ; — *avec un commentaire en latin*, C. R. Fickert, Leipz. 1842-45, 3 vol.
Voy. C. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, p. 1-100.

Q. Remmius Palaemo, de Vicence, qui vivait sous le règne de Claude, auteur d'une grammaire fort répandue; Q. Asconius Pedianus (1) qui écrivit sous Claude, sous Néron et sous Vespasien ; nous possédons de lui, sur cinq discours de Cicéron, entre autres sur le *pro Milone*, des commentaires pleins de renseignements mais qui ne subsistent plus en entier; M. Valerius Probus, de Béryte, qui vivait vers l'an 60, et qui appliqua la critique à l'étude des écrivains, et spécialement des poètes classiques de Rome; sous Domitien, Aemilius Asper; sous Trajan, Flavius Caper et Velius Longus; de l'un et de l'autre il nous reste un traité *de orthographia*; etc. (2).

Dans les sciences mathématiques, les écrivains les plus importants sont les arpenteurs, *agrimensores* ou *gromatici* (de *groma* = bâton d'arpenteur), et parmi ces derniers, deux spécialistes distingués : Sex. Julius Frontinus, né vers l'an 40 ; il fut deux fois consul, alla comme général en Gaule, en Bretagne, et en Germanie, fut nommé en 97 *curator aquarum*, et mourut vers 103 ; de son traité d'arpentage nous ne possédons que des extraits. Il écrivit, lorsqu'il était *curator aquarum*, un traité *de aquis urbis Romae*, rempli de renseignements précieux pour nous (3) : — Hygin (Hyginus), qui écrivit sous Trajan un ouvrage d'arpentage dont nous possédons des fragments.

(1) **Asconius Pedianus** : voy. l'édit. de Cicéron d'Orelli, Baiter et Halm, vol. V, pars II.

(2) Pour tous ces grammairiens, y compris Remmius Palaemon, voy. la grande édition des *Grammatici latini* de H. Keil, qui se trouve dans toutes les bibliothèques universitaires.

(3) Editions du *de aquis urbis Romae*: Fr. Bücheler, Leipz. 1858.

Tous les deux écrivirent également sur l'art militaire ; Frontin composa un traité de Tactiqne qui s'est perdu, et un ouvrage qui nous est parvenu, les *stratagemata* (ruses de guerre), en 3 livres, auxquels se joint un 4e livre servant de supplément, les *stratagematica*. Hygin écrivit encore un traité *de munitionibus*, et peut-être aussi un autre, *de limitibus*.

Dans le domaine de la géographie, on doit nommer l'auteur de la première description du monde qui nous soit parvenue, Pomponius Mela, de Tingentera, en Espagne, qui composa sous le règne de Claude, en puisant à des sources anciennes, 3 livres *de situ orbis (de chorographia)* (1).

C'est en outre à la littérature géographique qu'appartiennent, en tout ou en partie, la *Germania* et l'*Agricola* de Tacite, les *Naturales Quaestiones* de Senèque, et surtout les livres III-VI de l'Histoire naturelle de Pline l'ancien. C. Plinius Secundus, né en l'an 23 à Novum Comum (Côme), servit dans la guerre de Germanie, et fut envoyé plus tard comme procurateur impérial en Espagne; Vespasien crut pouvoir lui confier l'administration des finances et de la marine : il mourut le 24 août 79, lors de l'éruption du Vésuve, victime de son zèle pour la science (cf. Pline le jeune, epist. VI, 16). Pline l'ancien, oncle de Pline le jeune, était l'homme le plus actif et le plus instruit de son temps ; outre ses œuvres historiques, voy. § 30, et différents traités de tactique, de grammaire, de rhétorique, comme le *de jaculatione equestri*, les *dubii sermonis*

(1) **Editions de Pomponius Méla** : *in usum scholarum* A. Weichert, Leipz. 1816;— édit. critique, G. Parthey, Berlin, 1867.

libri VIII, studiosi l. III, ouvrages qui ne nous sont point parvenus, il composa une œuvre que nous possédons encore, sa *Naturalis historia*, en 37 livres, sorte d'encyclopédie des sciences naturelles ; elle embrasse l'astronomie, la géographie, l'anthropologie, la zoologie, la botanique, la minéralogie, et en grande partie la médecine. Les matériaux en sont empruntés aux œuvres de près de 500 écrivains (environ 2000 volumes) ; c'est une mine inépuisable de tous les faits qui peuvent exciter de l'intérêt ou de la curiosité ; mais l'auteur traite son sujet souvent en amateur, et sans critique suffisante. Comme Pline avait affaire, avant tout, à un sujet extraordinairement riche, son exposition est généralement sèche, mais aussi parfois d'une enflure qui sent la rhétorique ; il fait ressortir la grandeur et la majesté de la nature et de l'univers, et se met en opposition ouverte avec les croyances populaires sur les dieux (1).

De l'œuvre encyclopédique de Cornelius Celsus (à l'époque de Tibère), qui traitait de l'art de la guerre, de l'économie agricole, de la rhétorique et de la philosophie pratique, nous possédons encore 8 livres *de medicina* (*de re medica*), y compris la chirurgie. — Scribonius Largus, médecin ordinaire de l'empereur Claude, écrivit un recueil de de recettes, *compositiones medicamentorum*, d'une

(1) **Editions de Pline l'ancien :** *le texte avec un index qui occupe tout le dernier volume*, Ludovic Jan, Leipz., 6 vol. 1859-1875 (le 2e volume réédité par C. Mayhoff *avec un apparat critique*). — Morceaux choisis, *avec notes* par Chassang, Paris.

Voy. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 44, sqq.

Traduction française par Ajasson de Grandsagne, avec des notes de **Cuvier**, Letronne et autres, Paris, 1829-1833, 20 vol.

valeur scientifique et d'un style assez faibles ; il nous en reste 271 recettes (1).

L'économie rurale fut spécialement traitée par Moderatus Columella, de Gadès, contemporain et compatriote de Sénèque, dans une œuvre qui témoigne des connaissances techniques, des intentions droites et du bon goût de l'auteur : *De re rustica libri XII* ; le livre X, sur l'horticulture, est écrit en vers hexamètres ; l'auteur reste bien au-dessous de Virgile, qu'il prend pour modèle (2).

CINQUIÈME PÉRIODE

L'empire depuis Hadrien (117 ap. J.-C.).

§ 34

Cette époque fut pour la littérature, comme pour la politique, une époque de décadence ininterrompue. Les rares œuvres, qui jusqu'alors témoignaient encore chez leurs auteurs d'un talent original et indépendant, disparurent complètement. Le goût et le jugement, n'étant plus réglés, perdirent leur sûreté et leur finesse ; on vit paraître des imitations serviles et

(1) Une édition du *De medicina* de **Celse**, par C. Daremberg, a paru à Leipzig en 1859 ; de **Scribonius Largus**, les principales éditions sont celles de Rhodius, Padoue, 1655, et de Bernhold, Strasbourg, 1786.

(2) **Editions de Columelle :** Gesner, 2 vol., Manheim 1781 ; — le Xe livre dans les *poetae lat. min.* de Wernsdor (coll. Lemaire).

maladroites des écrivains antérieurs, surtout de ceux des premiers siècles, un style sans naturel et sans simplicité, une rhétorique pédante, agrémentée de phrases pompeuses et hors de proportion avec le sujet insignifiant qu'elles traitaient. Tout effort personnel de l'esprit fut remplacé par l'étalage prétentieux d'une science d'emprunt, souvent rassemblée à grand peine. Le goût corrompu de cette époque se révèle surtout dans le mouvement archaïque dont le rhéteur Fronton fut le principal représentant, et qui, en face des œuvres de l'époque classique, donnait la préférence à celles de l'époque antérieure. On vit la poésie disparaître et la prose croître en importance ; ce fut une conséquence de l'inertie stérile des esprits, non moins que de l'influence toujours croissante que prirent la rhétorique et la sophistique grecques, encouragées et entretenues à grands frais par les classes instruites, et par une suite d'empereurs, comme Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle. Les provinces prirent dans le domaine de la littérature une importance qui alla toujours en augmentant ; d'Afrique sortit toute une série d'écrivains, surtout d'écrivains chrétiens, caractérisés par leur manque de logique et de simplicité, par la surcharge oratoire, par un vocabulaire et une syntaxe arbitraires, conçus à l'image de leur propre esprit ; la Gaule (en particulier, Lugdunum) fut un centre pour l'étude de la rhétorique. Toutefois, en dépit des encouragements prodigués à la littérature dès le début de cette période par les empereurs Hadrien, Marc-Aurèle, et plus tard par Alexandre Sévère, le désarroi politique du 3e siècle faillit amener la ruine des lettres ; ce ne fut qu'après le triomphe du christianisme et de la nouvelle constitution donnée à l'empire par Constantin le Grand, que l'on vit de nouveau surgir des écrivains remarquables, parmi les chrétiens comme parmi les païens. D'ailleurs, tout ce qui avait un caractère exclusivement romain disparut : de plus en plus, l'égalité politique s'étendit à tout l'empire, grâce à l'édit de Caracalla qui accordait aux provinces le droit de cité romaine. La culture littéraire se propagea, d'une part dans l'église chrétienne et devint l'apanage du clergé (littérature patristique), d'autre part à la cour où, dépourvue d'élévation et d'idéal, elle n'eut plus que des visées toutes pratiques, comme la glorification des empereurs (littérature panégyriste), et le développement de la science du droit. Cette période ne produisit aucun écrivain du premier, ni même du second rang (si l'on tient compte en même temps du fond et de la forme) ; ce n'est que dans les genres spéciaux, surtout dans la science du droit, que parurent des œuvres remarquables et même en partie dignes de servir de modèle.

---

§ 34

1. — LA POÉSIE

a) LA POÉSIE LYRIQUE

La poésie lyrique n'eut, durant cette période, que bien peu de repsésentants dignes d'être mentionnés.

On ne sait au juste de quelle époque date le *Pervigilium Veneris*, glorification de Vénus Genetrix et du printemps, en 93 septénaires trochaïques assez bien tournés. Les deux genres épique et lyrique sont mélangés dans les œuvres d'un écrivain assez bien doué

par la nature, et très habile versificateur, Ausone (Dec. Magnus Ausonius), né à Burdigala (Bordeaux), en Gaule. Précepteur de l'empereur Gratien, puis consul en 379, Ausone se convertit au christianisme, mais il ne fut chrétien que de nom ; il revint finalement, sous Théodose Ier, dans sa patrie, où il s'adonna à la culture des belles-lettres. Ses poésies sont très variées pour la forme comme pour le fond : épigrammes et épîtres, poèmes sur des personnages vivants ou morts, sur les empereurs, sur les villes célèbres ; les plus connus sont ses idylles, et entre autres la dixième, intitulée *Mosella*, description (en 683 hexamètres) d'un voyage sur la Moselle depuis Bingen jusqu'à Trier ; ce poème intéresse par la variété des détails qu'il contient et par un sentiment très vif de la nature (1).

Le plus éminent des poètes véritablement chrétiens est Prudence (Aurelius Prudentius Clemens), né en Espagne en 348, qui fut rhéteur, revêtit les charges les plus élevées, et mourut vers 410 ; il composa des odes en l'honneur des martyrs et des hymnes où il emploie les mètres d'Horace, ainsi que des poésies dogmatiques, polémiques et épiques (2).

---

(1) **Editions d'Ausone :** œuvres complètes, C. Schenkl, *grande édition critique avec préface en latin, index*, etc., dans les Monumenta Germaniae historica, t. V, pars posterior, Berlin, 1883 ; — édition bipontine, 1785.

Le poème de la Moselle, dans les *Poet. lat. minores* de Wernsdorf (coll. Lemaire).

(2) **Editions de Prudence :** *avec notes en latin*, Th. Obbarius, Tubingue, 1845 ; — édition critique de A. Dressel, Leipzig, 1860 ; dans la *Patrologie de Migne*, LIX et LX.

b) L'ÉPOPÉE

L'épopée traita tantôt des sujets mythologiques, et tantôt dégénéra en panégyriques en l'honneur de l'empereur et d'autres grands personnages, accompagnés d'une polémique obligée contre leurs adversaires. Un représentant des deux genres, très brillant pour son siècle, est Claudien (Claudius Claudianus) d'Alexandrie. Il composa, vers l'an 400, de nombreux poèmes, soit historiques (par exemple, en l'honneur de l'empereur Honorius, et surtout de Stilicon, avec toute une polémique contre le ministre Rufin, et l'eunuque Eutrope, consul à Constantinople, dans laquelle cependant Claudien n'altère pas essentiellement les faits), soit mythologiques (3 livres *de raptu Proserpinae*). Il écrivit en outre des épitres, des idylles, des épigrammes, ordinairement en vers élégiaques ou héroïques. Claudien témoigne avant tout d'une grande facilité de versification, d'une imagination vive, d'une connaissance étendue des poètes classiques, d'un profond enthousiasme pour la grandeur de Rome ; mais ces heureuses qualités sont détruites par la frivolité des sujets à laquelle le poète cherche vainement à suppléer, par un style étudié et hyperbolique (1).

A côté du poète païen, Claudien, on trouve des poètes chrétiens, mais bien moins remarquables : C. Vettius Aquilinus Juvencus, prêtre espagnol de l'époque de Constantin le Grand, auteur d'une *Histoire évangélique*, en vers hexamètres ;

---

(1) **Editions de Claudien :** édition critique de L. Jeep, Leipz., 2 vol., 1876-79 ; — *avec notes en latin*, collection Lemaire, 3 vol.

H. Chotard, *Quid ad historiam conferat Claudianus*, 1860.

Flavius Merobaudes, rhéteur espagnol, auteur d'un poème sur le Christ, et de différents éloges historiques, entre autres du général Aëtius ;

Sidoine Apollinaire (Apollinaris Sidonius), vers 430-488, de Lyon, évêque de Clermont, auteur de panégyriques de plusieurs empereurs, gâtés par une phraséologie trop savante (1) :

Dracontius, de Carthage, auteur d'épopées mythologiques, d'un poème didactique *de Deo*, etc. (2):

Fortunat (Venantius Fortunantus), au 6[e] siècle, évêque de Poitiers, auteur d'un poème épique en l'honneur de St-Martin, de Tours, et de nombreux panégyriques en l'honneur de personnages élevés (3).

—

c) LA POÉSIE DIDACTIQUE

On peut mentionner dans la poésie didactique et descriptive :

Nemesianus, de Carthage, vers 280, auteur

---

(1) **Editions de Sidoine Apollinaire :** une édition de E. Chatelain doit paraître prochainement ; — avec une introduction biographique en français et une brève annotation en latin, Eug. Baret, Paris, 1879 ; — ancienne édition très estimée, par J. Sirmond, 2[e], Paris, 1652.

A. C. Germain, *Essai sur Apoll. Sid.*, Montpellier, 1840 ; — C. A. Chaix, *Saint Sid. Apoll. et son siècle*, Clermont-Ferrand, 1867, 2 vol. — Critique du texte : Chatelain, *Revue de philologie*, 3, 64 et 154.

(2) **Editions de Dracontius :** *avec un apparat critique*, œuvres complètes, F. de Duhn, Leipz., 1873 ; — Orestis tragoedia, R. Peiper, Breslau, 1875 et dans les *Poet. lat. min.* de Bährens, t. V, p. 218.

(3) **Editions de Fortunat :** dans la *Patrologie de Migne ;* — les poésies, dans les Monumenta Germaniae historica, t. IV, pars prior, édit. critique de Fr. Léo, Berlin, 1881.

d'un poème didactique sur la chasse, *Cynegetica* (1)

Festus Avienus, vers 370, auteur de poèmes astronomiques, historiques, et surtout géographiques (2) :

Claudius Rutilius Namatianus (3), le plus remarquable des poètes didactiques, originaire de la Gaule, préfet de la Ville en 414. — En 416, il raconta son retour par mer de Rome dans son pays natal (*de reditu suo libri II* ; le 2° livre ne nous est pas parvenu en entier). C'est une description gracieuse et pleine de sentiment, ornée de nombreux épisodes et de détails intéressants. Partisan enthousiaste de la vieille Rome et de l'antique religion païenne, le poète est ennemi acharné des juifs et des chrétiens (4).

---

(1) **Nemesianus :** dans les *Poet. lat. minores* de Wernsdorf (coll. Lemaire) et de Bährens. — Il nous reste aussi de Nemesianus quatre pieces bucoliques jointes ordinairement à celles de Calpurnius.

(2) **Festus Avienus :** dans les *Poet. lat. min.* de Wernsdorf.

(3) *Namatianus*, et non *Numatianus*, comme on l'a souvent écrit.

(4) Eloge enthousiaste de Rome, I, 47-164 : — v. 53 et suiv.

Obruerint citius scelerata oblivia solem,
Quam tuus ex nostro corde recedat honos.

81 sq. :

Omnia perpetuo quae servant sidera motu
Nullum viderunt pulchrius imperium.

397, sq. :

Latius excisae pestis contagia serpunt :
Victoresque suos natio victa premit.

525, sq. :

Non, rogo, deterior Circeis secta venenis ?
Tunc mutabantur corpora, nunc animi.

(Note de Bender).

Editions de Rutilius Namatianus : *le texte seulement,*

Un recueil de fables, très répandu plus tard dans les écoles, fut composé par Avianus, vers l'an 400 ; suivant l'exemple d'Esope, de Babrius, de Phèdre, etc. : il reproduisait, en vers élégiaques, 42 fables ésopiennes (1).

---

§ 36

2. — LA PROSE

a) L'ÉLOQUENCE

Pendant longtemps, les plus vives sympathies du public furent pour la rhétorique ; celui qui cultiva cet art avec le plus de succès et le plus de complaisance fut Fronton (Cornelius Fronto). Né à Cirta, en Afrique, Fronton vécut environ de 100 à 175, et fut nommé consul en 143 ; précepteur et ami de l'empereur Marc-Aurèle, doué d'un caractère affectueux (φιλόστοργος) et loyal, il fut, dans ses efforts comme dans ses productions littéraires, le type d'une époque qui fait de la rhétorique pour la rhétorique elle-même. Nous avons de Fronton des œuvres oratoires et des lettres ordinairement caractérisées par la nullité du fonds

Lucien Müller, Leipz., 1870 ; — *avec une traduction et des notes en français, et le texte de W. Zumpt accompagné d'un apparat critique*, F. Z. Collombet, Paris et Lyon, 1842. — Dans les *Poet. lat. min.* de Wernsdorf et de Bährens. — *Observationes in Rutil.*, etc., W. Zumpt, Berlin, 1837.

(1) **Avianus :** Lachmann, Berlin, 1845 ; — dans les *Poet. lat. minor.* de Bährens, t. V, p. 31, sqq.

(correspondance avec Marc-Aurèle, L. Verus, Antonin le Pieux, avec ses amis ; et aussi quelques lettres grecques). Pour lui, tout se ramène à la rhétorique : il est persuadé, sincèrement, que hors de la rhétorique, il n'est point de salut. En ce qui concerne la langue, Fronton admire de préférence les écrivains et les orateurs les plus anciens, antérieurs à l'époque classique, Plaute, Ennius, Caton, C. Gracchus, et même encore Salluste ; c'est un peu malgré lui qu'il reconnaît la valeur de Cicéron. Dans une lettre à l'empereur Verus, voici, par ex., comment il caractérise les orateurs : *Contionatur Cato infeste, Gracchus turbulente, Tullius copiose ; in judiciis saevit Cato, triumphat Cicero, tumultuatur Gracchus, Calvus rixatur*. Il n'accorde de valeur qu'aux ornements de rhétorique (εἰκόνες, *verba notabilia, deminutiva*, etc.). Mais il faut dire que ce raffinement et que cette dépravation du goût apparaissaient à ses contemporains comme une perfection (1).

L'Afrique produisit encore un rhéteur célèbre dans Apulée (L. Apulejus). Né à Madaure, vers 125, Apulée s'exerça comme rhéteur et avocat dans beaucoup d'endroits, sans jamais se fixer dans aucun ; il se rendit célèbre aussi comme magicien. Apulée est un écrivain fécond et très varié, mais trop souvent hâbleur ; son style, du reste très original, est un mélange de néologismes créés sans nécessité, de tour-

(1) **Editions de Fronton :** (avec les lettres d'Antonin le pieux, de Marc Aurèle, L. Vérus, Appian), A. Mai, Milan, 1815, 2 vol. ; — G. N. du Rieu et S. A. Naber, Leipz. 1867 ; — Niebuhr, 2e édit., Berlin, 1816.

Lisez, *Revue des deux mondes*, 1er avril 1868, p. 671, G. Boissier, « La jeunesse de Marc Aurèle et les lettres de Fronton. »

Un recueil de fables, très répandu plus tard dans les écoles, fut composé par Avianus, vers l'an 400 ; suivant l'exemple d'Esope, de Babrius, de Phèdre, etc. : il reproduisait, en vers élégiaques, 42 fables ésopiennes (1).

---

§ 36

2. — LA PROSE

a) L'ÉLOQUENCE

Pendant longtemps, les plus vives sympathies du public furent pour la rhétorique ; celui qui cultiva cet art avec le plus de succès et le plus de complaisance fut Fronton (Cornelius Fronto). Né à Cirta, en Afrique, Fronton vécut environ de 100 à 175, et fut nommé consul en 143 ; précepteur et ami de l'empereur Marc-Aurèle, doué d'un caractère affectueux (φιλόστοργος) et loyal, il fut, dans ses efforts comme dans ses productions littéraires, le type d'une époque qui fait de la rhétorique pour la rhétorique elle-même. Nous avons de Fronton des œuvres oratoires et des lettres ordinairement caractérisées par la nullité du fonds

Lucien Müller, Leipz., 1870; — *avec une traduction et des notes en français, et le texte de W. Zumpt accompagné d'un apparat critique*, F. Z. Collombet, Paris et Lyon, 1842. — Dans les *Poet. lat. min.* de Wernsdorf et de Bährens. — *Observationes in Rutil.*, etc., W. Zumpt, Berlin, 1837.

(1) **Avianus :** Lachmann, Berlin, 1845; — dans les *Poet. lat. minor.* de Bährens, t. V, p. 31, sqq.

(correspondance avec Marc-Aurèle, L. Verus, Antonin le Pieux, avec ses amis ; et aussi quelques lettres grecques). Pour lui, tout se ramène à la rhétorique : il est persuadé, sincèrement, que hors de la rhétorique, il n'est point de salut. En ce qui concerne la langue, Fronton admire de préférence les écrivains et les orateurs les plus anciens, antérieurs à l'époque classique, Plaute, Ennius, Caton, C. Gracchus, et même encore Salluste ; c'est un peu malgré lui qu'il reconnait la valeur de Cicéron. Dans une lettre à l'empereur Verus, voici, par ex., comment il caractérise les orateurs : *Contionatur Cato infeste, Gracchus turbulente, Tullius copiose ; in judiciis saevit Cato, triumphat Cicero, tumultuatur Gracchus, Calvus rixatur.* Il n'accorde de valeur qu'aux ornements de rhétorique (εἰκόνες, *verba notabilia, deminutiva*, etc.). Mais il faut dire que ce raffinement et que cette dépravation du goût apparaissaient à ses contemporains comme une perfection (1).

L'Afrique produisit encore un rhéteur célèbre dans Apulée (L. Apulejus). Né à Madaure, vers 125, Apulée s'exerça comme rhéteur et avocat dans beaucoup d'endroits, sans jamais se fixer dans aucun ; il se rendit célèbre aussi comme magicien. Apulée est un écrivain fécond et très varié, mais trop souvent hâbleur ; son style, du reste très original, est un mélange de néologismes créés sans nécessité, de tour-

(1) **Editions de Fronton :** (avec les lettres d'Antonin le pieux, de Marc Aurèle, L. Vérus, Appian), A. Mai, Milan, 1815, 2 vol.; — G. N. du Rieu et S. A. Naber, Leipz. 1867 ; — Niebuhr, 2e édit., Berlin, 1816.

Lisez. *Revue des deux mondes*, 1er avril 1868, p. 671, G. Boissier, « La jeunesse de Marc Aurèle et les lettres de Fronton. »

nures bizarres, d'enflure et d'affectation ; il est néanmoins d'une clarté qui surprend, et respire de la gaîté, de l'*humour* qui ne manque pas de charme. De ses écrits, le plus connu est son roman fantastique, *Metamorphoseon libri XI*, qui raconte les aventures d'un homme changé en âne, et renferme de nombreuses histoires de brigandage et de magie, dont la scène est ordinairement la Thessalie. Cet ouvrage, qui se termine par une glorification des mystères d'Isis, est imité du Λούκιος de Lucien, mais traité d'une façon bien plus étendue et avec des altérations qui ne sont pas toujours heureuses. Les livres IV–VI renferment le conte si connu, peut-être allégorique, de l'Amour et de Psyché. Parmi les autres ouvrages d'Apulée, on peut citer l'*Apologia*, où il réfute, dans un style simple, les accusations de magie portées contre lui, et les *Florida*, anthologie extraite de ses discours et de ses déclamations (1).

On doit encore citer, mais à une époque bien postérieure, le rhéteur Symmaque (L. Aurelius Symmachus le fils), qui fut consul en 391, et dont nous possédons 9 discours, tous incomplets. Ce sont des discours prononcés devant le sénat, et deux panégyriques des empereurs Valentinien I et Gratien. Nous avons aussi de Symmaque un recueil de lettres en 10 livres, où il prend Pline le Jeune pour modèle ; les plus intéressantes sont les lettres du dixième livre, où

(1) **Editions d'Apulée :** œuvres complètes, *avec notes en latin*, G. F. Hildebrand, Leipz., 1842, 2 vol. ; — *floridorum quae supersunt*, G. Krüger, Berlin, 1864 ; — *Metamorphoseon*, F. Eyssenhardt, Berlin, 1869 ; — *Psyche et Cupido*, O. Iahn, Leipz., 1855.
Traduction : V. Bétoland, Paris, 2 vol.

Symmaque, en l'an 384, insiste auprès de l'empereur Valentinien II, pour faire rétablir dans le sénat l'autel de la Victoire qui avait été enlevé sur l'ordre de Gratien. Il demandait par là le maintien de la religion païenne. La démarche de Symmaque provoqua différents écrits de polémique de la part des écrivains chrétiens, par exemple de l'évêque de Milan, saint Ambroise, et demeura sans succès (1).

---

§ 37

b) LA PHILOSOPHIE

Bien que la philosophie fût attaquée par des rhéteurs comme Fronton, elle n'en obtint pas moins la faveur de plusieurs empereurs, entre autres des Antonins, et monta même jusque sur le trône en la personne de l'austère stoïcien Marc Aurèle, qui écrivit en grec 12 livres de *Pensées*, sous le titre : A moi-même, εἰς αὐτόν (2). Mais elle ne pouvait plus vivre d'une vie saine et forte, elle s'égarait souvent dans un mysticisme confus, ou dans une frivole recherche du merveilleux, comme chez Apulée (voy. § 36) qui composa des traités philosophiques *de mundo*, *de deo Socratis* etc. Avec le christianisme s'élevait contre elle un adversaire nouveau, plein de jeunesse, de vigueur, qui souvent ne craignit pas d'emprunter des arguments

(1) **Editions de Symmaque :** dans la *Patrologie de Migne* ; — *Relationes*, édition critique, G. Meyer, Leipz., 1872.

(2) Pour Marc-Aurèle, voy. plus haut la note sur les éditions de Fronton.
C. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, p. 171-214.

aux philosophes et aux rhéteurs païens. Cette lutte engagea nombre d'esprits puissants à tenter de rajeunir la philosophie : tel fut entre autres Boèce (Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius), gendre de Symmaque (voy. § 36), consul en 510, et condamné à mort en 525 sur l'ordre du roi des ostrogoths Théodoric, sous le prétexte d'un complot de haute trahison qu'il aurait tramé de complicité avec la cour de Constantinople.

Quoique chrétien, Boèce était un admirateur enthousiaste de l'antiquité classique ; il traduisit beaucoup d'ouvrages grecs, particulièrement d'Aristote, et composa des traités sur les mathématiques, sur la grammaire, etc. ; il est surtout connu par son *de consolatione*, qu'il composa en prison. La langue de ce traité, un peu précieuse, se comprend cependant assez aisément ; la prose est mélangée à des vers de mètres fort variés : l'œuvre toute entière témoigne d'un sentiment moral très pur, pénétré de l'esprit de la philosophie ancienne, de Platon surtout, et ne respirant que de loin l'esprit du christianisme. C'est à tort qu'on attribue aussi à Boèce des traités théologiques, par exemple sur la Trinité (1).

§ 38

c) L'HISTOIRE

L'histoire eut de nombreux représentants ; mais il lui manquait, pour prendre un essor plus élevé, la

(1) **Editions de Boèce :** dans la *Patrologie de Migne*, t. 63, 64, Paris, 1847 ; — *Philosophiae consolatio*, R. Peiper, Leipz., 1871 Obbarius, Iéna, 1843.

liberté de la pensée et de la parole ; elle ne put résister, elle non plus, à l'influence envahissante de la rhétorique. On vit disparaître l'ordonnance scientifique et le libre choix des sujets, ainsi que l'analyse psychologique des motifs ; on cessa d'avoir en vue un vaste horizon ; on se borna davantage aux faits personnels, aux écrits biographiques ; la préférence fut donnée aux minuties, aux anecdotes ; l'histoire devint une peinture des détails, souvent un racontar de valets subalternes. Les anciens historiens furent accommodés au goût du public et mis à sa portée par des extraits. Avec le triomphe du christianisme, les historiens se tournèrent de plus en plus vers des sujets bibliques et ecclésiastiques

Suétone (C. Suetonius Tranquillus) avait déjà écrit sous le règne de Trajan. Né vers 75, Suétone, rhéteur et avocat, fut pendant quelque temps secrétaire intime d'Hadrien ; ayant été congédié par ce dernier, il se livra à l'étude et se mit à écrire sur les genres les plus divers, sur l'histoire du culte, sur la science du langage, sur la chronologie, etc. Outre plusieurs fragments *de viris illustribus* (sur la grandeur littéraire de Rome jusqu'à l'époque de Domitien), entre autres, par ex. ceux qui renferment les vies de Térence et d'Horace, il nous reste de Suétone un *de vita Caesarum*, renfermant la biographie des 12 premiers empereurs depuis César (dont le début paraît manquer) jusqu'à Domitien. Cette œuvre, composée en 120, est pleine de renseignements précieux, puisés à des sources nombreuses et soigneusement mises à profit ; elle montre chez l'auteur une tendance tout impersonnelle ; déjà cependant, par suite de l'intérêt inhérent au sujet, on voit dominer l'anecdote et le

trait personnel, quelquefois même le détail insignifiant et trivial. En distribuant son sujet d'après certaines divisions (par ex. vices, vertus, habitudes extérieures), Suétone néglige la marche chronologique et la liaison réelle des faits, ainsi que l'exposé psychologique des motifs. Son style est simple, naturel et facile à comprendre (1).

Déjà les historiens suivants sont bien inférieurs à Suétone :

Florus (le même peut-être qu'un certain P. Annius Florus, poète et rhéteur) écrivit, probablement sous Hadrien, *Bellorum omnium annorum DCC libri II ;* c'est une histoire romaine de Romulus à Auguste, suivant presque toujours l'ordre des guerres, peu exacte à l'égard de la chronologie et pleine de faits erronés, d'anachronismes, et même d'altérations préméditées ; elle est gâtée d'ailleurs par une théologie inepte et affectée *in majorem gloriam populi romani ;* l'auteur manque absolument du coup d'œil historique, et ne comprend rien aux influences psychologiques. Le style, surchargé d'ornements oratoires et rempli d'expressions et de phrases stéréotypées, ne laisse pas cependant d'être par intervalles clair et pittoresque, et d'atteindre le ton qui convient au sujet (2). Un certain L. Ampelius, tout-à-fait inconnu du reste, écrivit, sous Antonin le Pieux, un petit manuel encyclopédique assez sec, le *liber me-*

(1) **Editions de Suétone :** œuvres complètes, *le texte seulement*, C. L. Roth, Leipz., 1871 ; — *praeter Caesarum libros reliquiae*, grande édition de A. Reifferscheid, Leipz., 1860.

(2) **Editions de Florus :** *le texte seulement*, C. Halm, Leipz., 1872 ; — *avec notes en latin*, coll. Lemaire.

morialis, qui traitait de géographie, de mythologie et particulièrement d'histoire (1).

De Granius Licinianus, qui vivait à la même époque, et qui écrivit un abrégé de l'histoire romaine, nous n'avons plus que quelques fragments.

Il ne nous est rien parvenu des ouvrages de Marius Maximus, qui écrivit, vers l'an 230, la biographie des empereurs depuis Nerva jusqu'à Elagabal, et dont le travail fut mis à profit par les écrivains postérieurs, particulièrement par les écrivains de l'histoire Auguste.

De ceux-ci, les uns écrivaient sous Dioclétien, comme Aelius Spartianus, Volcacius Gallicanus et Trebellius Pollio ; les autres sous Constantin le Grand, comme Flavius Vopiscus, Aelius Lampridius et Julius Capitolinus. On ignore par qui et à quelle époque a été formé ce recueil de l'histoire Auguste : il renferme la biographie des empereurs depuis Hadrien jusqu'à Numérien, 117-284 ; le récit manque de variété et d'élégance et procède ordinairement par petites phrases courtes ; pas de distinction entre les faits importants et les détails insignifiants ; pas de plan dans l'exposé des événements. Telle qu'il est néanmoins, ce travail est fort important, car il constitue la seule source à consulter pour l'histoire de cette époque. De ces biographies, il en est plusieurs qu'on ne sait au juste à qui attribuer ; mais la plupart sont l'œuvre de Spartien et de Vopiscus (2).

(1) **L. Ampelius :** le texte, Ed. Wölfflin, 1873.

(2) **Scriptores historiae Augustae :** *avec un apparat critique*, Peter, Leipz., 1865, 2 vol. ; — édition bipontine, 1787.

Sous le nom d'Aurelius Victor, qui fut gouverneur de la Pannonie sous Théodose le Grand, nous avons plusieurs ouvrages : *de Caesaribus*, de César à Constance, compilation sans jugement, écrite dans un style guindé ; cet ouvrage est accompagné d'un *Epitome*, qui s'écarte souvent de l'original, et s'étend jusqu'à une époque bien postérieure, celle de Théodose le Grand ; cet abrégé puise d'ailleurs à des sources différentes et se comprend plus facilement que le *de Caesaribus* lui-même. Ces deux ouvrages sont peut-être des abrégés d'une œuvre plus considérable d'Aurelius Victor. On ne connaît pas les auteurs de certains ouvrages qui portent également le nom d'Aurelius Victor, un *de viris illustribus*, allant de Procas à Cléopâtre, composé avec assez de bon sens, et une *origo gentis romanae*, de Saturne jusqu'à la mort de Romulus, œuvre extravagante et sans aucune valeur (1).

Un contemporain d'Aurelius Victor, Eutrope (Eutropius), écrivit sous Valens un *breviarium historiae Romanae* en 10 livres, s'étendant de l'origine de Rome jusqu'à Jovien ; cet ouvrage, simple en général et exact, est sec dans les premiers livres où l'histoire intérieure de Rome est complètement mise de côté ; il devient plein de vigueur et abondant en détails dans les livres qui traitent de l'époque impériale et qui renferment de nombreuses peintures de caractères assez justes (par ex. de Trajan, VIII, 4 ; — de Constantin le Grand X, 7 ; — de Julien, X, 16). L'abrégé

(1) **Aurelius Victor :** les quatre ouvrages inscrits sous son nom, dans l'édition bipontine des *historiae romanae scriptores minores*, 1789 ; — *de viris illustribus*, F. A. Brohm, 3ᵉ édit., Leipz., 1860, et E. Keil, Breslau, 2ᵉ édit., 1872.

d'Eutrope servit fréquemment par la suite de livre d'école (édit. class. avec notes par O. Eichert (1).

Une œuvre précieuse comme source historique est celle d'Ammien Marcellin (Ammianus Marcellinus) originaire d'Antioche ; après avoir longtemps servi dans différentes expéditions, il composa à Rome, vers l'an 390, *Rerum gestarum libri XXXI*, histoire de l'époque qui va de Nerva à Valens ; il ne nous reste que les livres 14-31 (époque qui s'étend de 353 à 376). Ammien Marcellin écrit à un point de vue païen, en admirateur enthousiaste de Julien l'Apostat ; impartial et fidèle à la vérité, il fait preuve de sentiments sincères et d'un jugement sain ; souvent il exprime des idées qui lui sont propres et raconte d'après ses impressions personnelles. Mais, par contre, le style manque entièrement de naturel et de simplicité ; il paraît être le résultat de vastes lectures et d'une accumulation de notions mal digérées, aussi bien que d'une éducation insuffisante et inachevée, incapable de saisir le génie de la langue latine ; aussi la lecture de cette œuvre est-elle rebutante et fastidieuse (2).

Deux prêtres écrivirent, en se plaçant au point de vue chrétien, des abrégés de l'histoire universelle : l'aquitain Sulpice Sévère (Sulpicius Severus), vers 400, et son contemporain, l'espagnol Orose (Orosius) ; ces abrégés, qui allaient d'Adam jusqu'à

(1) **Eutrope :** l'édition de O. Eichert (*notes en allemand*), citée par M. Bender, a paru à Hanovre en 1871 ; — *le texte seulement*, G. Hartel, Berlin, 1872 ; R. Dietsch, Leipz., 1875.

(2) **Editions d'Ammien Marcellin :** *avec un apparat critique*, V. Gardthausen, Leipz., 2 vol. 1874-75 ; — *cum notis variorum*, J. A. Wagner et G. A. Erfurt, Leipz., 1808, 3 vol.

l'époque où vivaient les auteurs, n'ont à peu près aucune valeur (1).

Plus tard, Cassiodore (Magnus Aurelius Cassiodorius ou Cassiodorus), 480-575, secrétaire privé de Théodoric, retiré à partir de 540 au monastère de Vivarium, dans le Bruttium, écrivit une Chronique allant depuis Adam jusqu'à l'an 519 après J.-C.; — une histoire des Goths, qui ne nous est parvenue malheureusement que dans un sec abrégé du Goth Jordanès (Jordanis, vers l'an 550) ; — 12 livres *Variarum*, recueil de documents officiels, — ainsi que de nombreux ouvrages théologiques et encyclopédiques (2).

L'histoire de la Bretagne, à partir de l'an 449 ap. J.-C., fut écrite au sixième siècle par le Breton Gildas, et l'histoire de l'empire des Francs, par Grégoire de Tours, (il fut évêque de cette ville à partir de 573). Ces deux écrivains unissent à la préoccupation de l'orthodoxie un sentiment éclairé de la vérité historique (3).

Pour la statistique du bas-empire, on a une source importante de documents dans une sorte d'annuaire

(1) **Sulpice Sévère**, édit. critique de C. Halm, Vienne, 1866 ; — Patrologie de Migne, t. 20 ; **Orose**, C. Zangemeister (dans le *Corp. scriptt. eccl. lat. vindob.*, vol. V), Vienne, 1882 ; — patrologie de Migne, t. 31.

(2) **Cassiodore**, T. Mommsen. Leipz., 1861 ; Patrologie de Migne. t. 69 et 70. **Jordanis** Romana et Getica, T. Mommsen dans les Monumenta Germaniae historica, t. 5, pars I, Berlin, 1882.

(3) **Gildas**, dans les Monumenta historica britannica, t. I, Londres, 1848 ; dans la Patrologie de Migne, t. 69 ; — avec préface en allemand, San Marte (A. Schulz), Berlin, 1844.
Grégoire de Tours : patrologie de Migne, t. 71.

officiel composé à la fin du quatrième siècle et qui a pour titre : *Notitia dignitatum et administrationum omnium tam civilium quam militarium in partibus orientis et occidentis* (1).

§ 39

d) GENRES DIVERS

Le premier rang dans les genres spéciaux appartient à la science du droit. Nationale et essentiellement romaine à toutes les époques, cette science atteignit son apogée sous les empereurs qui suivirent Hadrien jusqu'en 230 ; le droit civil fut exposé et étudié d'une façon magistrale par les juristes renommés qui vécurent à la cour impériale, jouissant d'une haute considération, et dont on suivit pour l'administration de la justice les décisions, les arrêts *(responsa)* et les traités sur la matière. Plus tard, quand l'activité littéraire, à partir du milieu du troisième siècle, eut cessé de produire des œuvres juridiques, on se mit avec empressement, au quatrième siècle, à recueillir et à codifier les sources du droit que l'on possédait alors.

Les juristes (2) les plus importants de l'époque furent : Salvius Julianus, qui écrivit plusieurs ouvrages et qui composa et publia sous Hadrien, vers l'an 131, l'*Edictum perpetuum*, recueil d'édits des préteurs romains depuis l'époque de la république ; c'est une source juridique très importante pour les temps qui suivirent.

(1) Editions de la **Notitia**, etc. : E. Böcking, 2 vol., Bonn, 1839-53 ; — O. Seeck, Berlin, 1876.

(2) Pour tous ces écrivains, voyez le *Corpus juris civilis*.

Sex. Pomponius, contemporain du précédent, composa de nombreux ouvrages, souvent consultés après lui.

Gajus composa vers 160 un manuel de droit qui fut très répandu ; les 4 livres d'*Institutiones* (introduction à la science du droit) ; cet ouvrage qui nous est parvenu presque en entier, servit de modèle aux Institutes de Justinien.

Un peu plus tard vécurent deux jurisconsultes fort remarquables : Aemilius Papinianus, préfet du prétoire sous Septime Sévère, mis à mort par ordre de Caracalla, auteur de *responsa* et de *quaestiones*, qui furent fréquemment consultées et qui se distinguent par l'étendue des vues, la liberté du plan et le sentiment moral ; — en second lieu Domitius Ulpianus, de Tyr, préfet du prétoire sous Alexandre Sévère, assassiné en 228, auteur de nombreux ouvrages, dont on trouve des extraits surtout dans le Digeste de Justinien.

Un contemporain d'Ulpien, Julius Paulus, se livra également à ces travaux, et ses œuvres furent souvent mises à profit dans les Pandectes de Justinien.

Ulpien eut pour élève Herennius Modestinus.

Parmi les recueils des constitutions impériales qui parurent d'Hadrien à Dioclétien, la première en date est le *Codex Gregorianus*, œuvre d'un juriste du nom de Gregorianus; après celui-ci vint le *Codex Hermogenianus*, vers la fin du règne de Constantin le Grand, à la même époque que les *Fragmenta Vaticana* ; environ cent ans plus tard, en 438, parut le *Codex Theodosianus*, qui renfermait en 16 livres les constitutions établies depuis Constantin le Grand, et qui fut en vigueur jusqu'au Code de Justinien dans

l'empire romain d'Orient. Enfin cet édifice grandiose de la science du droit eut pour ainsi dire comme clef de voûte le *Corpus juris*, composé sous le règne de Justinien par une commission de juristes, à la tête desquels se place Tribonianus. Le *Corpus Juris* comprenait : — le Code de Justinien, qui date de 529 ; les *Institutiones*, qui en 533, furent substituées au Code de Justinien ; les *Digesta* ou pandectes (extraits des principaux juristes, en 50 livres), et une édition augmentée du Code de Justinien, datant de 534. A ce Corpus s'ajoutèrent encore, après la mort de Justinien, trois recueils privés, ordinairement rédigés en grec : les *Novellae*. Le *Corpus juris* rendit inutiles les traités des juristes antérieurs, dont il résumait le contenu dans son essence ; il donna au droit une égalité et une stabilité définitives ; il resta le point de départ des développements qui furent par la suite donnés à la science du droit.

Outre la jurisprudence, la science du langage et l'étude de l'antiquité furent très cultivées à cette époque. Sous Hadrien, Antonin le Pieux, et Marc Aurèle, les érudits qui se livraient à ces sortes d'études, étaient fort considérés et richement rétribués. Mais de jour en jour le jugement perdait en indépendance, en sûreté et en justesse ; on continua à abréger et à exploiter les œuvres anciennes sur une plus large échelle, mais on le fit souvent sans goût, sans critique, avec une préoccupation exclusive, plus ou moins inintelligente, d'accumuler des faits et de recueillir des notes. Cette activité eut pour résultat de donner naissance soit à des recueils encyclopédiques et à des compilations sur des sujets de toute sorte, soit à des traités de grammaire, de métrique, d'orthographe,

de lexicographie, soit à des commentaires sur les anciens poètes, et en particulier sur Virgile. Les plus connus de ces érudits sont les suivants :

1) *Compilateurs :*

Aulu-Gelle (Aulus Gellius), né vers 130, fit ses études à Athènes et vécut ensuite à Rome ; il se donna pour tâche de compiler les œuvres des anciens écrivains, et consigna les résultats de nombreuses années d'études assidues dans ses 20 livres de *Noctes Atticae*, ainsi nommées, parce que l'ouvrage fut commencé en Attique, durant les longues nuits d'hiver. Cette œuvre qui nous est parvenue, (moins le livre VIII), traite de la langue, de la littérature, du droit, de la philosophie et des sciences naturelles. Aulu-Gelle nous y apparaît sous les traits d'un érudit adonné tout entier à son travail, mais dénué de jugement personnel ; néanmoins l'œuvre a pour nous une grande importance intrinsèque, d'autant plus que les sources que l'auteur a mises à profit et dont il nous donne des extraits ne nous sont pas même parvenues en partie (1).

Nonius Marcellus (probablement originaire d'Afrique) composa, vers l'an 280, une œuvre sous forme de lexique *(compendiosa doctrina per litteras)*, qui témoigne chez son auteur de peu de critique et de peu de science, mais qui est précieuse pour nous par ses citations (2).

---

(1) **Editions d'Aulu-Gelle :** le texte seulement, Martin Hertz, Leipz., 2 vol. 1871-72 ; — grande édit. critique par le même, Berlin, 1883 (le 1er vol. seul a paru).

(2) **Edition de Nonius Marcellus :** L. Quicherat, Paris, 1871.

Un recueil analogue à celui d'Aulu-Gelle, et qui lui fait d'ailleurs de nombreux emprunts, fut composé vers l'an 400, par Macrobe (Macrobius Theodosius) qui revêtit les hautes magistratures, et se convertit probablement au christianisme. Ce recueil, en 7 livres, intitulé *Saturnalia*, parce qu'il est écrit sous la forme d'un dialogue tenu pendant les Saturnales, renferme des discussions sur les sujets les plus divers, principalement sur les qualités de Virgile. Nous avons aussi de Macrobe un commentaire sur le *Somnium Scipionis* de Cicéron (extr. du VIe l. de la Républ.) qui nous a été conservé de cette manière (1).

Martianus Capella, (de Madaure en Afrique, compatriote d'Apulée et lui ressemblant beaucoup dans son style), composa vers l'an 430 une œuvre encyclopédique moitié prose, moitié vers, dans le goût de Varron, auquel l'auteur emprunte d'ailleurs nombre de faits ; les livres I et II racontent les noces de Mercure et de la philologie, les livres III-IX traitent des sept arts libéraux, savoir : de la grammaire, de la dialectique, de la rhétorique, (qui forment le *Trivium* du moyen âge), de la géométrie, de l'arithmétique, de l'astronomie, de la musique (qui forment le *Quadrivium*). Cet ouvrage fut très étudié dans les écoles du moyen âge (2).

2) *Auteurs de traités élémentaires* (artes), et de *commentaires* (commentarii) :

---

(1) **Editions de Macrobe :** *édition critique de* F. Eyssenhardt, Leipz., 1868 ; — *avec notes en latin,* L. Jan, Quedlinbourg, 1848-52, 2 vol.

(2) **Edition de Martianus Capella :** édit. crit. de F. Eyssenhardt, Leipz., 1866.

Terentius Scaurus composa sous Hadrien une grammaire latine, une poétique, et différents commentaires ; nous n'avons plus aujourd'hui que son traité *de orthographia*.

C. Sulpicius Appollinaris, de Carthage, maître d'Aulu-Gelle, écrivit des *quaestiones epistulicae* ; (1).

Helenius Acro, qui vivait vers l'an 200, composa des commentaires sur Térence, Horace, et Perse ; toutefois le recueil de scolies sur Horace qui porte le nom d'Acron date tout au plus du septième siècle.

Pomponius Porphyrio, vers 200-250, écrivit des scolies sur Horace qui nous sont parvenues (2).

Plotius Sacerdos, sous Dioclétien, composa une *Ars grammatica* (y compris la métrique) que nous possédons encore :

Terentianus Maurus, de Mauritanie, qui vivait également sous Dioclétien, composa un traité *de litteris, syllabis, metris*, dont nous possédons la partie qui traite de la métrique ; pour l'exposition des différents mètres l'auteur emploie le mètre même dont il est question ;

Juba, originaire probablement d'Afrique, vers 300, écrivit un traité de métrique, qui fut d'un grand usage par la suite ;

---

(1) Sulpice Apollinaire composa aussi, pour les comédies de Térence, des arguments de 12 sénaires iambiques chacun (on les trouve sous le titre de *periochae* en tête des pièces de Térence) ; il en fit probablement de 15 sénaires, pour le théâtre de Plaute ; il écrivit également des arguments pour les 12 livres de l'Enéide, de 6 hexamètres chacun (Bährens, *poet. lat. min.* t. IV, p. 169 ; A. Riese, *Anthol. lat.*, n⁰ 653, pars. I, fasc. 2, p. 106).

(2) **Porphyrion** : Edit. critique, W. Mayer, Leipz., 1874.

Marius Victorinus, vers 350, composa une métrique qui nous est parvenue, et des commentaires sur les épîtres de saint Paul ;

Aelius Donatus, vers 350, composa un traité de grammaire et un commentaire sur Térence, conservés tous les deux ; cependant le commentaire ne nous est pas parvenu sous sa forme originale ;

Flavius Charisius, vers 380, composa une grammaire qui nous est parvenue en partie ;

Diomède (Diomedes) vivait à la même époque et se rencontre fréquemment dans ses idées avec Charisius.

Servius Honoratus, vers 390, composa un commentaire sur Virgile, plein de renseignements précieux ;

Priscien (Priscianus), vers 500, écrivit 18 livres de *Institutiones grammaticae*, qui forment la grammaire la plus complète de l'antiquité, et qui servirent à l'enseignement dans les écoles du moyen âge, avec les œuvres de Donat, Diomède et Charisius. Cette œuvre exerça, sur les études grammaticales, la plus grande influence (1).

Dans le domaine de la géographie, on peut mentionner :

Une compilation historico-géographique *(collectanea rerum memorabilium)*, composée sans beaucoup de

---

(1) Pour tous ces auteurs (Plotius — Priscien), voy. la grande édition des *Grammatici latini* de Keil, et les *Scriptores latini rei metricae* de Gaisford (Oxford, 1837). — On trouve le commentaire de **Donat** sur Térence dans plusieurs éditions de ce dernier, entre autres dans celle de Rh. Klotz, Leipz., 2 vol., 1838-40. — Du commentaire de **Servius** sur Virgile, une grande édition par C. Thilo et H. Hagen, a paru à Leipz. en 1878 ; lire, pour Servius, le travail de E. Thomas, *Scoliastes de Virgile, Essai sur Servius*, Paris, 1880.

critique par le grammairien C. Julius Solinus, vers le milieu du troisième siècle ; la partie géographique repose surtout sur l'Histoire naturelle de Pline (1) ;

Une *Cosmographie* du septième siècle attribuée à un certain Aethicus Ister (2) ;

Et surtout, sans compter différents autres traités sans importance, les *Itineraria*, sortes de manuels à l'usage des voyageurs sur terre et sur mer, qui furent composés au quatrième siècle (3) ;

Les deux catalogues des régions de la ville de Rome : la *Notitia* et le *Curiosum urbis Romae* (4) ;

Enfin, les cartes géographiques, dont une, dressée au temps d'Alexandre Sévère, servit de base à la Table de Peutinger (tabula Peutingeriana), carte routière de l'empire romain dressée à Colmar en 1265 ; cette carte, ainsi nommée du nom de son premier possesseur, le savant conseiller d'Augsbourg, Konrad Peutinger, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Vienne.

L'astronomie, ou plutôt l'astrologie, fut traitée avec un respect religieux par le rhéteur sicilien Firmicus Maternus, qui composa vers l'époque de Constantin le Grand, un ouvrage plein d'une gravité pieuse et inspiré par la superstition néoplatonicienne, intitulé

(1) **Julius Solinus** : édition critique de Mommsen, Berlin, 1864.

(2) **Aethicus Ister** : édition de d'Avezac dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., Paris, 1852.

(3) Voy. L. Rénier, *Itinéraires romains de la Gaule*, Paris, 1850.

(4) Voy. H. Jordan, *Topographie der Stadt Rom*, t. II, Berlin, 1871.

Mathesis, en 8 livres. Ce Firmicus Maternus, qui était païen, ne doit pas être confondu avec le chrétien Firmicus Maternus, son contemporain, qui adressa aux fils de Constantin le Grand un traité *de errore profanarum religionum* qui invitait à la destruction du paganisme et qui nous est parvenu presque en entier (1).

Dans l'art militaire, nous possédons une œuvre importante, l'*Epitoma rei militaris* de Végèce (Flavius Vegetius), composée vers l'an 390, qui expose l'art de la guerre chez les Romains ; le livre I traite de la levée et de l'éducation des recrues ; le livre II, de la discipline ; le livre III, de la guerre même ; le livre IV traite spécialement de l'art des sièges (2).

En médecine, on peut citer une sorte de dispensaire, *de medicamentis*, composé sous Théodose I, et portant le nom d'un certain Marcellus Empiricus, (3) et plus particulièrement les traités de Caelius Aurelianus de Numidie (4) : traités des maladies chroniques et aiguës (*tardarum et celerum* ou *chronicarum et acutarum passionum*), ainsi qu'un catéchisme médical (*medicinales responsiones*). En outre, beaucoup de traités de médecine furent traduits du grec en latin à partir du cinquième siècle.

(1) Il n'y a pas d'édition moderne de **Firmicus Maternus le paien** ; N. Pruckner en donna une à Bâle en 1533, puis une seconde en 1551 ; c'est cette dernière qu'on cite le plus souvent. — Editions de **Firmicus Maternus le chrétien** : Patrologie de Migne, t. 12 ; — C. Halm dans le *Corp. Scriptt. eccl. vindob.*, vol. II, Vienne, 1867.

(2) **Editions de Végèce** : C. Lang, Leipz., 1869.

(3) **Marcellus Empiricus** : Cornarius, Bâle, 1536.

(4) **Caelius Aurelianus** : J.-C Amman, Venise, 1757, (1re édit. du même, Amsterdam, 1709).

A la médecine se rattache encore, en partie, en tant du moins qu'il traite de l'art vétérinaire et de différentes questions médicales, un ouvrage sur l'économie rurale dont nous possédons des fragments, composé au troisième siècle par Gargilius Martialis (1). Une grande partie de cet ouvrage a passé dans le traité d'économie rurale en 14 livres de Palladius Rutilius qui vivait au quatrième siècle (2).

§ 40

LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE ROMAINE

Parmi les écrivains qui travaillèrent, dans l'intérêt immédiat de l'église chrétienne, à défendre et à justifier le christianisme contre les accusations du paganisme, ainsi qu'à établir et à développer les dogmes et les institutions de l'Eglise, écrivains connus sous le nom de Pères de l'Eglise (littérature patristique), on peut mettre les suivants au premier rang :

Minucius Félix, avocat à Rome, écrivit vers la fin du second siècle un dialogue intitulé *Octavius,* où il démontre la supériorité du christianisme sur le paganisme, surtout au point de vue des mœurs et de la civilisation. Le style de ce dialogue est soigné et rappelle celui de Cicéron et de Sénèque ; la langue est d'un naturel presque irréprochable pour l'époque (3).

(1) **Gargilius Martialis** : V. Rose, Leipz., 1875.

(2) **Palladius Rutilius**, dans le vol. des agronomes latins de la collect. Didot.

(3) **Editions de Minucius Félix** : *in usum schol.*, J. B. Kayser. Paderborn. 1863 ; — édition critique de C. Halm dans le *Corp. Scriptt. eccl. lat.*, t. II, Vienne, 1867.

Tertullien (Q. Septimius Florens Tertullianus), 150-230, de Carthage, rhéteur et avocat à Rome, plus tard prêtre à Carthage et montaniste, était un esprit original et plein de feu, cherchant à concevoir le divin sous une forme concrète. Rêveur ascétique et dialecticien subtil, il a une langue pleine de caractère, mais qu'il manie suivant son caprice et qui lui demeure spéciale. Le plus remarquable de ses nombreux écrits est l'*Apologeticus* composé en 199 (1).

St-Cyprien (Thascius Caecilius Cyprianus), évêque de Carthage, martyr en 258, composa un ouvrage important pour l'établissement des institutions de l'église : *de unitate Ecclesiae* (2).

Arnobe (Arnobius) de Sicca en Numidie, composa vers 295 sept livres *adversus nationes* (contre les païens), écrits en un style déclamatoire et inégal, sans connaissance profonde de la doctrine chrétienne (3).

Par contre, on considère comme le Cicéron chrétien, au point de vue du style, Lactance (Lactancius Firmianus), rhéteur à Nicomédie sous Dioclétien, et qui fut ensuite chargé de l'éducation du fils de Constantin le Grand, Crispus. Ses ouvrages, entre autres surtout ses *divinarum institutionum libri VII,*

(1) **Editions de Tertullien** : — *Apologeticus* J.-B. Kayser, Paderborn, 1865 ; — le même avec les deux livres *ad nationes*, notes en latin. Fr. Oehler, Halle, 1849 ; — *de spectaculis* E. Klussmann, Rudolstadt, 1876. — Voyez aussi Patrologie de Migne, t. 1-3.

(2) **Editions de St-Cyprien** : Patrologie de Migne, t 4. ; — grande édition critique de W. Hartel, Vienne, 1868-71, 3 vol.

(3) **Editions d'Arnobe** : Patrologie de Migne, t. 5 ; — édit. critique de A. Reifferscheid, Vienne, 1875.

témoignent d'une connaissance approfondie des meilleurs écrivains et poètes classiques, et d'un esprit éclairé et tolérant (1).

La souveraineté de l'Église eut un champion redoutable dans Saint-Ambroise (Ambrosius), mort évêque de Milan, en 398, personnage plus important par la fermeté de son caractère et par son activité personnelle que par ses écrits. Il fut un des principaux réformateurs du chant d'église, et composa lui-même des hymnes en vers iambiques dimètres, avec la rime établie en principe (mais il n'est pas l'auteur du *Te Deum*, dit « l'hymne ambrosien », qui fut composé plus tard) (2).

L'un des écrivains les plus féconds et les plus érudits de l'époque fut Saint-Jérôme, (Hieronymus), de Stridone en Dalmatie, 331-420, « le *disputator* et le dialecticien de l'Église militante », écrivain familier avec la littérature classique et versé dans la connaissance de l'hébreu ; la plus importante de ses œuvres est sa traduction latine de la Bible, qui servit de base à la Vulgate encore en vigueur aujourd'hui (3).

Mais le plus éminent de tous les docteurs de l'Église fut Saint-Augustin (Aurelius Augustinus), né à Tagaste en Numidie en 354, évêque d'Hippone (Hippo Regius), mort en 430. — Esprit des plus variés,

---

(1) **Editions de Lactance** : Patrologie de Migne, t. 6 et 8 ; — Le Brun et N. Lenglet du Fresnoy, Paris, 1748, 2 vol. ; — O. F. Fritzsche, Leipz., 1842-44, 2 vol.

(2) **Edition de St-Ambroise** : Patrologie de Migne, t. 15.

(3) **Edition de St-Jérôme** : Patrologie de Migne, t. 22-30. Goelzer, *Etude lexicographique et grammaticale sur la latinité de St-Jérôme*, Paris, 1883.

réunissant en lui les qualités et les aptitudes les plus diverses, Saint-Augustin fut un polémiste de la plus haute valeur pour le développement du dogme. Parmi ses ouvrages très nombreux, on met au premier rang ses 22 livres *de civitate Dei* (de la Cité de Dieu), œuvre historique et philosophique, qui témoigne d'une connaissance approfondie des littératures grecque et romaine, et qui nous en a conservé beaucoup de fragments ; mais ses Confessions demeurent son ouvrage le plus populaire (1).

Parmi les Papes, on peut nommer :

Léon I[er], dit le Grand, pape de 440 à 461, qui consolida la primauté du siège de Rome et défendit vigoureusement l'unité de l'Eglise ; ses œuvres qui consistent en sermons, prêchés les jours de fête, et en lettres, sont écrites dans un style assez pur pour l'époque ;

Grégoire I[er], dit le Grand, pape de 590 à 604, qui méprisait les règles de la grammaire et les sciences profanes ; ses écrits les plus importants sont ses lettres et ses hymnes ; il s'occupa très activement de la réforme du chant d'Eglise (2).

---

(1) **Editions de St-Augustin**, œuvres complètes : Patrologie de Migne, t. 32-47 ; — *de civitate Dei*, B. Dombart, 3[e] édit., Leipz., 1877, 2 vol. ; — *Confessiones* Raumer, Gütersloh, 1876.

Les Confessions, traduction par P. Janet, avec une introduction. Paris.

N. B. Pour tous ces auteurs sacrés, Nourrisson, *Morceaux choisis des Pères de l'Eglise latine*, Paris, 1 vol. Voy. aussi par le même, *les Pères de l'Egl. lat., leur vie, leurs écrits, leur temps*, 2 vol. ; — Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV[e] siècle*, Paris.

(2) **Léon I[er]** et **Grégoire I[er]**, voyez Patrologie de Migne, t. 54-56, et 75-79.

Addenda

et

Corrigenda.

P. 8 note, *ligne 3 : après* d'une syllabe faible, *ajoutez* de prélude.

P. 12, *au lieu de* Panirianum, *lisez* Papirianum.

P. 23, *(note 2, à la fin), au lieu de* Traductions, *lisez* Traduction.

P. 37, *Titre :* **De 80 av. J.-C. jusqu'à 14 apr. J.-C. ;** M. Bender partout ailleurs (cf. notamment p. 5) fait commencer l'âge d'or de la littérature romaine en 70 ; il y a sans doute ici une erreur de chiffre, qui a d'abord échappé à notre attention. Elle est du reste sans importance, les époques d'une littérature ne pouvant guère êtres fixées à des dates précises.

Voici la division adoptée par R. Lallier *(Premières leçons d'histoire littéraire* A Croiset, Lallier, Petit de Julleville, Paris 1884, p. 68 suiv.) :

1° Période primitive 754-240 av. J.-C.
2° Période de formation 240-84 av. J.-C.
3° Période de perfection 83 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.

(Siècle de Cicéron 83-43, siècle d'Auguste 43-14)

4° Période de décadence 14-476 ap. J.-C.

(Dynastie Julienne 14-68 ; Flaviens et Antonins 69-180 ; de la mort de Marc-Aurèle à la fin de l'empire 180-476)

P. 52 (§ 17), *lisez en titre* LA SATIRE.

P. 53, *note* : une édition des fragments des Sat. mén. de Varron, avec notes critiques et commentaire en latin, par L. Havet, est en préparation.

P. 66, *note 1, ajoutez : avec notes en français, remarques sur la grammaire et la métrique* etc. morceaux choisis des Métamorphoses, L. Armengaud, Paris, 1884.

P. 96, *au lieu de* § 28, *lisez* § 24.

P. 122, *ligne 1*. l'emereur, *lisez* l'empereur.

— — *5, au lieu de* sous le règne, *lisez* sous les règnes.

P. 128, *note, dernière ligne, au lieu de* dictionnaires *lisez* dictionnaire.

P. 133, *Ajoutez en note :* **Editions d'Hygin l'arpenteur**, Lange, Gotting, 1848, Gemoll, Leipz., 1879.

P. 137, *au lieu de* § 34, *lisez* § 35.

P. 139, *ligne 22, supprimez la virgule après* suppléer.

P. 140, *ligne* 10, *au lieu de* Fortunantus, *lisez* Fortunatus.

P. 142, *ligne* 3, *après* 400, *au lieu d'un point-et-virgule, mettez une virgule.*

P. 148, *ligne* 17, *au lieu de* théologie, *lisez* phraséologie.

TABLE ALPHABÉTIQUE [1]

(LES NOMBRES INDIQUENT LES PAGES)

A

---

(1) M. J. Vessereau a remanié et complété avec soin, et d'une manière heureuse, l'index de M Bender (F. P.).

Q

R

S

T

U

V

TABLE DES MATIÈRES

Troisième période. — Epoque de Cicéron et d'Auguste

de 70 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.

Quatrième période. — L'âge d'argent

14-117 ap. J.-C.

Cinquième période

depuis l'an 117 ap. J.-C.

NANCY, IMPRIMERIE LORRAINE, RUE DU CROSNE, 5.

REDUCTION
RATIO
CHANGE(S)
WITHIN
TITLE

TABLEAU SYNOPTIQUE

	POÉSIE			PROSE		GENRES DIVERS		
	Théâtre	*Épopée*	*Poésie lyrique*	*Histoire*	*Eloquence*	*Science du droit*	*Philologie et Archéologie*	*Économie rurale*
Première période jusqu'à 240 av. J.-C.	*Fescennines* *Satura (Satura, dans le sens le plus ancien du mot)*	— Forme métrique : le vers saturnien — *Chants à sujets historiques* *Neniae* *Chants de triomphe* *inscriptions tumulaires*	*Chants des Arvales,* *Chants des Saliens et autres chants du culte*	*Anciens traités* *Commentarii et libri magistratum (l. lintei)* *Fastes* *Annales des pontifes* *Chroniques domestiques* *Eloges funèbres*	Ap. Claudius Caecus	*Leges regiae* *Commentar. regum.* *Libri pontificum* *Comment. pontific.* *Fasti* *Lois des XII Tables* *Jus Flavianum*		
Deuxième période, 240-80 av. J.-C.	*Atellanes* *Fabula praetexta* — *togata* — *palliata* Livius Andronicus Cn. Naevius	Livius Andronicus Cn. Naevius		(Q. Fabius Pictor, L. Cincius Alimentus, C. Acilius Glabrio, A. Postumius Albinus.)				
200	Q. Ennius Plaute Statius Caecilius Térence, + Titinius, + Luscius Lavinius M. Pacuvius L. Accius T. Quinctius Atta, + L. Afranius	Q. Ennius L. Accius		M. Porcius Cato censorius Cassius Hemina, C. Sempronius Tuditanus, L. Calp. Frugi L. Caelius Antipater.	M. Porcius Cato (Scipion Emilien. Laelius.) C. Sulp. Galba Ti. Gracchus. C. Gracchus			M. Porcius Cato (Mago). Carthaginois.
100	Novius L. Pomponius	C. Lucilius, *satura* = *satire*		P. Rut. Rufus, + Q. Lutatius, + Catulus, + Sempronius Asellio, — L. Corn. Sisenna, + Val. Antias, — L. Corn. Sulla, + Claud. Quadrig., — C. Licinius Macer	Q. (Scaevola) Marc-Antoine L. Crassus Q. Hortensius *Rhet. ad Herennium*	P. Mucius Scaevola Q. Mucius Scaevola	L. Aelius Stilo	

	POÉSIE						PROSE			Genres divers					
Troisième période — de 80 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.	*Théâtre*	*Épopée*	*Poésie lyrique*	*Idylle*	*Satire*	*Épître*	*Histoire*	*Éloquence*	*Philosophie*	*Science du droit*	*Philologie et Archéologie*	*Économie rurale*	*Mathématiques et Architecture*	*Géographie*	*Science militaire*
							Acta senatus — *populi*	C. Memmius							
	Mime Dec. Laberius	Lucrèce Cicéron	C. Licinius Calvus Catulle				Cicéron Q. Aelius Tubero	Cicéron Jules César M. Calidius		S. Sulpicius Rufus					
	Publilius Syrus	P. Terentius Varron d'Atax					T. Pomponius Atticus Jules César	C. Curio M. Caelius Rufus		Varron	P. Nigidius Figulus Varron Jules César	Varron			
		L. Varius Pedo Albinovanus		Virgile	Varron		A. Hirtius Corn. Nepos Salluste		Cicéron	A. Ofilius					
30	*Pantomime* (Pylade, Bathylle)	Virgile Rabirius			Horace										
			Horace					Asinius Pollio	(Q. Sextii Nigri)						
			Corn. Gallus Tibulle					M. Valerius Messala.							
		Gratius Faliscus				Horace								M. Vips. Agrippa	
		Manilius	Properce				Auguste M. Vipsanius Agrippa								
			Ovide				Asinius Pollio			M. Antistius Labeo					
1		Ovide					Tite-Live Trogue-Pompée			C. Ateius Capito					
						Ovide							Vitruve		
								Cassius Severus			M. Verrius Flaccus				
											Hygin			Hygin	

Quatrième période 14-117 ap. J.-C.	POÉSIE						PROSE									
											GENRES DIVERS					
	Théâtre	*Epopée*	*Poésie lyrique*	*Satire*	*Fable*	*Epigramme*	*Histoire*	*Eloquence*	*Philosophie*	*Science du droit*	*Philologie et Archéologie*	*Mathématiques et Architecture*	*Economie rurale*	*Géographie et sciences naturelles*	*Médecine*	*Science militaire*
		Germanicus														
	Pomponius Secundus				Phèdre		A. Cremutius Cordus								Corn. Celsus	
							Tibère (l'emp.); Claude; la seconde Agrippine									
							Aufidius Bassus			Manilius Sabinus						
								Sénèque l'ancien								
							Vellejus Paterculus.									
			Caesius Bassus							Sempron. Proculus;						
		Néron					Valère Maxime				L'empereur Claude					
											Q. Remmius Palaemo		Moderatus Columella	Pomponius Méla		
	Curiatius Maternus									Cassius Longinus						
		Lucain		Perse										Sénèque		
							Quinte-Curce		Sénèque							
	Lucain	(Lucilius Junior).														
				Sénèque							M. Val. Probus				**Scribonius Largus**	
	Sénèque	C. Val. Flaccus														
	L'Octavie	C. Silius Italicus														
							l'emp. Vespasien				Q. Asconius Pedianus					
		Stace,	Stace,				Pline l'ancien				Pline l'ancien			Pline l'ancien		
			Arruntius Stella				Cluvius Rufus									Pline l'ancien
											Aemil. Asper					
			Sulpicie (?)				Fabius Rusticus					S. Julius Frontinus				
																Frontin
											Flav. Caper					
							Tacite	Tacite			Vel. Longus					
						Martial										
100								Quintilien								
				Juvénal				Pline le jeune								
												Hygin				Hygin

	POÉSIE			PROSE										
								GENRES DIVERS						
Cinquième période à partir de 117 ap. J.-C.	*Épopée*	*Poésie Lyrique*	*Fable*	*Histoire*	*Eloquence*	*Philosophie*	*Science du droit*	*Philologie et archéologie*	*Mathématiques et Astronomie*	*Economie rurale*	*Géographie et Sciences naturelles*	*Médecine*	*Science militaire*	*Docteurs de l'Eglise*
				Suétone			Salvius Julianus							
				Florus			Sex. Pomponius	C. Sulpic. Apollinaris						Minucius Félix
				Justin	Fronton		Gaius	Terent. Scaurus						
				L. Ampelius	Apulée	Apulée		Aulu-Gelle						
200		*Pervigilium Veneris*		Granius Licinianus		(L'empereur Marc-Aurèle)	Papinien	Helenius Acro			(Table de Peutinger)			
							Ulpien	Pompon. Porphyrio						Tertullien
				Marius Maximus			Jul. Paulus			Gargilius Martialis	C. Julius Solinus			
	Nemesianus						Herenn. Modestinus	Nonius Marcellus						St Cyprien
300				Ecrivains de l'*histoire Auguste*			*Cod. Gregorianus*	Plotius Sacerdos						
	C. Vettius Aquilinus							Terentianus Maurus	Firmicus Maternus		*Notitia* } *Urbis* *Curiosum* } *Romae*			Arnobe
	Juvencus						*Cod. Hermogenianus*	Juba						Lactance
							Fragm. Vaticana	Marius Victorinus						
								Donat		Palladius Rutilius				
								Flav. Charisius						St Ambroise
								Diomède						
	Festus Avienus			Ammien Marcellin				Servius					Végèce	
	Prudence			Eutrope								Marcellus Empiricus		
400	Ausone			Aurel. Victor	Symmaque									St Jérôme
			Avianus	Notitia dignitatum				Macrobe						
	Claudien						*Cod. Theodosianus*							St Augustin
	Cl. Rutilius Namatianus			Sulpice Sévère								Caelius Aurelianus		
				Orose				Martianus Capella						Léon (I) le grand
	Sidoine Apollinaire													
	Dracontius													
500				Cassiodore				Priscien						
	Fortunat													
				Gildas		Boèce	*Corpus juris* Tribonianus							
											Aethicus Ister			Grégoire (I) le grand
				Grégoire de Tours										

This book is due two weeks from the last date stamped below, and if not returned at or before that time a fine of five cents a day will be incurred.

